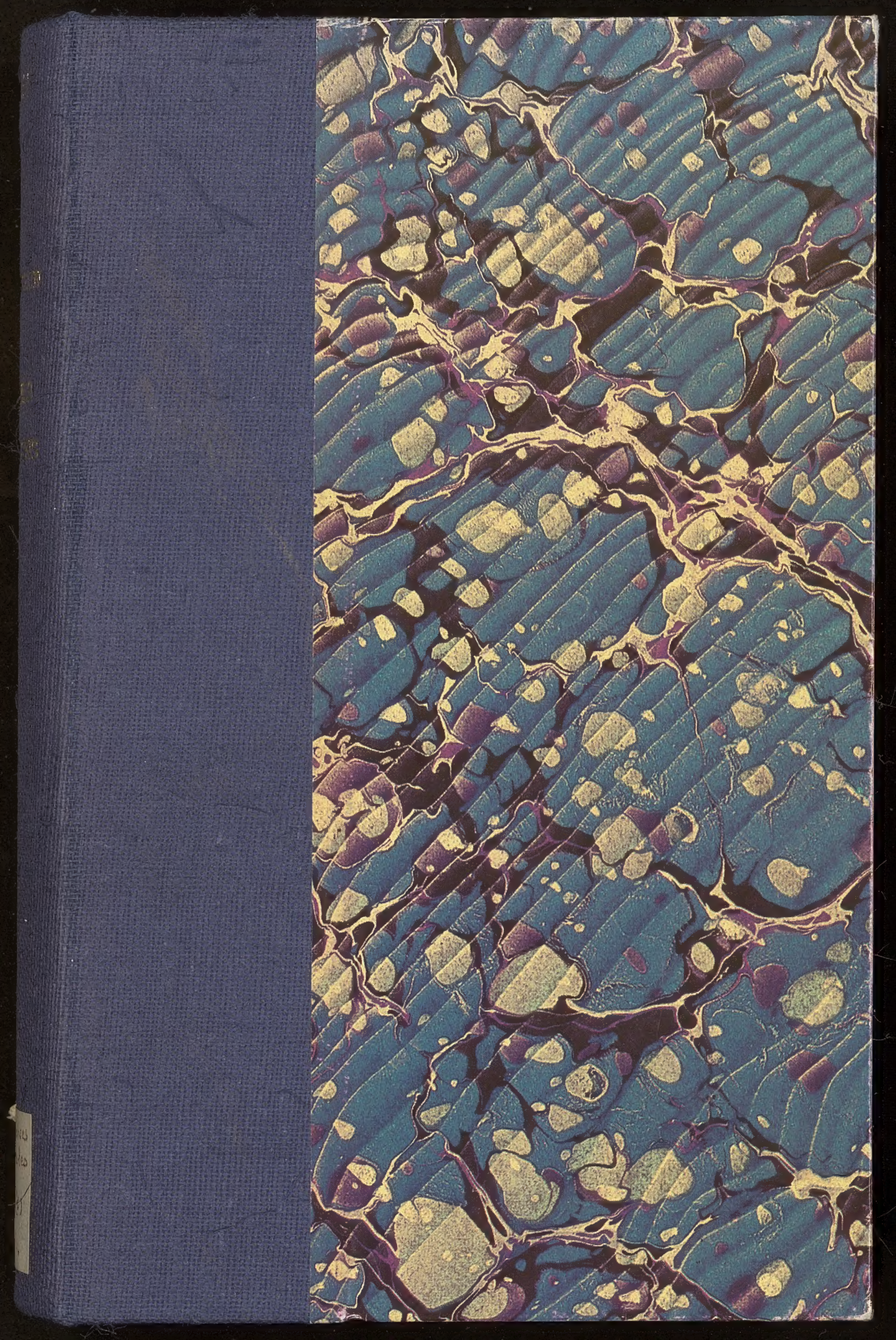
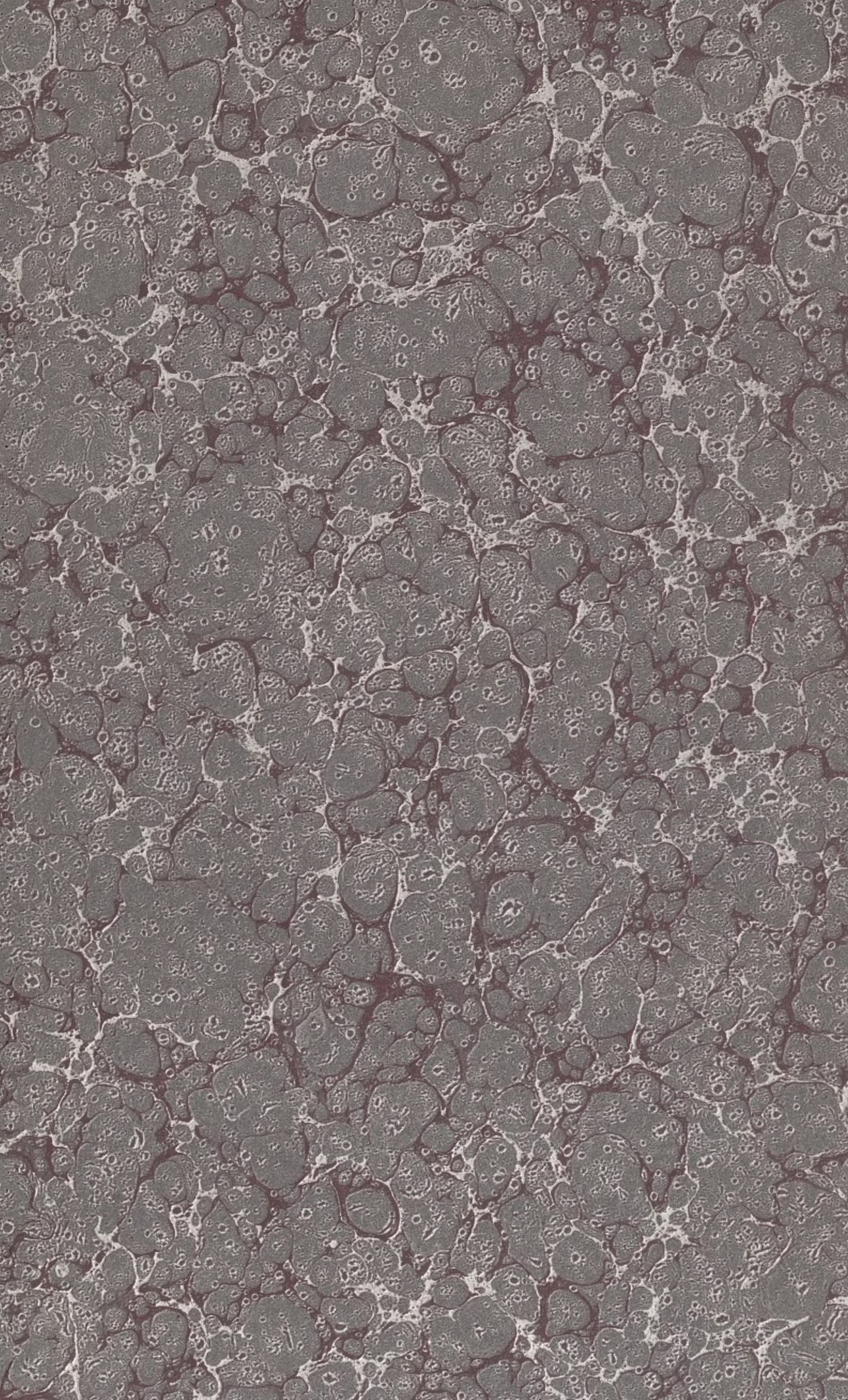
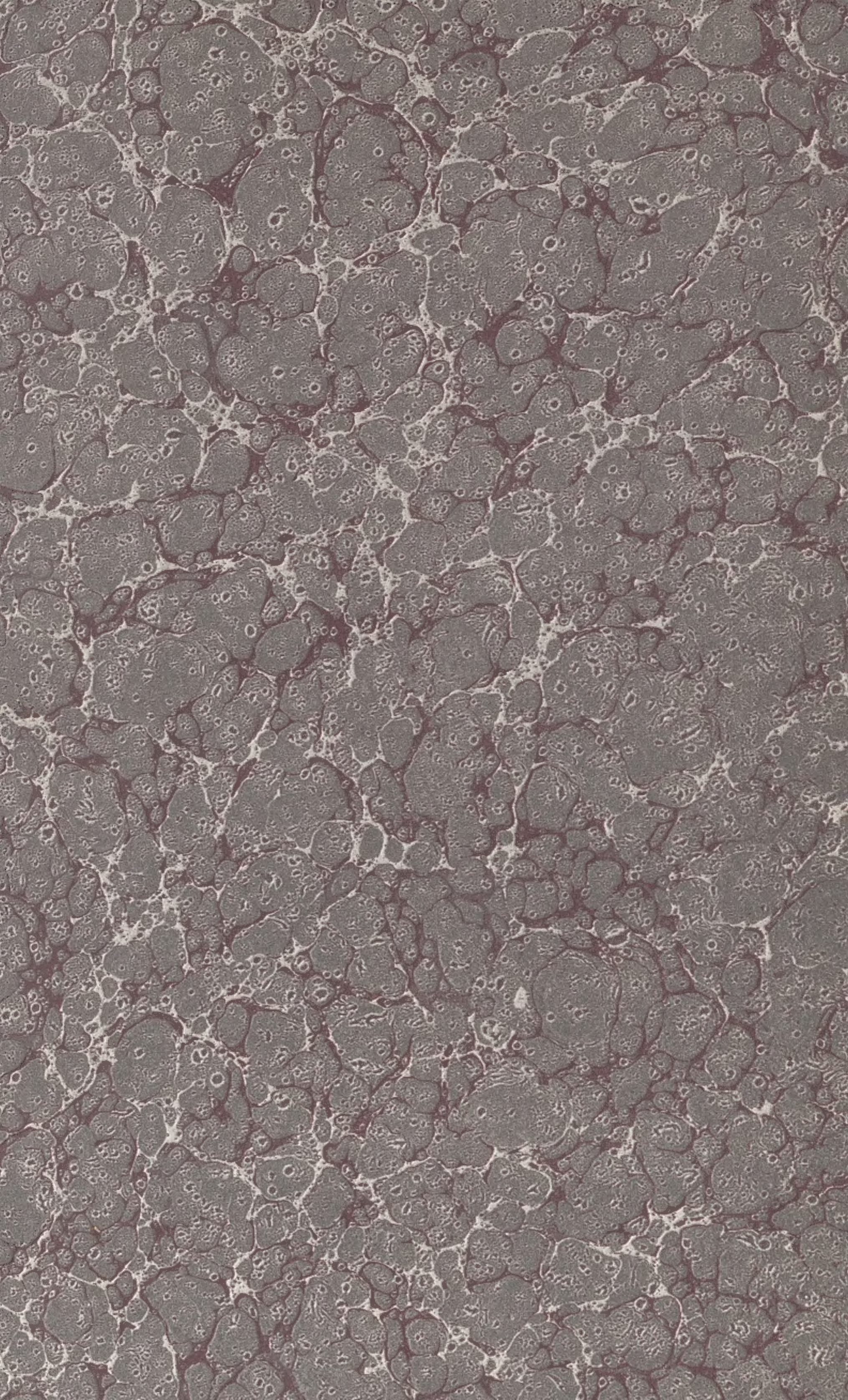






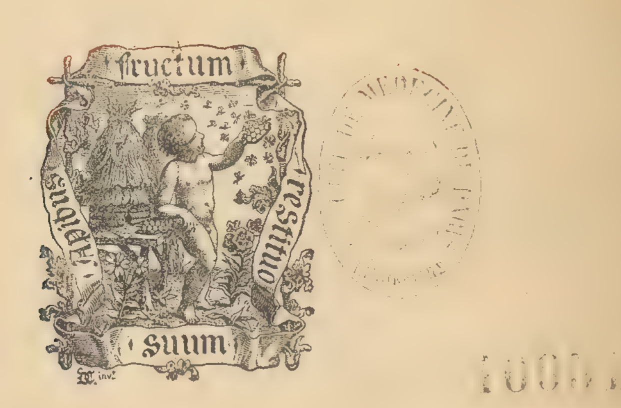
HORACE BIANCHON

NOS

GRANDS MÉDECINS

D'AUJOURD'HUI

ILLUSTRATIONS PAR F. DESMOULIN ET PROFIT



PARIS

SOCIETE D'EDITIONS SCIENTIFIQUES
4, rue Antoine-Dubois
PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

1891

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Du même Auteur :

AMOURS DE SAVANTS. 1 vol. 3 *fr.* 50.

AVIS AUX AUTEURS

La Société d'Éditions scientifiques, établie sur les bases de la Mutualité, *a pour principe de partager par moitié entre les Auteurs et elle* tout bénéfice *résultant de la vente des Ouvrages.*

Elle a édité en 1890 plus de cent livres, par ce système d'association avec les Auteurs.

NOS GRANDS MÉDECINS

D'AUJOURD'HUI

Il a été tiré de cet Ouvrage

100 EXEMPLAIRES SUR JAPON

Numérotés à la Presse

AU PRIX DE 30 FRANCS

PRÉFACE

> «.... Et subitement leur apparaissait la
> « puissance du médecin dans les temps
> « modernes, dernier prêtre, croyance
> « suprême, invincible superstition... »

PUISQUE vous me faites l'honneur, mon très cher confrère et ami, de me demander une préface pour vos *Grands Médecins d'aujourd'hui*, pardonnez-moi de commencer par une citation, comme un prêche.

Cette phrase, que je retrouve dans le chef-d'œuvre de Daudet, dans *Sapho*, je la crois tout à fait juste et caractéristique de ce temps. Et je voudrais que votre ouvrage, en dépit des satires et des malices qu'il renferme, contribuât, par la multiplicité des exemples, à vulgariser cette idée

que le médecin d'à présent s'est placé tout en haut de notre échelle sociale, en un rang qu'il mérite, parce qu'il est l'un de nos grands éducateurs et l'un des dirigeants actifs de notre civilisation.

Dernier prêtre, croyance suprême, excellente superstition en laquelle il est tout de même bon de croire. Daudet lui-même l'a si bien compris qu'il a fait un médecin de son fils aîné, l'un des hommes les plus heureusement doués que je sache.

Rappelez-vous ce rêve du philosophe, ce rêve d'un monde à venir où l'Artiste serait le Noble, où le Savant serait le Prêtre et le Soldat en même temps : voyez ce que nos médecins ont fait, depuis vingt ans, pour le réaliser.

Bien qu'ils soient allés à Berlin, ils sont de fort bons patriotes, car ils nous ont couverts de la meilleure gloire, car ils ont placé leur patrie au premier rang des peuples créateurs.

Inventifs, ingénieux, intelligents à toute époque, nos savants, depuis nos malheurs, ont appris à devenir patients, sages et obs-

tinés. Ils ont su vaincre, avec une rare vaillance, les défauts de leurs qualités, l'emballement facile, la vanité satisfaite de peu.

A Paris et même dans les facultés de province, à Bordeaux, à Lyon surtout, nous avons des physiologistes, des chirurgiens, des bactériologistes, des accoucheurs, des anatomistes, des cliniciens admirables, égaux, parfois supérieurs à ceux des nations rivales. Comme disait un affreux journaliste, " tout ce qui tue est à hauteur, en France : l'armée et le corps médical ". A elle seule, l'école de Charcot — car c'est lui le rénovateur, le grand initiateur à la méthode moderne — compte par centaines ses victoires scientifiques ; et les meilleurs, en Allemagne, dérivent de Charcot ou de notre Pasteur.

Ce sont nos médecins, vous ne l'avez pas assez dit, qui dirigent le mouvement philosophique moderne. C'est à l'école de la Salpêtrière que M. Ribot, pour ne citer qu'un nom, a appris à décrire *les Maladies de la Mémoire, de la Volonté, de la Person-*

nalité. Ce sont un peu les médecins qui ont substitué la méthode modeste à l'orgueilleuse rêverie, l'observation rigoureuse aux simples vues de l'esprit, la psychologie d'hôpital à la métaphysique de cabinet. Ce ne sont même pas des physiologistes, mais des cliniciens, des soigneurs de malades, qui ont appris à l'homme — après combien de siècles de dissertations vaines ! — la raison d'être de son cerveau, dévoilé les secrets de la Mémoire et du Langage.

C'est merveilleux, d'avoir fait çà.

Songez aussi que les voilà maîtres des questions pratiques de libre arbitre et de responsabilités. Ce sont eux, maintenant, nos grands criminalistes : qu'on le veuille ou non, il n'est plus possible aujourd'hui de condamner un assassin sans le secours du médecin légiste ; c'est lui le plus souvent qui, sans en avoir l'air, impose au jury son verdict.

Nos savants sont en train de nous refaire une morale — on dit que le besoin s'en fait un peu sentir — une morale indépen-

dante des questions de responsabilité, et qui vaut bien les morales d'antan. C'est une sorte d'esthétique où l'on aime le Bien parce qu'il est Beau, où l'on combat le Mal parce qu'il est Laid ; et personne n'y perd, la sanction restant la même.

Nos savants sont aussi de curieux historiens, puisque leurs recherches sur l'hystérie ont éclairé d'un nouveau jour le coin le plus mystérieux de l'antiquité païenne et du moyen-âge chrétien, augures, pythonisses, sorcières, démoniaques, belles-au-bois-dormant.

On pourrait même soutenir qu'ils sont de fort bons politiques, puisqu'il paraît que Gambetta n'a fait qu'appliquer leur méthode, progressive et prudente, à l'art de gouverner les peuples — en l'appelant Opportunisme.

Ce sont nos hygiénistes qui président à l'assainissement des villes, à l'éducation des enfants, au règlement de la police des... mauvaises mœurs.

Et leur influence est partout, même dans la littérature, puisque la grande épopée

de ce temps, l'*Histoire des Rougon-Macquart* est le poème de l'hérédité, conçu d'après le livre du Dr Lucas : l'*Hérédité naturelle*. Si l'on a pu comparer le génie de Zola à celui des tragiques grecs, si l'on a pu vanter la farouche splendeur de son œuvre, c'est qu'il a merveilleusement compris la grandeur de l'esprit scientifique moderne, la magnifique ampleur du fatalisme contemporain.

Si la littérature de demain se dégage de l'obscur pessimisme néo-chrétien, si, comme on peut l'espérer, elle retourne à la vaillante joie de vivre, ce sera certes un peu à l'influence des savants qu'on le devra.

Et puis, ces docteurs guérissent bien, par ci, par là, quelques malades, et c'est encore de cela qu'il faut surtout leur faire compliment.

Certes, beaucoup de médecins, dont on trouvera le portrait dans ce livre, sont inconscients de leur œuvre. Ils ont parfois l'esprit mesquin, fermé aux idées générales, rebelle à telle ou telle manifestation

de l'esprit. Qu'importe, pourvu qu'ils travaillent, même sur un champ restreint, pouvu qu'ils aient l'amour de leur art, et confiance en cette part de Vérité qui leur est accessible !

Vous n'avez pas, mon cher confrère, la prétention d'avoir été tout à fait équitable en ces portraits.

Mais je crois bien que vous n'avez voulu critiquer que ceux-là seuls qui vous semblaient vouloir s'opposer à ce beau courant de progrès, réactionnaires hostiles aux méthodes nouvelles, dilettantes prompts à critiquer, lents à créer.

Comme tous les historiens, vous avez été parfois trop indulgent et parfois trop sévère. On ne saurait vous en vouloir beaucoup. Tous ceux dont vous avez parlé, même avec peu d'éloges, sont des hommes de valeur, admirables au moins à un point de vue. Vous ne vous pardonneriez pas, j'imagine, d'avoir nui à l'un d'eux, de l'avoir privé d'un client. Tous se valent pour soigner des malades, et vous n'avez voulu combattre que des tendances de l'esprit.

Je vous reprocherai d'avoir omis plus d'un nom glorieux, bien que vous ayez ajouté un très grand nombre de silhouettes inédites, aux " Profils " que publia le *Supplément littéraire du " Figaro "*.

Il s'est trouvé que dans le journal le succès dépassait vos espérances. Vous étiez même, si je me souviens, un peu confus d'avoir fait tout ce bruit dans le monde de vos confrères. Vous avez reçu par centaines des lettres d'injures et de félicitations ; sans compter les vilaines révélations anonymes ; vous avez fait plaisir à quelques-uns, vous avez fait beaucoup de mécontents, ceux-là surtout dont vous n'avez pas parlé, croyez-moi !

Dès le début, vous connaissiez votre sujet. Mais combien vous devez le mieux connaître maintenant, et quels portraits vous nous feriez, si vous aviez l'indiscrétion de révéler ce qu'on vous écrivait sur tel ou tel de ces messieurs !

Pourtant, vous me l'avez redit plus d'une fois, vous n'avez rien perdu de votre respect pour les Maîtres. Il y a eu quel-

ques praticiens très fortement émoustillés par l'espoir d'une retentissante réclame, gratuite ! dans un journal tirant à 80,000 exemplaires : hypocrites ou franches, vous avez lu bien des requêtes. Mais les grands médecins, les vrais savants, les princes de la corporation, se sont montrés de vrais aristocrates, dédaigneux de publicité jusqu'à faire semblant d'ignorer vos articles, jusqu'à ne pas vous envoyer le plus discret merci, leur carte de visite.

L'un d'eux même, — et pourquoi ne pas le nommer ? — le professeur Potain, a très sincèrement souffert, dans sa profonde modestie, du grand éloge que vous en faisiez aux applaudissements de tous. D'autres, qui sont vos amis anciens, vous ont refusé les documents nécessaires à leur biographie, vous conjurant de ne point parler d'eux.

Ce sont là de nobles attitudes. Ils y avaient d'autant plus de mérite que le public parcourait ces articles, que le client guettait le nom de son docteur et pouvait bien douter de lui, s'il ne le voyait pas figurer à son tour alphabétique.

C'est une justice à leur rendre, presque tous nos savants d'aujourd'hui sont aussi fiers, aussi désintéressés que purent être les meilleurs gentilshommes.

Puisse votre volume avoir en librairie le même succès que lui ont fait les lecteurs du *Figaro*.

Vous avez eu la chance de rencontrer un éditeur qui est un savant, lui aussi, le distingué docteur Henry Labonne, explorateur de l'Islande, naturaliste de valeur, dont vous auriez pu dessiner le " profil " avec les autres. Il a illustré votre livre de portraits presque tous ressemblants ; il a complété votre texte par d'excellentes notices bibliographiques, et lui a donné de la sorte, avec plus de pittoresque, une utilité pratique..., dont il manquait peut-être un peu, soit dit sans vous fâcher.

Croyez, mon cher confrère, à mes sentiments d'amitié bien sincère,

MAURICE DE FLEURY.

Paris, Avril 1891.

A MONSIEUR A. PÉRIVIER

Gérant du Figaro

Directeur du Supplément littéraire

Avec ma reconnaissante amitié.

H. B.

TABLE

DES

PORTRAITS



Docteur ABADIE

DOCTEUR CH. ABADIE

ABADIE (Charles), né à St-Gaudens le 25 mars 1842.
Interne des hôpitaux, en 1868.
Docteur en Médecine, en 1870.
Chevalier de la Légion d'Honneur, en 1881.

Un spécialiste pour commencer. Spécialiste intègre, hâtons-nous de le dire, universellement estimé, ophtalmologiste savant, clinicien habile, galant homme. L'un des méridionaux conquérants de Paris, et méridional de Toulouse, il doit à son pays natal un accent qui gasconne encore, une voix de ténor cultivée, une cave garnie d'excellent Villaudric, son fauteuil de médecin de l'Opéra, l'amitié de S. Exc. Monsieur le baryton directeur. Dilettante éclairé, par lui-même artiste, il protège les arts et patronne en haut lieu les chanteurs qui débutent et les compositeurs qui voudraient débuter.

Après une opération de cataracte délicatement parachevée, il lui arrive d'entonner, brandissant encore un *ophtalmostat,* l'un de ses grands airs favoris :

Je suis Sigurd, fils du roi Sigemond !

On affirme que cet heureux homme, sympathique à tous, savant estimé de ses confrères, praticien payé de ses clients, serait tenté de renoncer à tout cela pour faire... de la politique — naturellement, sous prétexte d'ouvrir les yeux (au figuré) à ses contemporains sur leurs erreurs, et de s'essayer à guérir de leur aveuglement ses incurables futurs collègues de la Chambre !

M'est avis que ce serait peine perdue, et que mieux vaut se contenter d'opérer dans la clientèle, lorsque l'on a la chance d'en posséder une superbe !...

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Traité des maladies des yeux, 2[e] édition, 1876.

Leçons de clinique ophtalmologique, 1881.

Nombreux mémoires originaux in *Annales d'oculistique* et *Archives d'ophtalmologie.*

Nouveau traitement de l'ophtalmie sympathique (communication à l'Académie), 1890.



Docteur AUVARD

DOCTEUR AUVARD

AUVARD (Pierre-Victor-Alfred), né le 8 août 1855, à Puyval (Corrèze).
Interne des hôpitaux, le 29 décembre 1879.
Accoucheur des hôpitaux, le 1er juillet 1886.

Il appartient à l'aristocratique famille médicale des Beaumetz, et c'est un jeune accoucheur de talent.

Pas rien qu'un accoucheur, mais un gynécologue aussi, à la mode allemande. Au cours de ses nombreux voyages à l'étranger — en 1882, il est resté cinq mois à Leipsig, Dresde et Berlin — le Dr Auvard a pu se rendre compte de la manière de nos voisins, et c'est là qu'il a pris l'idée, fort heureuse à mon sens, d'amplifier son domaine scientifique.

Il s'est dit : " Le métier d'accoucheur est dur dans la vieillesse; la science obstétricale est forcément restreinte, et les admirables progrès

2

de l'asepsie moderne permettent à un homme actif d'y joindre la science plus générale, plus vaste des maladies des femmes. „ Et il s'est fait en même temps chirurgien pour dames.

Par exemple, s'il a pris aux allemands l'idée de ce cumul, il ne leur a pas pris leur manière toujours un peu nébuleuse, théoricienne et mystique d'écrire. Je ne sais pas d'esprit plus net, plus limpide, plus clair. A sa clinique libre — où il a pour chef de clinique et aide principal mon charmant et distingué confrère le Dr Edmond Caubet — il enseigne de la façon la plus lucide, la plus pratique. Et il écrit de même : son *Traité d'accouchements*, que doit suivre prochainement un *Traité de gynécologie,* est tout ce que l'on peut rêver de plus facilement intelligible, de mieux fait en vue de former des praticiens quasiment infaillibles. Peut-être même peut-on faire à cette œuvre d'excellente vulgarisation le reproche d'être un peu trop simplifiée, un peu trop réduite au schêma. Tel que, ce livre n'en est pas moins un de ceux que les étudiants consulteront avec le plus de profit, un de ceux qui les guideront le plus sûrement dans l'exercice de leur profession, un de ceux qui leur vaudront de bonnes notes aux examens.

Le Dr Auvard commence à avoir une des clientèles importantes de Paris. Il est généralement aimé de ses clientes, pour sa grande douceur, son calme imperturbable et son extrême correction. Une seule chose en lui peut leur déplaire, la persistante odeur d'iodoforme dont sa chirurgicale personne est imprégnée. Il n'en demeure pas moins tout à fait sympathique au monde, en dépit d'une allure grave qui lui a valu le surnom de " ténébreux „ ou " taciturne „, et en dépit d'une calvitie accusée qui l'avait fait baptiser " le Carme „ par ses camarades d'internat, et qui, dit-on, lui aurait fait manquer un mariage!...

Une anecdote donnera la mesure de cet esprit sagace, lucide et froid.

En 1886, il fut nommé aux hôpitaux dans les circonstances suivantes : il avait pour principal concurrent, pour menaçant rival, un candidat ancien déjà, et, comme on dit, très " pistonné „, très soutenu par le jury. Le concours allait être clos à points égaux, lorsque, à l'épreuve suprême, on donna à M. Auvard une femme à examiner, laquelle, de l'avis des juges, avait simplement des varices. M. Auvard eut l'inspiration de l'examiner de plus près, s'aperçut qu'elle était enceinte, fait

que la malade elle-même ignorait. Le jury dut reformer son diagnostic sur le sien, et le jeune maître fut nommé d'enthousiasme.

Ce sont là d'admirables qualités pour un accoucheur. Elles mettent le Dr Auvard au premier rang parmi les jeunes, et elles lui valent une place, à trente-cinq ans, dans ce livre qui ne compte presque que de vieilles gloires.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

De la pince à os et du cranioclaste. Thèse de doctorat, 1884.

De la conduite à tenir dans le cas de placenta prævia. Thèse d'agrégation, 1886.

Du traitement de l'éclampsie puerpérale. Paris, 1888.

Travaux d'obstétrique. 3 vol. in-8 avec 308 figures intercalées dans le texte et planches, 1889.

Hygiène infantile ancienne et moderne. En collaboration avec M. Pingat. Paris, 1889. Société d'éditions scientifiques.

Traité pratique d'accouchements. Paris, 1890.

Le nouveau-né : physiologie, hygiène, allaitement, maladies les plus fréquentes et leur traitement. Paris, 1890.

De l'antisepsie en gynécolgie et en obstétrique. Paris, 1891.



Docteur BENI-BARDE

DOCTEUR BÉNI-BARDE

BÉNI-BARDE (Alfred), né le 21 novembre 1834, à Toulouse.
Docteur en Médecine, en 1859.
Lauréat de l'Institut, en 1876.
Chevalier de la Légion d'Honneur, en 1878.

Un hydrothérapeute, celui-là. Irrévérencieusement surnommé Béni-Douche-Toujours, par analogie avec une fanfare célèbre.

Pour qui le connaît mal, il a je ne sais quoi d'épiscopal, d'onctueux dans l'allure, de processionnel dans la démarche.

Pour qui le connaît bien, il est un charmant homme, infiniment obligeant et courtois, aimant fort les artistes parmi lesquels il a choisi son gendre.

Pour qui le connaît mieux, il est un maître de son art : on ne sait pas assez quels éminents services il a rendus à la thérapeutique des maladies nerveuses, en précisant le mode d'action de la douche chaude, froide ou tiède, en jet ou en pluie, de la piscine, en écrivant l'histoire des douches locales, en déterminant leur action sur les affections stomacales, dilatation, neurasthénie gastrique. Il a montré que l'hydrothérapie est un moyen d'une extrême puissance, pouvant si on l'emploie défectueusement, faire du mal, énerver, exciter au lieu d'apaiser.

Il est vraiment l'un des rares spécialistes qui aient contribué pour tout de bon à fixer les règles de cet art, beaucoup moins simple qu'on est tenté de croire ; son livre, écrit sans mystère, avec le sincère bon vouloir d'être utile, rend chaque jour de très réels services aux praticiens peu familiarisés d'ordinaire avec ce mode de traitement.

Il y a mieux : le nom de Béni-Barde est aujourd'hui connu jusqu'à la popularité. Et quel est celui d'entre les nerveux artistes modernes qui peut se vanter de n'avoir pas eu recours à lui, dans son externat de la rue de Miromesnil, où le Dr Materne est son bras droit, ou dans cette maison d'Auteuil, historique depuis certain séjour

princier, où il pousse la conscience jusqu'à en avoir deux, de " bras droits „, les docteurs Barbet et Wallet, disciples passés maîtres dans l'art de guérir les nerveux ?...

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Traité théorique et pratique d'hydrothérapie, 1 vol. in-8, couronné par l'Institut.

De la migraine.

Traduction de Brown-Séquard.

L'hydrothérapie pendant les règles.

De la névro-myopathie péri-articulaire.

Du goître exophtalmique.

Manuel médical d'hydrothérapie.

Les douches locales.



Docteur BLANCHARD

DOCTEUR

RAPHAEL BLANCHARD

BLANCHARD (Raphaël), né le 28 février 1858.
Docteur en Médecine en 1880.
Professeur agrégé à la Faculté de Médecine en 1883.
Professeur adjoint à l'École d'anthropologie de 1884 à 1886.

EST-CE bien l'un des grands médecins d'aujourd'hui, ce professeur de trente-quatre ans, qui n'a point de clientèle, et qui enseigne à la Faculté une science dite accessoire?... Je crois que oui, puisque le voilà dans ce livre, et cela, d'abord parce que M. Blanchard est l'un des maîtres de la science zoologique française, ensuite parce que son enseignement est véritablement médical, pratique, directement utile aux étudiants qui le suivent.

Cet enseignement est uniquement consacré à l'étude des parasites et des maladies parasitaires de l'homme. Il est extrêmement suivi, et bien que le jeune maître ait la réputation d'être parfois un peu sévère aux examens, il faut croire qu'il est sympathique à la jeunesse studieuse, puisque, à l'heure de son cours, le grand amphithéâtre de l'École est toujours plein de monde.

Et puis, l'homme est intéressant, par sa jeunesse même, par l'amplitude précoce de ses connaissances, par l'aptitude de son esprit moderne, de son intelligence hardie, à toutes les idées générales et neuves.

Il est l'arrière-petit-neveu du fameux Jean-Pierre Blanchard qui inventa le parachute et fit, avec Jefferies, la première traversée de la Manche en ballon.

Son père, mort très jeune, fut un poète dramatique, point très connu, sans doute, mais assez poète pourtant pour que son fils ait hérité de lui le goût des lettres et l'amour des belles rimes, si j'en crois certaine chanson qui est le cri de ralliement des zoologistes en excursions.

Dès sa seconde année d'études médicales, M. Raphaël Blanchard se spécialisa : il travailla d'abord dans le laboratoire d'histologie de

Ch. Robin et Georges Pouchet, puis s'en fut étudier l'embryologie à Vienne et à Leipsig, l'anatomie comparée à Bonn.

Il revint en France en 1878, fut pendant cinq années le préparateur de Paul Bert à la Faculté des Sciences, concourut pour l'agrégation à la Faculté de Médecine, triompha de deux candidats redoutables et fut nommé à vingt-six ans à la place laissée vacante par M. de Lanessan.

De ses longs séjours à l'étranger, le Dr Raphaël Blanchard a rapporté beaucoup de science technique, la connaissance approfondie de quatre langues vivantes, — il apprend le russe en ce moment, — et une foule d'idées excellentes sur la décentralisation scientifique et les universités provinciales.

Ces idées on les trouvera consignées dans un excellent livre sur les *Universités allemandes*, livre que doivent consulter tous ceux que préoccupe justement notre mode de recrutement du personnel de l'enseignement supérieur, tous ceux qui s'inquiètent de l'excessive pléthore de la Faculté de Paris, et de l'anémie désolante de nos facultés de province.

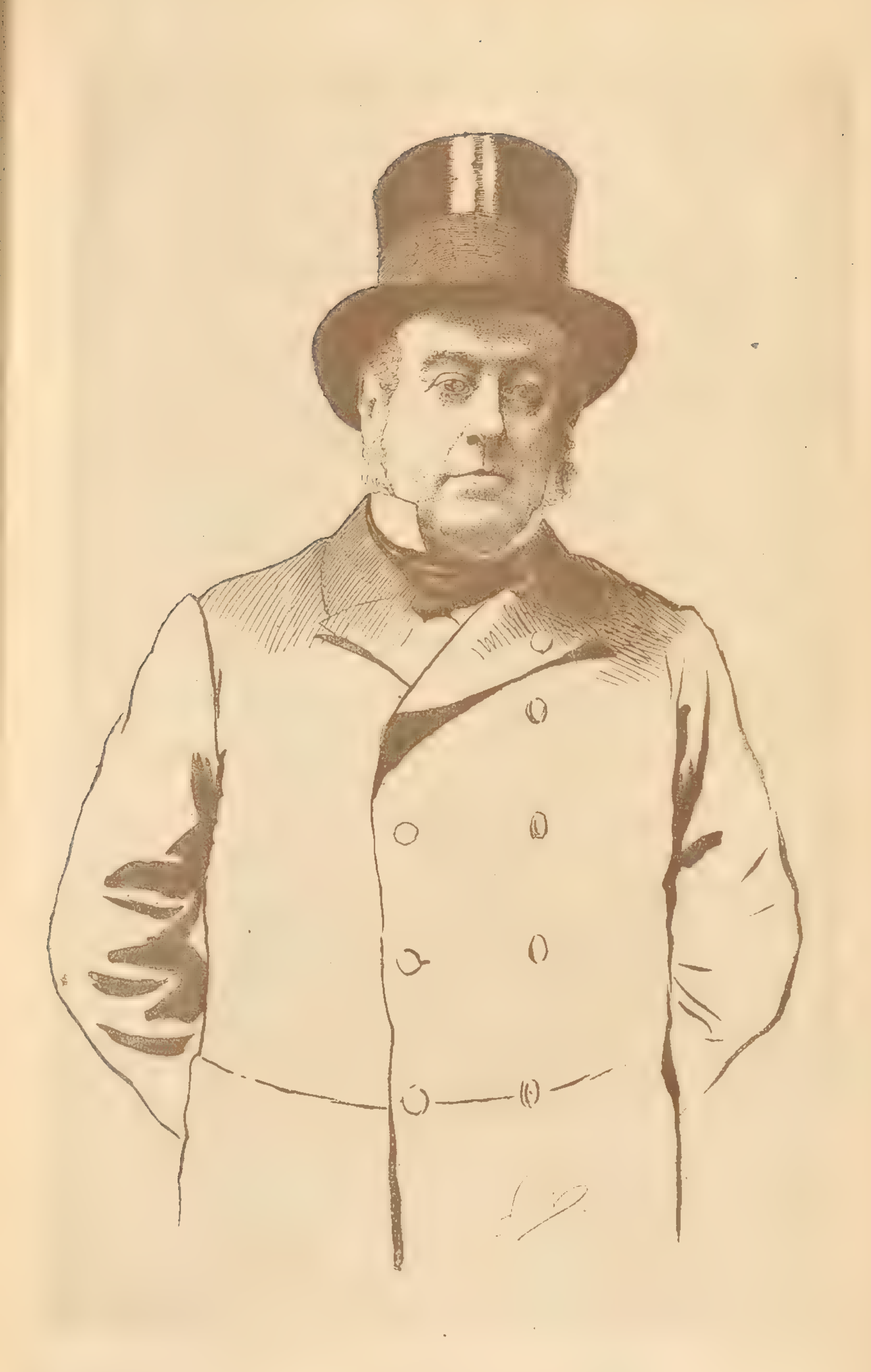
Un autre titre de gloire, et ce n'est pas le moindre: le professeur Blanchard a fondé à Paris la

Société de zoologie de France dont il est le secrétaire général, et c'est à lui que l'on doit le succès du premier congrès international de zoologie réuni à Paris en 1889, et qui a fait si grand honneur à la science de notre pays.

Le jour où comme à Londres, à Turin, à Sienne, à Naples, à Pavie, on créera à Paris une chaire magistrale des maladies parasitaires, je crois bien qu'il serait ingrat d'oublier que cet enseignement utile, inconnu avant lui, a été inauguré chez nous par le jeune maître dont j'ai plaisir à faire ici l'éloge.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

De l'anesthésie par le protoxyde d'azote, 1880.
Les Universités allemandes, un vol. in-8, 1883.
Éléments de zoologie (en collab. av. P. Bert), 1885.
Traité de zoologie médicale, 2 vol. in-8, 1885-1890.
Étude sur le tablier et la stéatopygie des femmes boschimanes, 1883.
L'atavisme chez l'homme, 1885.



Docteur BLANCHE

DOCTEUR BLANCHE

BLANCHE (Emile), né à Paris, le 1er octobre 1828.
Nommé interne en 1845.
Reçu docteur en Médecine de la Faculté de Paris, le 25 août 1848.
Chevalier de la Légion d'Honneur, le 5 novembre 1854.
Officier de la Légion d'Honneur, le 15 août 1878.
Nommé membre libre de l'Académie de Médecine, le 18 juillet 1878.
Médecin expert, près le tribunal de la Seine, pour la médecine mentale, depuis l'année 1851.

IL faut admirer le docteur Blanche parce qu'il est l'un des meilleurs aliénistes de ce temps, parce que sa vieille expérience des maladies mentales, sa haute dignité professionnelle, sa juste réputation de sage, en font un homme exceptionnellement vénéré dont les jeunes spécialistes ne sauraient trop suivre l'exemple et prendre les avis.

Mais il s'en faut qu'il soit estimé seulement parmi les médecins. Il s'est fait à Paris un nom

plus que sympathique, véritablement populaire, parce qu'il est très bon, parce qu'il aime les gens qui souffrent et les pauvres, absolument à la façon d'un père, donnant sans cesse, se dévouant toujours.

A une époque où presque tous nos grands médecins sont bien plutôt gens de science que gens de sentiment, le docteur Blanche a conservé le cœur apitoyé des praticiens d'autrefois, et pour tout dire, il a gardé, lui ce parisien, l'admirable type perdu du vieux médecin de campagne.

Il emprisonne sa haute taille et sa poitrine vaste dans une redingote immense; il met un faux-col à l'ancienne mode, montant le long des joues jusqu'aux favoris courts; pour donner de l'air à son front, il campe son chapeau très en arrière de son crâne; et sa large face pleine de finesse et pleine de bonté trahit encore le normand, le normand de race superbe, sans tendresse pour nos raffinements de citadins, sans amour des complications trop modernes.

Tout cela ne l'empêche pas d'être un parfait homme du monde, un passionné d'art classique, de musique en particulier, quand ses malades lui en laissent le temps.

Ses malades, c'est là sa vie. Alors qu'il lui serait aujourd'hui bien facile de se reposer, il faut irrésistiblement qu'il en soigne, uniquement pour ce motif que c'est sa fonction de soigner, d'être bon, de se dévouer : et son métier de médecin, qui a fait sa fortune, lui coûte même assez cher à présent, car il a sur la charité des idées très particulières : quand il a signé son ordonnance, quand il a réconforté son malade par les consolantes paroles qu'il sait dire, il se préoccupe encore de l'avenir ; il veut que ses soins soient efficaces, et, bien qu'il s'en cache de son mieux, on a fini par savoir qu'il donnait beaucoup et souvent.

Il est un savant aussi. Ancien interne des hôpitaux, expert près le tribunal de la Seine, membre de l'Académie de Médecine, officier de la Légion d'Honneur, rien ne lui manque, pas même d'avoir écrit : ses rapports de médecine légale sont des modèles de sagesse, de clarté, de pitié ; son mémoire sur *les homicides commis par les aliénés* est une œuvre hautement scientifique. Mais sa caractéristique sera d'avoir encore plus aimé les malades que la maladie, et si éminent que soit son esprit, si lumineuse que soit son intelligence, rien ne pourra faire oublier son grand cœur.

Il a un fils déjà célèbre, très prochainement glorieux, car M. Jacques-Emile Blanche est l'un

des peintres les mieux doués, les plus remarquables de la nouvelle école, et l'un des rares qui sachent faire un portrait de femme moderne.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Du cathétérisme œsophagien chez les aliénés.

Un très grand nombre de rapports médico-légaux sur des cas d'aliénation mentale.

Des homicides commis par les aliénés, 1878.

Quelques considérations sur le traitement moral de la folie.

La folie doit-elle être considérée comme une cause de divorce ? 1882.

Rapport à l'Académie de Médecine, sur les projets de réforme relatifs à la législation sur les aliénés, 1884.

Rapport à l'Académie sur le prix Lefèvre (la Mélancolie), Bulletin de l'Académie du 8 novembre 1887.



Professeur Ch. BOUCHARD

PROFESSEUR

CH. BOUCHARD

BOUCHARD (Charles-Joseph), né le 6 septembre 1837.
Interne des hôpitaux, le 26 décembre 1862.
Médecin du Bureau central, le 12 août 1870.
Médecin des hôpitaux, le 1er janvier 1874.
Agrégé au Concours de 1869.
Professeur, en juin 1879.
Membre de l'Académie de Médecine, en 1886.
Membre de l'Institut, en 1887.

Rien de rare comme un médecin à esprit généralisateur, à tendances vraiment philosophiques, à idées larges et fécondes. Le professeur Charles Bouchard est de cette glorieuse minorité; on peut même dire de lui qu'il est l'une des intelligences supérieures de ce temps. Son admirable *Traité des maladies par le ralentissement de la nutrition* le prouve avec éclat. A l'Institut où il est des plus jeunes, comme

à la Faculté où il enseigne la *pathologie générale,* il est très entouré, très écouté, très admiré et très aimé, bien que de premier abord peu engageant.

Un grand corps dans une redingote à pans flottants, une grosse tête de penseur, avec, sous des lunettes d'or, un regard ironique, et, quand il parle à quelque interlocuteur banal, un pli amer et railleur au coin des lèvres. Ce misanthrope médecin est, avec cela, le meilleur des hommes, et le maître le plus absolument dévoué à ceux de ses élèves qu'il juge intelligents et laborieux : ils sont assez nombreux pour faire école autour de lui.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Recherches nouvelles sur la pellagre, 1862.

Étude sur quelques points de la pathogénie des hémorrhagies cérébrales, 1866.

Maladies par ralentissement de la nutrition, 1882.

Les auto-intoxications, 1886.

Thérapeutique des maladies infectieuses (antisepsie).



Docteur BOURNEVILLE

DOCTEUR BOURNEVILLE

BOURNEVILLE (Désiré-Magloire), né le 25 mai 1829.
Interne des hôpitaux, le 24 décembre 1865.
Médecin des services d'aliénés, le 12 septembre 1879.

Je n'ai jamais très bien compris qu'un homme, capable de se faire un beau renom dans les sciences ou les lettres, pût envier la notoriété du politicien, en faire le but de sa vie.

Le docteur Bourneville a fait cela, pourtant. Il était parmi les meilleurs élèves de Charcot, et cela ne lui a pas suffi ; il a voulu être encore le collaborateur de M. Clémenceau.

Au Conseil municipal et à la Chambre, il s'est fait une renommée de laïcisateur ardent. Même à ceux qui ne partagent pas absolument ses idées sur ces questions, cela ne doit pourtant pas faire oublier qu'il a rendu de vrais services à la science

et au pays. A la Salpêtrière, il a collaboré à l'œuvre de l'École et vulgarisé les idées du Maître ; à Bicêtre, où il est médecin, il a donné des travaux personnels et fait travailler ses élèves. Il a fondé et dirigé le *Progrès médical*, l'un des journaux de médecine les plus considérables de ce temps. A la Chambre, il a défendu éloquemment une foule de bonnes causes, celle de l'hygiène publique notamment.

Avec son petit corps qui s'arrondit légèrement, sa figure du même rouge que sa politique, encadrée de cheveux très blancs et d'une barbe peu coquette, il a l'air d'un coq irritable. Mais il est au fond, un brave homme, d'une parfaite probité, dévoué, serviable : et je sais bien des gens à qui il a rendu service avec délicatesse et désintéressement, je ne saurais trop haut le dire.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

De la sclérose en plaques disséminées, en collaboration avec Guérard, 1869.

De la contracture hystérique, en collaboration avec Voulet, 1872.

Études cliniques et thermométriques sur les maladies du système nerveux, 1873.

Recherches cliniques et thérapeutiques sur l'épilepsie et l'hystérie, 1872-1875.

Iconographie photographique de la Salpêtrière, en collaboration avec Regnard, 1876-1880.

Science et Miracle: Louise Lateau, 1875.

Bibliothèque diabolique, 6 vol.

Manuel des injections sous-cutanées, 1883.

Manuel technique des autopsies, 1885.

Manuel de la garde-malade et de l'infirmière.

Œuvres complètes de Charcot.

Divers rapports à la Chambre des Députés.





Professeur BROUARDEL

PROFESSEUR BROUARDEL

BROUARDEL (F.-Camille-Hip.), né le 13 février 1837, à St-Quentin.

Interne des hôpitaux, le 19 décembre 1859 (reçu le premier).

Médecin du Bureau central, le 12 août 1869.

Agrégé au Concours de 1869.

Médecin des hôpitaux, le 1er janvier 1874.

Professeur, en 1879.

Membre de l'Académie de Médecine, en 1881.

Doyen de la Faculté, en 1881.

DANS un dictionnaire analogique, cherchez tous les synonymes ou similaires du mot *sympathie* pour caractériser le jeune et brillant doyen de la Faculté de Médecine. Né sous la plus favorable des étoiles, il réussit à tout, sauf à se faire des ennemis.

Et pourtant, bien que la cinquantaine menace à peine de lui grisonner les tempes, quelle carrière bien remplie!

Médecin légiste, le docteur Brouardel débrouille, avec une impartialité parfaite et la plus merveilleuse lucidité d'esprit, les questions les plus enchevêtrées soumises à son expertise. La netteté de ses conclusions est telle que, maintes fois, il imposa aux jurés et aux juges son verdict. Bien des irresponsables lui doivent ou la liberté ou la vie. Et jamais, avec cela, il ne sort de son rôle, jamais il ne se départ du tact le plus correct: il trouve le moyen de ne pas éveiller les susceptibilités si chatouilleuses de messieurs de la Magistrature.

Professeur de médecine légale en remplacement du célèbre Tardieu, il a su retrouver l'éloquence du maître, raffermie de plus de méthode, de prudence et de limpidité d'exposition.

Et le voici doyen pour le bonheur de tous, pour la plus grande joie des ministres, du conseil supérieur de l'instruction publique, de ses collègues, des agrégés, des étudiants, des bibliothécaires, conservateurs de musée, secrétaires, employés, garçons d'amphithéâtre et garçons de bureau, car il n'est pas plus admirable aplanisseur de difficultés, plus affectueux collègue, maître plus affable, administrateur plus charmant.

Il est commandeur de la Légion d'Honneur; il sera demain grand-officier. Il est de l'Académie de Médecine: il sera demain de l'Institut, comme il sera de tout ce à quoi mènent la bonne grâce, le savoir-vivre, l'intelligence sans tapage et la bonté sans naïveté.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

De la température du corps humain et de ses variations dans les diverses maladies.

Attentats à la pudeur, 1883.

Le viol et l'hypnotisme, 1879.

Articles: Cerveau; Rage chez l'homme; Morve et Farcin, dans le *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*.

Choléra. Toulon, Marseille, 1884.

Trichynose.

Vaccin.

Crémation.

Égouts et vidanges, 1882.

Alcaloïdes cadavériques.

Epidémie de trichynose, avec le Dr Grancher, 1889.

Affaire Pranzini.

Le secret médical.

Des ptomaïnes, 1881.

Suette miliaire du Poitou.

Monsieur et très Honoré Confrère,

Vous serez surpris d'apprendre que je ne puis satisfaire à votre désir, par la raison décisive que je n'ai pas une seule photographie de ma personne à donner. Voulant éviter d'être "vendu et acheté", je n'ai jamais été photographié en France et quand on a fait mon portrait à l'étranger, je n'ai donné que mon nom patronymique — qui est sans aucune célébrité — de sorte qu'on n'a pas été tenté de me "mettre en montre et de me vendre". De plus je n'ai jamais fait faire que quelques exemplaires de mon portrait et il ne m'en reste que pour ma famille.

Veuillez agréer, avec mes remerciements, l'expression de mes sentiments distingués,

C. E. Brown-Séquard

PROFESSEUR

BROWN-SEQUARD

Un grand savant bien singulier. Physiologiste cosmopolite, il a enseigné en Angleterre, en Amérique et en France, multipliant à tous les coins du globe ses expériences qui sont innombrables et ses découvertes qui sont nombreuses, quelques-unes capitales.

Il est le successeur du grand Claude Bernard au Collège de France.

Avec son teint bronzé, ses longs cheveux blancs, son allure un peu fébrile, il a l'air d'un vieux canadien exalté. Son esprit, en labeur perpétuel, invente sans relâche, cherche jusque dans le sommeil. Le savant note ses trouvailles au petit bonheur sur des bandes de journal, des marges de livres ou des enveloppes de lettres dont il a

un coffre plein dans son cabinet. De cette méthode de travail résulte un peu de confusion dans l'œuvre trop vaste où, çà et là, demeureront pour l'immortalité quelques découvertes de premier ordre, incontestablement, notamment celle des forces d'*inhibition* et de *dynamogénie du système nerveux*, et quelques-unes de ses études sur les fonctions de la moelle épinière.

Plus récemment, grâce aux expériences que l'on sait, son nom est devenu populaire jusqu'à servir de principal *clou* à une douzaine de vaudevilles, à une vingtaine de revues de fin d'année.

Ses collègues de l'Institut et de la Société de biologie ont refusé de se laisser rajeunir par le procédé merveilleux ; ils ont même laissé entendre que la vraie gloire de M. Brown-Sequard n'y gagnerait rien.

Elle n'y perdra rien non plus : un homme comme lui peut se tromper une fois en passant, sans risquer de perdre le bénéfice de tant d'années de bon labeur, de belles découvertes, d'œuvres durables. Et puis, qui sait si quelque jour, du puits mystérieux encore où il a cru trouver l'*Eau de Jouvence*, la Vérité, prématurément entrevue, ne sortira pas tout de même — toute nue, comme il est d'usage — mais pas assez indécente pour effa-

roucher nos austères savants ?... Qui sait si nous ne devrons pas à Brown-Sequard le meilleur des toniques, le plus simple, et le plus naturel ?... Au fond de cette découverte, comme dans tout ce qu'il a fait, il doit y avoir quelque chose de bon, de durable et de mal venu, dont nos neveux profiteront.



Docteur BUDIN

DOCTEUR BUDIN

BUDIN (Pierre-Constant), né le 9 novembre 1846, à Enencourt-le-Sec (Oise).
Interne des hôpitaux, le 22 décembre 1871.
Agrégé, le 13 juillet 1880.
Accoucheur des hôpitaux, le 5 juillet 1882.
Membre de l'Académie de Médecine, le 29 janvier 1889.

Je sais bon nombre de médecins qui — pour ce motif que l'art obstétrical est relativement peu compliqué — traitent avec une assez forte dose de dédain tous leurs confrères accoucheurs.

Je veux bien convenir que c'est là un métier plus précis, plus restreint, moins difficile, et que le concours pour l'agrégation d'accouchements n'exige pas d'aussi vastes efforts que le concours pour l'agrégation de médecine ou de chirurgie. Mais il serait profondément injuste d'en conclure que les accoucheurs des hôpitaux de Paris sont de médiocres esprits, doués seulement d'expé-

rience pratique et de dextérité manuelle, alors que la corporation compte des hommes aussi éminents que celui-ci.

Le docteur Pierre-Constant Budin, chevalier de la Légion d'Honneur, agrégé à la Faculté, accoucheur de la Charité, est, à n'en pas douter, l'une des intelligences supérieures du monde médical actuel.

Ce petit homme simple, avec sa barbe peu coquette et son lorgnon de fort myope, est d'abord un charmant causeur, spirituel et délicat, très au courant des plus diverses manifestations de l'esprit humain, nourri d'excellente littérature, particulièrement épris de Tourguenieff, dont il sait des pages par cœur, et qu'il cite très volontiers.

Il est, ensuite, un esprit scientifique de premier ordre, d'une pénétration, d'une droiture, d'une netteté remarquables, de beaucoup supérieur à ses plus savants confrères en obstétrique.

Polyglotte très érudit, il a rendu de grands services à son maître Tarnier, qui l'a chargé, à la mort de Chantreuil, de continuer et de mener à bonne fin son grand *Traité d'accouchements*.

Et le docteur Budin serait bien certainement aujourd'hui professeur titulaire sans un incident

curieux qui a mis, momentanément, des bâtons dans la roue de sa Fortune.

Il est tombé malade, voici cinq ans, et gravement malade, au point que les médecins de Paris désespéraient de le sauver. Il s'en alla dans le Midi et fit mander à Nice, pour l'opérer, certain chirurgien anglais de ses amis, qui eut le mauvais goût de le guérir très promptement.

Pareil oubli du patriotisme n'aurait sans doute pas suffi à lui aliéner la majorité des professeurs. Mais, durant son absence, qui fut au total assez longue, son rival et ami Pinard eut l'extrême bonne chance d'accoucher une quantité de femmes de professeurs. Chaque fois, le père, inquiet, plein de sollicitude pour la mère et l'enfant, promettait sa voix à Pinard pour la première place vacante... Quand Budin revint à Paris, plus valide et plus intelligent que jamais, ces dames avaient eu tant d'enfants que la nomination de Pinard était faite d'avance !

Voilà pourquoi M. Budin doit attendre une autre vacance de chaire pour tenir à la Faculté la place qu'il mérite.

Très conscient de sa valeur, mais vraiment supérieur au point de n'avoir ni rancune ni jalousie, il se contente d'être estimé par tous

comme un maître de premier ordre, le plus éminent, à coup sûr, de la génération actuelle. Il travaille beaucoup scientifiquement, en dépit de la très nombreuse et très brillante clientèle qu'il a su se faire en moins d'un an, et dirige, à la Charité, un service modèle, extrêmement suivi.

A défaut de lui-même, il a été, n'en doutez pas, sincèrement heureux de voir nommer son bon camarade Pinard, dont il apprécie très impartialement et très cordialement l'extrême habileté pratique et le grand charme.

Car le docteur Budin est encore un excellent homme, un très loyal ami, une âme noble, droite et bonne.

Même, il vaut mieux en cela que son romancier favori, lequel vous décochait d'assez vilaines malices posthumes à l'adresse de ses anciens intimes, j'en appelle à Daudet!...

C'est à croire, décidément, qu'en dépit de la réputation qu'on leur a faite, ce n'est pas la jalousie des médecins qui est la pire.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Mécanisme de l'accouchement normal et pathologique par J. Matthews Duncan. (Traduit de l'anglais par Budin.) 1876.

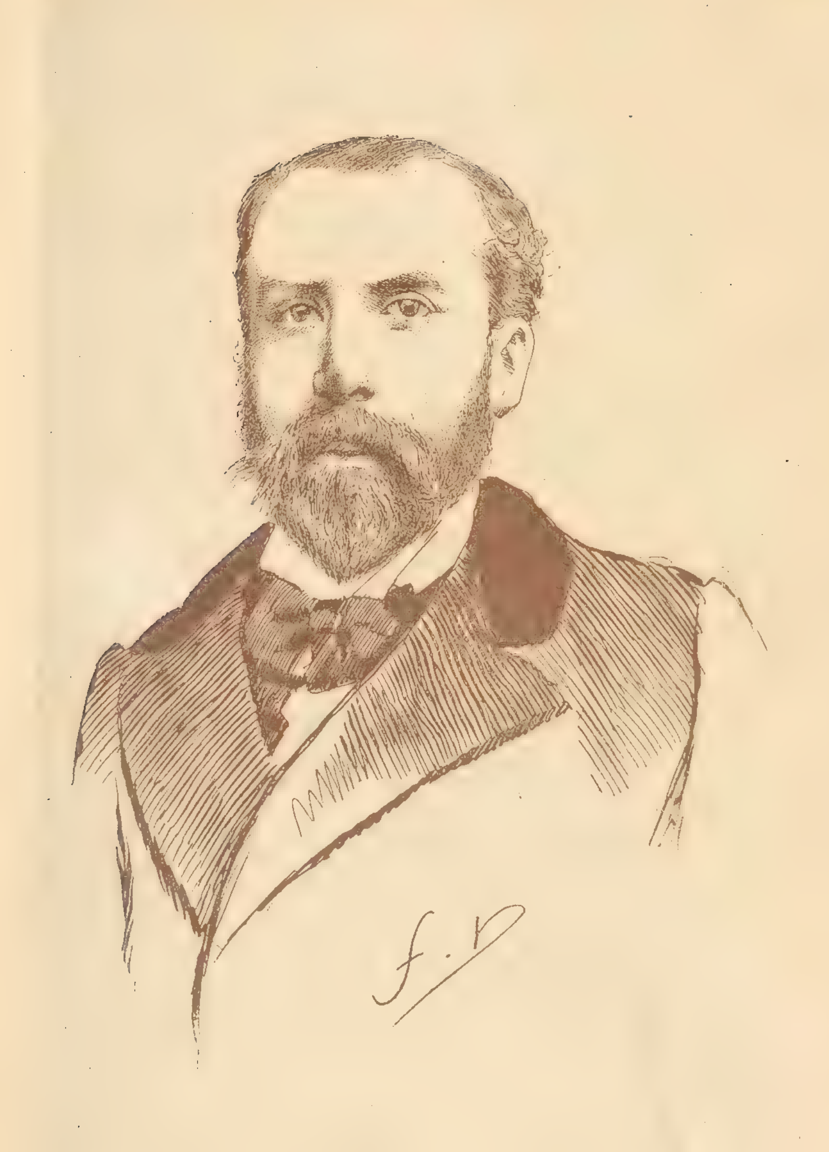
Des lésions traumatiques chez la femme dans les accouchements artificiels, 1878.

Des varices chez la femme enceinte, 1880.

Traité de l'art des accouchements, t. II, par Tarnier et Budin, 1886.

Obstétrique et Gynécologie, 1886.

Leçons de clinique obstétricale, 1889.



Docteur Henry CAZALIS

DOCTEUR HENRY CAZALIS

CAZALIS (Henry), né à Cormeilles-en-Parisis, en 1840.
Licencié en Droit, en 1861.
Docteur en Médecine, en 1875.

Nous en connaissons tous, des médecins faisant aussi de la littérature! Pour ma part, j'ai eu maintes fois occasion d'en voir — un notamment, d'une manière on ne peut plus intime.

Mais toujours, l'une des deux vocations l'emportait de beaucoup sur l'autre : c'étaient, ou bien des praticiens sans enthousiasme, abandonnant la médecine pour se donner très franchement aux lettres, ou bien d'excellents médecins occupant leurs loisirs à rimer pauvrement d'abominables strophes. Il en est d'eux comme de l'hermaphrodisme : la prédominance d'un sexe est constante.

Au contraire de tous les autres, le docteur Henry Cazalis donne l'exemple du parfait dédoublement

cérébral. Il est en même temps, sous son nom véritable, un médecin d'une indiscutable valeur, et sous le pseudonyme de Jean Lahor, un véritable grand poëte.

Il a reçu du ciel ce don absolument exceptionnel de pouvoir chanter en rimes superbes pendant les cinq mois de l'hiver (au contraire de la cigale) et de soigner avec précision ses malades, sans rêveries intempestives et sans distractions de son esprit, en la ville d'eaux où il exerce pendant les sept mois de l'été.

D'une saison à l'autre il se métamorphose, et tout change chez lui, sauf sa parfaite bonne grâce de brave homme bien élevé, laquelle est de toute saison.

J'ai naguère été très... mordant, pour certains thérapeutes de villes d'eaux. J'ai fait, certes, des restrictions nombreuses, mais s'il m'avait été permis de préciser, j'aurais cité parmi les plus honorables exceptions, deux noms particulièrement dignes de respect : celui du Dr Létourneau, qui est un maître en anthropologie, et celui du Dr Cazalis.

Ce qui fait de ce dernier un type qui prête au portrait, c'est qu'il est véritablement, non pas un amateur scientifique, mais un fort habile spécialiste des maladies qu'il traite en sa station thermale.

C'est un minutieux " soigneur „ tout entier à sa thérapeutique, et personne, là-bas, ne devinerait le poète sous le docteur, si sa demeure hospitalière ne donnait souvent asile aux écrivains illustres, aux artistes célèbres qui passent de ce côté.

Praticien plein de sécurité, il est encore un observateur peu vulgaire, et je connais de lui certaines pages sur *la pathogénie et l'hygiène de l'arthritisme*, qui portent la marque d'un véritable esprit scientifique.

Quant à sa poésie, — à laquelle mon confrère Jules Lemaître a rendu justice dans la 4e série de ses *Contemporains*, — je ne puis me contenter de dire qu'elle est belle, et qu'il faut avoir lu *l'Illusion, le Livre du Néant*, l'*Histoire de la littérature hindoue*.

Il faut ici en parler un peu plus, car elle est pleine d'une philosophie qui intéresse vivement tous les esprits scientifiques modernes.

Le premier parmi nos contemporains, car ses premiers écrits datent de vingt-cinq ans, Jean Lahor a prouvé que l'antique bouddhisme était peut-être la seule foi, la seule poésie mystique, pour mieux dire, qui sût convenir à notre âme moderne, lui apporter la paix, en la détachant de

tout vain Néant, et nous porter à la vertu, dans le grand sens du mot, sans l'espoir puéril d'une récompense céleste.

Sa doctrine, qui, théoriquement, n'est qu'un nihilisme scientifique, est, pratiquement, la plus consolatrice, la plus noblement résignée, la plus encourageante à vivre et bien vivre. Et pour tous ceux à qui ne suffit plus la foi chrétienne, cherchez bien, vous ne trouverez rien de meilleur ni de plus noble à croire.

Parmi tant d'illusions qui nous trompent, deux réalités tragiques apparaissent survivant à tous les fantômes et à tous les rêves de la religion ou de la métaphysique, ces deux réalités sont la douleur et la mort : et le bouddhisme contemporain, comme celui du Bouddha, devant la misère des êtres prêche l'infinie pitié, et la lutte, — lutte scientifique, sociale ou morale, — qui tôt ou tard diminuera l'universelle souffrance. Mais comprend-on que cette lutte, si naturelle au pessimiste, doive au contraire être engagée avec moins de passion et d'énergie par l'optimiste pour qui tout est bien dans le meilleur des univers possibles ? Ainsi partant de la notion du pessimisme, telle que Darwin l'a formulée deux mille ans environ après le Bouddha, reconnaissant que la

vie est mauvaise et que l'homme est médiocre, le néo-bouddhisme a la volonté de transformer la vie en un glorieux poëme d'harmonie et de justice, de la faire pour tous meilleure et plus haute, et de transfigurer, de spiritualiser la bête humaine, à l'aide, non de secours surnaturels, mais de quelques-unes de ces énergies qui sont dans l'homme et que lui ont acquises de lentes et mystérieuses sélections.

Dans le Paris moderne, il est donc deux sortes de bouddhistes : ceux qui trouvent dans la doctrine du Néant une excuse à leur impuissance d'agir et aux maladies de leur volonté ; ceux qui, bien convaincus que tout n'est qu'apparences vaines, concluent qu'il nous faut vivre sans méchanceté, sans colère, pleins d'indulgence et de pitié, pleins d'amour aussi pour ce qui semble beau, sain et bon, impatients toujours en la recherche des vérités relatives qui nous sont accessibles, ou des illusions supérieures qui nous relèvent et nous consolent.

Cazalis est de ces derniers. Le premier il nous a prêché cette bonne parole avec une grande éloquence, et je suis fier de constater dans ce livre que c'est un médecin qui a fait cette belle chose.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Thèse inaugurale : dégénérescence amyloïde et stéatose du foie.

Études d'hydrologie.

Notes sur l'hémi-rhumatisme.

Hygiène de l'arthritique (sous presse).

Les Chants populaires de l'Italie (trad.).

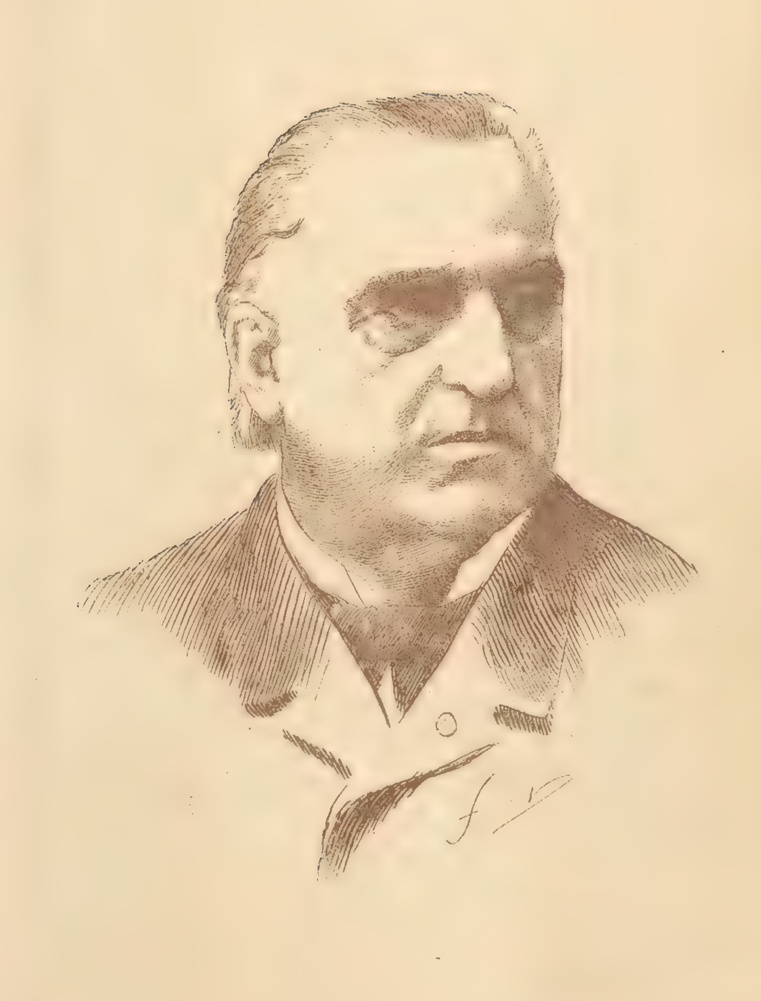
Henri Regnault, sa vie et son œuvre (1 vol.). Paris 1871.

Le Livre du Néant (1 vol.). Paris 1872.

Le Cantique des cantiques (une plaquette). Paris.

L'Illusion (1 vol.). Paris 1869.

Histoire de la littérature hindoue (1 vol.). Paris 1869.



Professeur J.-M. CHARCOT

PROFESSEUR J.-M. CHARCOT

CHARCOT (Jean-Martin), né à Paris le 29 novembre 1825.
Interne des hôpitaux, le 18 décembre 1848.
Médecin des hôpitaux, le 21 avril 1856.
Agrégé, en 1860.
Professeur, en 1873.
Membre de l'Académie de Médecine, en 1873.
Membre de l'Institut, le 5 novembre 1883.

Un connaisseur d'hommes a dit de lui : " Dans la voussure de son dos niche le même orgueil énorme que dans le gros ventre de Zola. „

Il y a du vrai dans ce rapprochement, ou du moins il y a eu du vrai au temps où M. Zola avait encore du ventre. Ce jugement ne suffit plus aujourd'hui.

Les photographies aux vitrines et les journaux illustrés à leur première page ont popularisé les traits du savant. On connaît l'homme au dos voûté

comme sous le poids de l'énorme tête trop chargée de pensées, la face glabre de médaille romaine, le profil césarien, le front puissant, la lèvre hautaine, les tempes rasées, les cheveux rares maintenant, longs et plats comme ceux du Corse, l'œil ordinairement morne et froid, si subitement aigu et profond dès que les lourdes paupières pâles daignent se relever pour scruter le malade ou dévisager l'interlocuteur.

On lit sur ce visage, qui tient à rester impénétrable et glacial, la volonté dominatrice, une volonté à la Gœthe, constante et réfléchie, la puissance créatrice, l'absence de toute sentimentalité vaine, et même, au premier abord, une dureté d'âme qu'on serait tenté de croire impitoyable, presque hiératique.

Il est évidemment ainsi depuis son adolescence; dès qu'il a eu l'âge de raison, il s'est collé sur la figure le masque olympien.

Pourtant, les familiers du maître ont vu se détendre souvent ces traits marmoréens : à l'hôpital d'abord, devant un fait scientifique trouvé par lui, et dont la vérité s'affirme ; il émet alors, pour dire son bonheur, certain petit ricanement très bref où il met tout l'enthousiasme qu'il puisse *extérioriser* : chez lui encore, quand il embrasse ses deux

enfants qui sont beaux, intelligents et charitables, sa fille Jeanne et son fils Jean, il sait trouver pour ces deux choyés le plus charmant sourire tendre qui se puisse voir.

Hors ces deux cas, il est peu prodigue de manifestations affectueuses. Il n'aime et n'estime ses élèves qu'en proportion directe du travail produit par eux chez lui, et pour lui. On lui a reproché — comme on l'a reproché à Hugo — de tout absorber autour de lui, d'accaparer à son profit le travail de ses nombreux disciples. Pas de reproche plus injuste. On travaille pour lui, et il travaille pour vous. Il donne les idées, ses élèves apportent les gros matériaux scientifiques qu'il contrôle et centralise. Mais ne craignez point qu'il oublie un service rendu : quiconque a travaillé pour lui a été récompensé au centuple. Pas un de ses élèves qui ait à se plaindre de lui : tous au moins ont un renom honorable, quelques-uns sont glorieux. Il en fait des savants connus, à la manière dont Napoléon faisait des généraux, parfois des maîtres tout à fait illustres, comme Napoléon faisait des rois. Ceux-là éparpillés à Paris, en province et dans le monde entier s'appellent Bouchard, Cornil, Pitres, Lépine : ce sont ses Bernadotte et ses Murat ; d'autres, jeunes encore, ont affirmé dès maintenant leur ambition d'être illustres : Brissaud,

Gilbert Ballet et le Dr Pierre Marie, celui de tous, peut-être, qui lui fera le plus d'honneur.

On pourra s'étonner, et trouver le parallèle trop flatteur. Toutes proportions gardées, dans le domaine scientifique, la comparaison n'est pas insoutenable. M. Charcot est un très grand esprit, bien plus universellement admiré, on le sait, à l'étranger que chez nous. En matière de critique scientifique, nous avons un critérium : les savants allemands mettent un véritable acharnement à abîmer toute gloire française dont l'œuvre pèche par un point. Quand ils admirent, c'est que c'est admirable, on peut en être sûr. Or, en Allemagne, la parole de Charcot est, médicalement parlant, parole d'évangile. C'est le cas ou jamais de reservir le vieux poncif, ici très véridique, de *revanche pacifique* sur l'ennemi héréditaire.

Je vais plus loin; le mot génie doit être prononcé. L'homme qui fit, en 1877, à la Société de biologie, la communication célèbre où fut révélée la méthode pour l'étude des localisations cérébrales, celui qui porta la clarté dans ce chaos où les plus grands maîtres avaient perdu leur latin, celui qui fit connaître presque toute la pathologie nerveuse entrevue à peine avant lui, celui qui, récemment encore, élucidait triomphalement les

phénomènes de la mémoire et de la parole humaine insoupçonnés après tant de siècles et tant de philosophes, celui-là est un homme de génie, il importe qu'on l'affirme.

Et qui ne se souvient des tâtonnements séculaires de l'humanité en face des questions si mystérieuses et si troublantes du magnétisme et de l'hystérie?... Que de savants et de philosophes se sont, en étudiant ces phénomènes, fourvoyés ou affolés!... Il a fallu que Charcot vînt, armé de sang-froid scientifique et de méthode pour réduire en lois déterminées les faits en apparence les plus incohérents.

Il est l'âme de l'école médicale moderne, l'initiateur de presque tous les philosophes contemporains, de M. Ribot en particulier.

Très épris de musique et de littérature, il est passionné de Beethoven et de Shakespeare qu'il cite à tout propos et dont il lit chaque jour quelques pages dans le vieux texte anglais qui lui est familier.

Il est enfin très ardent patriote, très fidèle républicain.

Il est vraiment fâcheux d'avoir à dire tant de bien de quelqu'un : on a l'air de lui faire de la réclame et de vouloir lui envoyer des clients. Voici le correctif.

Si j'avais à me faire soigner, j'aimerais mieux, je l'avoue, consulter un de ses élèves que lui-même. Il a trop de malades à voir. Il est avec eux parfois trop bref, trop bousculé par l'heure, trop pressé. Il n'est ici question que de clientèle, bien entendu.

A l'hôpital, au contraire, dans cette Salpêtrière où il a fait école, il passe tous les matins de longues heures, même le dimanche, au chevet de ses malades et à l'amphithéâtre que lui a fait aménager Gambetta.

C'est là qu'il fait ses cours, des cours très travaillés, appris par cœur, d'une éloquence un peu lourde, mais solide, d'une merveilleuse lucidité ; toujours appuyés d'exemples, de malades présentés aux élèves, examinés devant eux, de figures dessinées, de projections à la lanterne magique. Cet homme, qui est surtout un chercheur, un observateur, un inventeur, est en même temps un professeur admirable, un démonstrateur hors pair.

On l'accuse d'orgueil; on lui reproche de poser, de se donner des attitudes géniales, de s'entourer pendant ses cours d'un appareil trop théâtral. A supposer que ce reproche soit fondé, qu'importe?.. De tels hommes ne sont pas si fréquents qu'on ne

leur puisse passer quelques travers et leur pays peut, il me semble, s'en glorifier à bon droit tout de même.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Leçons sur les maladies du système nerveux.

Leçons sur les maladies du foie, des voies biliaires et des reins.

Leçons sur les localisations dans les maladies du cerveau et de la moelle épinière.

Œuvres complètes, 6 volumes.

Les démoniaques dans l'art, 1887.

Leçons du mardi à la Salpêtrière, Polyclinique (1887-88).



Docteur Jules CHÉRON

DOCTEUR JULES CHÉRON

CHÉRON (Jules), né à Périgueux, le 3 août 1837.
Docteur ès-sciences et docteur en Médecine, en 1866.
Médecin de Saint-Lazare, en 1870.
Officier de la Légion d'Honneur, depuis 1878.

Les hommes sont faillibles, les journalistes pour le moins autant que les autres.

Au cours de ma série de "Profils de Médecins „ au *Figaro*, il m'est arrivé d'écrire sur le Dr Chéron, un très malicieux article, qui, je l'ai su depuis, fourmillait d'erreurs grossières. Erreurs, non d'appréciation, mais de faits. Par suite d'incidents trop longs à raconter, ma bonne foi avait été surprise. Je n'ai aucune honte à l'avouer très haut. En décrivant le type fantaisiste et falot du médecin pour dames, j'ai représenté mon confrère sous les dehors du faiseur effréné, et il se trouve qu'il est tout simplement un fort brave homme, infiniment aimable, vraiment

digne, dont la vie est toute de travail, et qui a l'estime de maîtres parmi les plus difficiles dans le choix de leurs amitiés.

Je lui dois donc une réparation : je la lui fais de très grand cœur, en souhaitant que cet article tombe sous les yeux de tous ceux qui ont lu le premier.

Craignant par-dessus tout d'être accusé de complaisance, je ne veux point le vanter en vaines phrases, mais simplement énumérer ce qu'il a fait dans sa carrière médicale. Cette fois, mes renseignements sont pris à bonne source.

Fils d'un chirurgien militaire qui a laissé des œuvres méritoires, M. Jules Chéron fit ses premières études à l'école — alors secondaire — de médecine de Bordeaux.

Puis, il vint à Paris, où, dans la même année, il fut reçu docteur en Médecine et docteur ès-sciences. A cette époque, la zoologie l'attirait. Sa thèse pour le doctorat ès-sciences : *Du système nerveux des céphalopodes*, fut couronnée à la Faculté et à l'Institut, et Milne-Edwards lui en fit des éloges.

En 1866, à l'instigation de Claude Bernard — il avait bien choisi ses maîtres — le ministre de l'Instruction publique offrit au Dr Chéron la

chaire de zoologie et de physiologie à la faculté de Strasbourg, et plus tard, en 1869, la succession de Paul Bert à la faculté de Bordeaux.

Le jeune savant refusa, résolu désormais à se consacrer à la pratique médicale.

Sans fortune, obligé au début à donner des leçons pour vivre, il trouva moyen de se créer en même temps une des belles clientèles de Paris et un très honorable renom scientifique.

Sa clientèle, il l'a conquise par sa valeur de clinicien, par l'assiduité dans le dévouement, le charme des manières, et cette bonté souriante qui font de lui l'un des docteurs les plus aimés de leurs malades.

Sa renommée scientifique lui est venue de ses travaux de laboratoire auxquels ont succédé, depuis quelques années, de très nombreux travaux cliniques.

A l'époque où Remak fit connaître ses recherches sur le galvanisme appliqué à la médecine, M. Chéron s'empara de l'idée et nous donna toute une suite de bons travaux de physiologie et de thérapeutique électrique.

Son mémoire sur la circulation cérébrale, observée à l'aide d'un nouvel instrument, l'*ophtalmo-*

microscope, de Chéron et Nachet, est une œuvre vraiment originale, vraiment novatrice, qui d'ailleurs lui valut le prix Barbier à la Faculté de Médecine.

Médecin de Saint-Lazare, depuis 1870, il se spécialisa définitivement, et devint un gynécologue. Il fonda la *Revue des maladies des femmes*, fit à l'École pratique des leçons très suivies, et se posa en excellent clinicien, en remarquable opérateur, contribuant pour sa part à mettre la science gynécologique au point où elle est aujourd'hui.

Il avait, ce qui manque souvent aux praticiens, l'habitude du laboratoire, le maniement du microscope, ce qui lui a permis de donner à toutes ses œuvres une allure à la fois pratique et scientifique. Il n'est pas de la Faculté, mais il y est bien vu, en dépit de ses grands succès de clientèle. Il a des ennemis, comme en ont tous ceux qui triomphent, et ces ennemis deviennent quelquefois ses amis, rien qu'à le mieux connaître.

C'est même pour cela que ce portrait de lui ressemble si peu à l'autre que je voudrais faire oublier.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Anatomie, histologie, physiologie du système nerveux des céphalopodes, 1866.

Des conditions anatomiques de la production des actes réflexes, 1867.

Du traitement de la phtisie par les vapeurs d'essences oxygénées, 1872.

De la paralysie agitante et de son traitement, 1869.

De la phosphaturie dans la paralysie agitante, 1876.

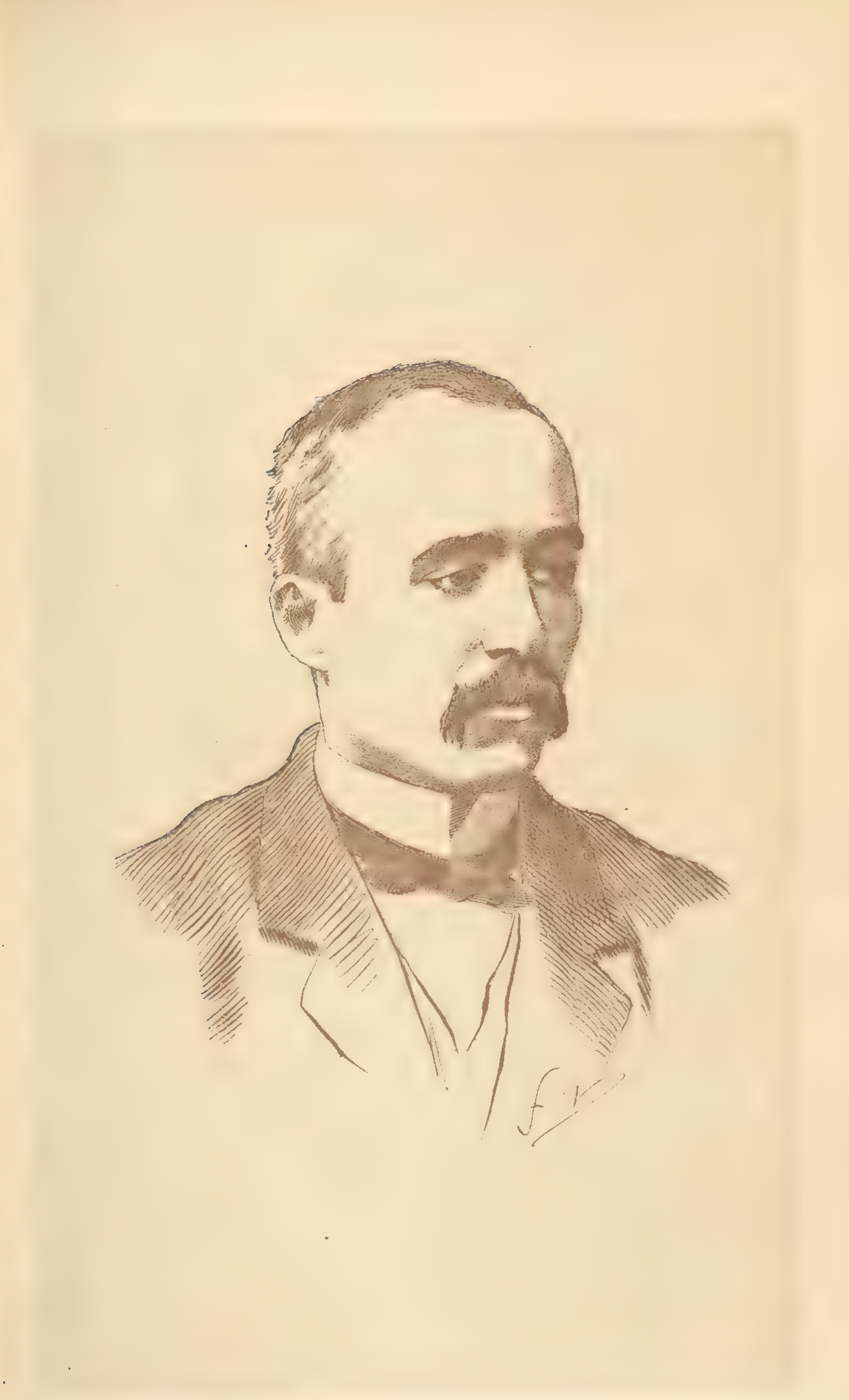
Applications à la thérapeutique des propriétés de l'acide picrique. Congrès de Bruxelles, 1875.

Divers travaux sur l'action physiologique et thérapeutique des courants électriques, 1870 à 1880, et spécialement sur le traitement des tumeurs fibreuses de l'utérus par les courants continus (intermittence rythmée), 1879.

Mémoire sur la circulation cérébrale (démonstration à l'aide d'un nouvel instrument, l'ophtalmo-microscope de Chéron et Nachet), 1875.

Leçons sur les affections utérines, 1879, 1880, 1881.

Divers travaux de gynécologie, in *Revue des maladies des femmes*, 1879 à 1890, notamment sur l'ulcération du col, sur l'origine spinale du vaginisme, sur le curage de la cavité utérine, sur l'évolution morbide de la muqueuse du canal cervical, sur les phlegmasies péri-utérines : salpingo-ovarites, pelvipéritonites et cellulite pelvienne, etc., etc.



Docteur G. CLÉMENCEAU

DOCTEUR G. CLÉMENCEAU

CLÉMENCEAU (Georges-Benjamin), né en 1840.
Externe des hôpitaux, en 1864.
Docteur en Médecine, le 13 mai 1865.

D'un homme aussi en vue que l'est en ce moment M. Clémenceau, tout intéresse, même son côté médecin, pour si peu cependant qu'il compte dans ses préoccupations actuelles. Le célèbre leader de l'extrême-gauche a, du reste, dans le passé, toute une carrière médicale assez mal connue du public. Et qui nous dit que, par ce temps de politique aléatoire, nous ne le retrouverons pas demain praticien comme devant ?...

Dans cette prévision, peut-être, il a voulu que son nom ne fût pas rayé de l'Annuaire. Consultez le Bottin ou n'importe quel agenda médical, vous trouverez à la lettre C : " *Clémenceau* G., 15, rue Montaigne, consult. de 12 h. à 1 h. „

Mais le Bottin se trompe doublement. D'abord, c'est 12, rue Clément-Marot, qu'il demeure, au cinquième, qui n'est pas précisément un étage pour praticiens; ensuite, il ne donne pas de consultations du tout ; il déjeune de 12 h. à 1 h., tout simplement.

C'est à l'école préparatoire de Nantes que ce vendéen a commencé ses études; il y fut interne des hôpitaux, titre en province fort modeste, et qui ne pouvait suffire à ses jeunes ambitions. Il vint donc à Paris, fut honorablement reçu à l'Externat, mais, l'année suivante, échoua au concours de l'Internat, épreuve vraiment difficile, celle-là, qu'il importe de préparer loin des brasseries du quartier, où il n'est question que de politique; pourtant, il fut classé parmi les *internes provisoires* ou suppléants des internes titulaires. Il ne poussa pas plus loin. On était à la fin de l'Empire; la politique de plus en plus attirait le jeune étudiant; il se hâta de subir sa thèse pour se jeter dans la vie militante.

Je l'ai lue, cette thèse, soigneusement, d'un bout à l'autre, ce qui n'est pas peu dire. Elle est fort curieuse, à ce point de vue notamment qu'on y peut deviner l'homme que l'auteur deviendra un jour : on y trouve à l'état de germes les ten-

dances de son esprit, les imperfections et les qualités de son éloquence et de son talent.

En voici exactement le titre :

Thèse soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris
LE 13 MAI 1865
par
CLÉMENCEAU, Georges-Benjamin
Né à Mouilleron-en-Parads (Vendée)
ex-interne des hôpitaux de Nantes, ex-interne provisoire des hôpitaux de Paris.
DE LA GÉNÉRATION
DES ÉLÉMENTS ANATOMIQUES

On s'attendrait au choix de quelque sujet modeste, facile à traiter rapidement, une thèse courte et simplette comme on en passe tant. Ah bien! oui... M. Clémenceau s'empare d'une formidable question, embrassant toutes les sciences naturelles, exigeant une érudition énorme, de très longues recherches personnelles, une autorité de vieux maître. Or, le jeune docteur n'était qu'un élève sans vocation, il fréquentait peu les laboratoires, et il n'avait pas d'autorité du tout. Les documents fondamentaux lui manquant, il alla les demander à Charles Robin, alors professeur d'anatomie générale, vieux républicain de 48, que son élève admirait surtout, j'imagine, en tant que coreligionnaire politique : le maître donna les documents, beaucoup de documents, que

Clémenceau sut utiliser tous au long de son mémoire qui n'a pas moins de 204 grandes pages.

Mais si — comme il l'avoue dans son avant-propos — les matériaux de sa thèse lui ont été fournis, je garantis que la rédaction lui appartient en propre : il y a mis sa marque. C'est écrit d'un style nerveux, haché, volontaire, d'un précision cherchée, par conséquent superficielle, masquant avec beaucoup d'assurance l'indécision réelle des idées, la science mal affermie, l'érudition de seconde main que sait bien vite reconnaître le lecteur accoutumé à juger des œuvres scientifiques. Et ce travail témoigne, en même temps, des plus alertes facultés d'assimilation, d'un peu laborieuse fécondité; il dénote une intelligence éveillée, presque puissante, habile à donner l'illusion d'une œuvre sérieuse.

Cette thèse, qui vise à la netteté et à la concision, manque totalement de ces *Conclusions* où se résume si lumineusement tout travail méthodique vraiment digne d'attention.

N'est-ce pas que le Clémenceau d'alors n'est pas sans quelque analogie avec le Clémenceau d'à-présent ?...

Depuis la date de son doctorat, jusqu'aux élections de 1885, M. Clémenceau, bien que maire et

député, n'a pas cessé d'exercer la médecine. Dans la clientèle, il fut, dit-on, médecin fort aimable et très homme du monde, optimiste de parti-pris, habile à dérider ses malades, point tragique avec le client.

On sait qu'il eut, en outre, la pensée charitable de fonder à Montmartre un dispensaire gratuit, où, le dimanche, il venait pour donner ses soins aux indigents du quartier. C'était au 23 de la rue des Trois-Frères, rue abrupte et sinueuse, avec, à chaque carrefour, une échappée sur quelque voie en escalade où de grands escaliers, taillés dans la butte, grimpent raide vers le Moulin-de-la-Galette et vers le Sacré-Cœur. Là, à un rez-de-chaussée très sombre, presque sinistre, au fond d'une cour en puits, il recevait les pauvres diables, et les soignait. Mais, plus encore que le médecin, c'était le député qu'on venait consulter : on y fit bientôt plus de politique que de charité. Même dans les derniers temps, M. Clémenceau n'y vint plus guère, trop affairé, trop absorbé par ses travaux et ses plaisirs d'homme arrivé. Il trouvait, pour le remplacer, des confrères dévoués à sa cause, de ceux dont on dit toujours en pareil cas " il est mon bras droit ".

Et brusquement, lors du dernier renouvellement de son mandat de député, il cessa tout à fait

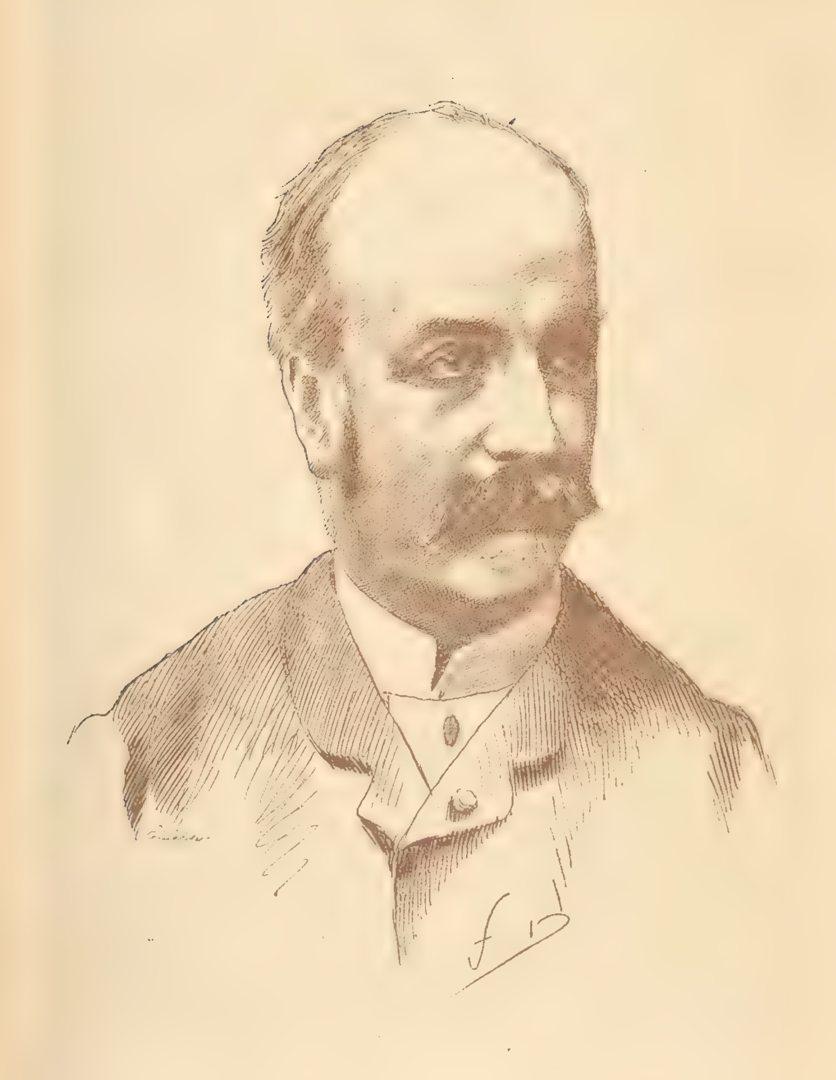
d'exercer la médecine : pour mieux se consacrer au bien public, il abandonna du même coup ses malades lucratifs — ce qui lui fait honneur, — et ses pauvres — qui lui ont peut-être gardé rancune.

Maintenant, c'en est fini. On peut pourtant le rencontrer encore au chevet d'un ami malade où toujours il vient promptement ; il y prodigue avec esprit des conseils de thérapeutique amusante, rit de la médecine et des médecins, et s'en va, sans avoir prescrit autre chose que la lecture des œuvres de Labiche. Peut-être encore, affirme-t-on, pourriez-vous le trouver, les soirs de *Korrigane* ou de *Coppélia*, au foyer de la danse, en train de professer, éternel médecin Tant-Mieux, des préceptes d'hygiène joyeuse.

En résumé, au point de vue médical, Clémenceau est simplement très parisien : sans gravité, mais pas méchant ; ennemi des scènes attristantes, mais, je crois bien, capable de dévouement à condition d'y mêler un peu de badinage, et de ne rien prendre au sérieux, pas même lui.

BIBLIOGRAPHIE

De la Génération des éléments anatomiques (*thèse inaugurale*).



PROFESSEUR CORNIL

PROFESSEUR CORNIL

CORNIL (André-Victor), né le 17 juin 1837 à Cusset (Allier).
Interne des hôpitaux, le 26 décembre 1860.
Docteur en Médecine en 1865.
Agrégé, en 1869.
Médecin des hôpitaux, le 25 mai 1870.
Professeur, le 26 mars 1882.
Membre de l'Académie de Médecine, en 1884.

Il y a deux hommes en lui: un sénateur et un savant.

Le savant:

Dans les bâtiments neufs de l'Ecole pratique au troisième étage sur la rue Antoine-Dubois, tout au fond d'une enfilade de salles consacrées à son enseignement, est le cabinet de travail du très distingué professeur d'anatomie pathologique: petite pièce nue, seulement meublée de vitrines, d'une table massive, de quelques escabeaux, étrangement peuplée d'un tas de micro-

scopes dont les jaunes tubulures se coudent à angle roide sur leurs pieds lourds, et de flacons de réactifs aux belles couleurs vives d'aniline ou de carmin (décor — n'est-il pas vrai ? — bien moderne, encore inexploité par les romanciers et les artistes). Là, attentivement courbé sur un de ces appareils compliqués et puissants, le maître, d'aspect aimable et familier, presque toujours en manches de chemise, gardant sur l'arrière-crâne son chapeau haut-de-forme, et bridant sur son estomac un tablier de carabin, fume de grosses pipes en compagnie de son éminent préparateur, le D[r] Albert Gombault. Là, le représentant autorisé de la science histologique française aime à s'entourer des élèves dont il est fier, qu'il forme aux recherches originales, à l'enseignement méthodique et précis, et qui se nomment Chantemesse, Brault, Letulle, Toupet, Guinon, Nicolle.

Le sénateur :

Un homme d'abord discret et grave, presque diplomate d'aspect, d'autant qu'il porte les favoris courts, à la russe, soudés aux moustaches. Dans ses salons de la rue Saint-Guillaume où il reçoit souvent et bien, il a comme auxiliatrice la plus charmante femme qui soit, Madame Cornil étant l'une des rares grandes dames de la troi-

sième République, et, pour la parfaite bonne grâce, comme la Madame Floquet de la haute société médicale.

Dans les couloirs du Luxembourg, on rencontre le Dr Cornil, muni d'un volumineux portefeuille, un portefeuille de futur ministre. Et ne vous étonnez pas trop de voir, dans un avenir pacifié, le jeune sénateur appelé au département de l'Instruction publique. Je crois fermement que si jamais les circonstances le mettent à même de réaliser les projets qu'on lui prête de réorganisation de l'enseignement supérieur, on trouvera en lui un administrateur à vues plus larges, à idées plus fécondes que ne furent celles des deux savants appelés avant lui au ministère, je veux dire Paul Bert et M. Berthelot.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Des différentes espèces de néphrites.

Divers articles au *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*.

Manuel d'histologie pathologique, en collab. avec Ranvier.

De la phtisie pulmonaire, en collab. avec Hérard.

Les bactéries et leur rôle dans l'anatomie et l'histologie

pathologique des maladies infectieuses, en collab. avec Babès.

Leçons sur la syphilis.

Etudes sur la pathologie du rein, en collab. avec Brault.

Leçons sur les cirrhoses.

Leçons à la Faculté de Médecine, 1883-1884.

Mélanges, 5 volumes.

Rapport au Sénat sur l'utilisation des eaux d'égoût, 1888.

Leçons sur l'anatomie pathologique des métrites, 1889.

Etc., etc.



DOCTEUR CUSCO



DOCTEUR CUSCO

CUSCO (Edouard-Gabriel), né le 23 décembre 1819.
Interne des hôpitaux, le 20 décembre 1843.
Membre de l'Académie de Médecine, en 1881.
Chirurgien honoraire des hôpitaux, le 1er janvier 1882.

Il y a quelques années, on pouvait voir chaque matin, dans les mélancoliques vieilles salles de l'ancien Hôtel-Dieu, un gros petit homme ceint du tablier blanc, une rosette rouge à la boutonnière, menant vers des lits de blessés une nombreuse troupe d'élèves, causant affectueusement avec ses internes: il avait la figure bonne, et le sourire très intelligent. Avec des précautions infinies, et des soins de propreté minutieuse alors peu ordinaires chez les chirurgiens, il pansait ses blessés, trouvait pour les réconforter de paternelles paroles, sans banalités. Puis, sa visite faite, laissant se disperser son entourage, il venait tomber

en un grand fauteuil de paille auprès d'une croisée, et s'absorbait à regarder la Cathédrale, à en détailler les merveilles extérieures qu'il prétendait ne pas assez connaître après des années de contemplation : il avait alors sur son visage cette expression de grand enthousiasme qui ne trompe pas sur l'amour vrai des belles choses.

Cet homme renommé pour sa délicatesse opératoire, comme pour son ingéniosité à inventer des instruments dont la parfaite commodité n'a pas encore été surpassée, s'appelait le Dr Cusco.

Il avait pour lui d'être à la fois un chirurgien de grand talent, et un artiste raffiné, fait infiniment rare parmi les médecins dont les appartements regorgent, d'ordinaire, de tableaux plus que médiocres et de bronzes commerciaux.

Doué d'une grande souplesse intellectuelle, il fut très jeune interne des hôpitaux, très jeune chirurgien du Bureau central, très jeune connu et estimé de ses collègues et de ses élèves.

Mais il était en même temps pétri de littérature, savait tous les poètes : pas les classiques seulement, et cet Horace dont les citations multipliées semblent être l'apanage des médecins et du clergé, mais les plus hauts et les meilleurs d'entre les modernes.

Il fut encore dilettante raffiné, amateur passionné de belle musique, et lui-même compositeur. Voici douze ou treize ans, — ses amis s'en souviennent, — il fit réprésenter une fois, à la salle Dupré, un opéra-comique qui s'appellait *les Filles du Doge ;* œuvre charmante, du genre joli, très délicatement orchestrée, très bien faite. Avouez que ce n'est pas banal, ce coupeur de bras et de jambes occupant ses loisirs à composer de la musique légère, et conviant sa clientèle à entendre sa partition !...

Mais son grand amour fut pour les livres, sa grande joie, de s'enfermer dans la bibliothèque et d'y lire les maîtres de nos littératures dont il a patiemment, savamment, amoureusement collectionné les œuvres en éditions magnifiques, en magistrales reliures. C'est à ses romantiques qu'il avait pris le goût de l'exotisme qui lui faisait parfois brusquement quitter son service et sa clientèle, pour s'en aller, comme eût pu faire un Gérard de Nerval, visiter Prague ou Odessa — à la grande stupeur de ses internes.

Je m'aperçois que, tout au long de ce portrait, j'ai parlé au passé de cet homme charmant. Je lui en fais toutes mes excuses. Un peu retiré maintenant de la vie militante, il est encore bien vivant,

Dieu merci ! pour le plus grand bien de ses nombreux malades, pour la plus grande joie de ses amis et de son biographe qui a tenu à fixer dans les mémoires cette originale et sympathique physionomie d'artiste et de médecin.



Docteur DEBOVE

DOCTEUR DEBOVE

DEBOVE (Maurice-Georges), né à Paris le 11 mars 1845.
Interne des hôpitaux, le 23 décembre 1868.
Docteur en Médecine en 1873.
Médecin des hôpitaux, le 15 août 1877.
Agrégé, en 1878.
Professeur, en 1890.

Le jour où M. Charcot prendra sa retraite, la Faculté ne sera point en peine de lui trouver un remplaçant. Le choix du Dr Debove paraît s'imposer irrésistiblement.

Certes, d'autres, autant que lui, ont contribué à élargir le domaine de nos connaissances en neurologie; d'autres, autant que lui, ont continué la méthode du Maître; d'autres, autant que lui, ont acquis par l'enseignement préparatoire, comme chargés de cours, cette autorité de parole qui fait que l'on écoute un professeur.

Mais aucun n'a le don suprême qui fera triompher Debove ; aucun ne ressemble physiquement à Charcot.

Or, M. Debove lui ressemble étonnamment, de plus en plus. Évidemment, par un procédé mystérieux, qui nous échappe, l'éminent agrégé perfectionne son masque, fait lentement évoluer sa tête, son habitus, ses moindres gestes vers une similitude chaque jour plus parfaite. Encore quelques années, et l'incarnation sera définitive. Et quand la statue de Charcot fera pendant à celle de Pinel sur la place de la Salpêtrière, on pourra voir tous les matins un autre Charcot rajeuni descendre lui aussi d'une voiture à deux chevaux, et regarder la figure d'airain si pareille à la sienne, avec un orgueil d'homme coulé en bronze de son vivant.

Charcot est mort, vive Charcot !

La ressemblance n'est pas physique seulement.

De même que Charcot, M. Debove affecte, vis-à-vis de ses malades à l'hôpital, une certaine sécheresse de cœur probablement plus apparente que réelle. Il est froid avec ses élèves, un peu plus, même, que le Maître dont le dévouement aux siens est connu. Et rien ne lui manque, vraiment, si ce n'est le profond génie du grand homme.

A défaut de génie, le Dr Debove est doué d'une incontestable intelligence, d'une vive perspicacité ; il a le don de l'assimilation, une grande dextérité à se faire valoir, ce dont on ne saurait trop le louer, car il vaut vraiment quelque chose, et il faut lui rendre cette justice qu'il a suffisamment travaillé jusqu'ici.

Il a écrit un nombre assez considérable de mémoires sur des cas isolés de maladies du système nerveux : il s'y est montré observateur habile.

Son mémoire en collaboration avec M. Bondet de Paris sur la *pathogénie des tremblements*, un peu prématuré, peut-être, en certaines conclusions, n'en est pas moins l'un des plus intéressants à consulter sur la question.

Mais ses recherches thérapeutiques ont fait sa renommée pour une grosse part.

Il a été l'un des premiers à préconiser le lavage de l'estomac, l'élongation des troncs nerveux, l'emploi de la réfrigération dans les névralgies. Il a mis à la mode la suralimentation des phtisiques, et ses leçons sur le traitement de la tuberculose pulmonaire, telles que les a recueillies le Dr Faisans, sont vraiment remarquables.

Le total de ces œuvres vaut-il toute la notoriété dont jouit à l'heure actuelle le Dr Debove ?

vaut-il une chaire à la Faculté? j'en connais qui disent que non. Mais la majorité n'est pas de cet avis, puisqu'un vote récent vient de faire du Dr Debove le successeur de Damaschina à la chaire de pathologie interne, en attendant la chaire de clinique du système nerveux.

On peut affirmer, en tous cas, que le Dr Debove est capable, s'il le veut bien, de devenir du jour au lendemain un admirable professeur, car nul entre ses concurrents n'est plus intelligent, nul n'a été mieux initié à la bonne doctrine, nul n'est mieux doué pour doubler le grand premier rôle et le continuer quand il voudra se reposer.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Le régime lacté dans les maladies.

Contribution à l'étude de la sclérose latérale amyotrophique, en collab. avec Gombault.

Pathogénie des tremblements, en collab. avec Bondet de Paris.

Lavage de l'estomac.

Recherches sur l'alimentation artificielle.

Traitement de la névralgie par la congélation.

Leçons cliniques et thérapeutiques sur la tuberculose parasitaire.

Recherches expérimentales sur l'hystérie.

Recherches sur l'influence de la graisse sur la nutrition, etc., etc.



Docteur DÉJERINE



Madame DÉJERINE

DOCTEUR EN MÉDECINE

M. & Mme DÉJERINE

DÉJERINE (Joseph-Jules), né le 3 août 1849.
Interne des hôpitaux, le 23 décembre 1874.
Médecin des hôpitaux, le 15 juin 1882.
Agrégé, en 1886.
Mme DÉJERINE, interne des hôpitaux en 1887.

Au moment où — voici trois ans — les *étudiantes* en médecine furent autorisées à concourir pour l'Internat des hôpitaux, vous souvient-il du tolle que souleva, parmi les salles-de-garde, cette innovation, et du mémorable tapage qui accueillit, à l'Assistance publique, les *candidates* à l'appel de leurs noms ? Tous les journaux ont raconté cela. Mais ce qu'ils ne pouvaient pas dire, ce que seuls pouvaient savoir les familiers de ce concours, c'est que cette protestation visait surtout certaines de ces dames, personnalités encombrantes et intrigantes un peu plus qu'il

n'aurait fallu, tandis que, unanimement, on témoigna le plus profond respect et la plus grande estime à l'une d'elles, Miss Klumpke.

Seule, d'ailleurs, celle-là fit preuve de vrai mérite; seule, elle fut nommée interne titulaire. Elle a, l'an passé, donné sa démission pour épouser l'un des jeunes maîtres les plus en renom de la Faculté, M. le professeur agrégé Déjerine, médecin des hôpitaux.

Si délicat qu'il soit de parler, sans son assentiment, d'une femme à coup sûr ennemie de tout tapage, je ne résiste pas au désir de faire mieux connaître cette intéressante exception, d'autant que je n'ai à en dire que beaucoup de bien.

Anomalie vraiment étrange, en effet, curieuse et bien moderne, faite pour notre époque et notre monde que rien plus ne peut étonner, — cette jeune femme qui est un savant! Quand la femme quitte sa vie normale pour le domaine intellectuel si longtemps réservé au mâle, c'est, d'ordinaire, pour s'occuper d'art ou de littérature; et Dieu sait combien peu savent y faire des œuvres fortes, combien peu savent y être autre chose que d'intolérables bas-bleus, ou des peintres de mièvreries! Mais encore, cela s'explique : la femme a ce qu'elle nomme " ses aspirations vers

l'idéal „, une sentimentalité toujours prête à s'épandre, un système nerveux prompt à s'émouvoir: les arts en général, la musique en particulier, doivent donc assez naturellement l'attirer. Ce qui est plus surprenant et plus digne de remarque, c'est qu'une femme ait la vocation scientifique. Soigner des malades, être bonne infirmière ou bonne sœur de charité, rien de plus ordinaire. Mais se donner à la médecine, non seulement pour son côté bienfaisant et pratique, mais encore pour son côté théorique et purement intellectuel, voilà qui est nouveau et tout à fait digne d'intérêt.

Il y a depuis quelques années, à Paris, un certain nombre de femmes-médecins, de *doctoresses*. Il n'y a pas de femme pour tout de bon savante, ou plutôt il n'y en a qu'une, Mme Déjerine; elle est, je crois bien, la première qui, en France, ait fait preuve de tendances sincèrement scientifiques, d'amour réel pour les recherches positives et méthodiques. C'est à ce titre qu'elle vaut de figurer parmi ces portraits.

Dans sa famille, l'intelligence est chose héréditaire; elle s'est manifestée sous la forme artistique chez l'une de ses sœurs qui est un peintre non pas très novateur, mais d'assez mâle talent.

Elle se mit avec ardeur aux études médicales; et dès qu'elle fut instruite aux rudiments ordinaires de l'art, elle se spécialisa vite, éprise de physiologie et d'anatomie pathologique, attirée par la science du microscope. Elle entra dans le laboratoire de Vulpian qu'elle étonna par la précision de ses vues, la logique de son esprit, la sagesse de ses déductions théoriques. C'est là qu'elle fit sur certaines maladies du système nerveux, dites *paralysies radiculaires*, un travail très original, publié par la *Revue de Médecine*, travail qui relate une importante découverte bien à elle, appuyée sur des faits tout à fait bien observés. C'est là encore qu'elle a connu le Dr Déjerine, là qu'ils se sont aimés — fait à livrer aux analystes du cœur humain — en regardant ensemble, au microscope, des filets nerveux...

Et mon Dieu, pourquoi pas ?... Miss Klumpke n'était pas jolie, mais son intelligente et grave figure était empreinte de douceur, de simplicité, de droiture. Car, c'est là ce qui la faisait vraiment unique et précieuse: on la savait, ainsi que les meilleures femmes, bonne et prête à se dévouer, intelligente et très savante, ainsi que les meilleurs des hommes. Le Dr Déjerine avait déjà par devers lui quelques travaux de premier ordre,

précisément du même genre que celui de la jeune fille. Il a fiancé, pour une association féconde et douce, leurs deux esprits avec leurs deux cœurs. Dans la société actuelle, un ménage ainsi armé pourrait bien devenir une force.

Et puisque tant d'hommes déplorent ce que Baudelaire nommait " l'imperméabilité féminine ", la perpétuelle et douloureuse absence de communion entre leur pensée et celle de la femme, M. le Dr Déjerine a droit de s'estimer parfaitement heureux.

Tout de même, je n'engage pas mes jeunes confrères à chercher femme parmi les étudiantes en médecine. Ils ne trouveraient probablement pas la pareille.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Monsieur Déjerine

Recherches sur la dégénérescence des nerfs séparés de leur centre trophique, 1875.

Lésions du système nerveux dans la paralysie diphtéritique.

Lésions du système nerveux dans la paralysie saturnine.

Altérations des nerfs cutanés chez les ataxiques.

Étude anatomique et clinique sur la paralysie labio-glosso-laryngée.

De l'aphasie et de ses diverses formes.

Des paralysies alcooliques.

De la myopathie atrophique progressive.

L'hérédité dans les maladies du système nerveux.

Divers travaux sur les néphrites périphériques.

Nouvelles recherches sur la myopathie atrophique progressive, en collaboration avec Landouzy, 1886.

Etude clinique et anatomo-pathologique sur l'atrophie musculaire des ataxiques, 1889.

Contribution à l'étude de la névrite alcoolique, 1887.

Contribution à l'étude de la maladie de Friedreich, en collaboration avec Letulle, 1890.

Plusieurs études sur la syringo-myélie.

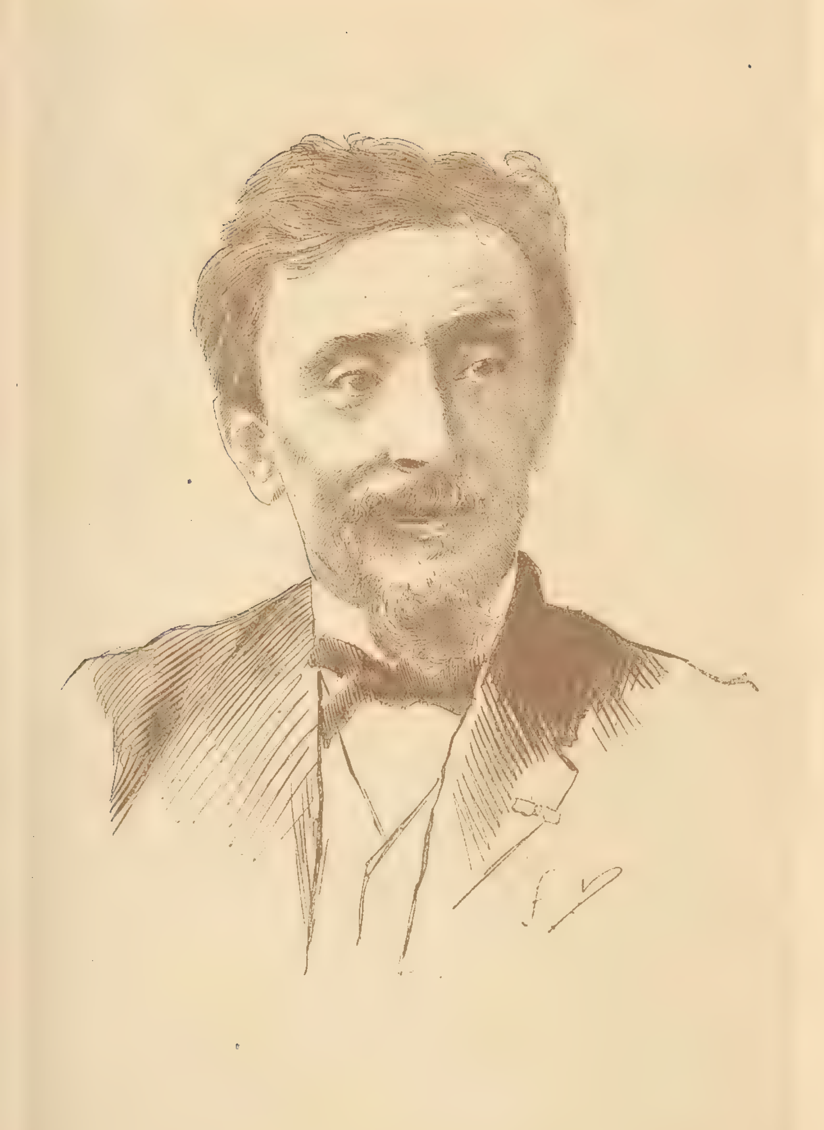
MADAME DÉJERINE

Contribution à l'étude des contractures hystériques, 1885.

Contribution à l'étude des paralysies radiculaires. Prix Godard, 1886.

De l'élimination du mercure par les urines, pendant et après le traitement mercuriel, en collaboration avec Balzer.

Des polynévrites en général et des paralysies atrophiques saturnines en particulier, thèse inaugurale couronnée par la Faculté et par l'Institut.



Docteur Armand DESPRÉS

DOCTEUR ARMAND DESPRÉS

DESPRÉS (Armand), né le 13 avril 1834, à Paris.
Interne des hôpitaux, le 24 décembre 1857.
Chirurgien des hôpitaux, le 25 juin 1864.
Agrégé, en 1866.

Ses fougueuses campagnes contre la laïcisation des hôpitaux ont fait sa célébrité. Et me voici quelque peu gêné, — moi qui crois comme lui que la supériorité des laïques sur les religieuses n'est pas tout à fait indiscutable — pour apprécier librement son attitude à ce sujet.

Les partisans du Dr Després proclament impeccable son argumentation. Ses ennemis affirment qu'il y met la plus patente mauvaise foi. Je crois que les uns et les autres connaissent mal l'homme qu'ils jugent.

Voyez-le à la Société de chirurgie, dont il est membre très actif: il suffit que M. Verneuil,

M. Segond ou n'importe qui d'entre ses collègues émette une opinion sur un fait scientifique, pour que M. Després bondisse à la tribune et mette toute sa vigueur de réplique, tout son esprit de répartie, toute sa chaleur de conviction à soutenir la thèse exactement contraire.

Voyez-le dans son service, à la Charité : tout le monde sait que les pansements *antiseptiques* inaugurés par Lister, perfectionnés de jour en jour, donnent des résultats merveilleux, permettent de sauver dix fois plus d'opérés... M. Després n'hésite pas : chirurgien fort intelligent, auteur de leçons cliniques qui révèlent en lui un rare esprit diagnostique, il s'empresse de couvrir ses blessés de pansements malpropres, de cataplasmes recéleurs de microbes.

Et l'imagination de cet homme est ainsi faite que, le plus sincèrement du monde, il déforme les faits, trouve des résultats en accord avec sa théorie. Il fait son opinion en prenant le contre-pied de l'opinion émise devant lui ; puis il observe tout au travers de son idée fixe. C'est là une maladie de l'esprit assez répandue : ceux qui en sont atteints — M. Després plus que personne — sont dénués de perfidie.

Je pense en toute sincérité que ce digne homme

n'a jamais agi dans sa vie autrement que par esprit de contradiction. Il est là tout entier. Un de ses collègues, qui a de l'esprit, le caractérisait assez bien en disant de lui: “ C'est notre belle-mère!... „

Même procédé en matière de laïcisation.

Très loyalement convaincu par avance des effets désastreux qu'elle allait amener, d'autant que la majorité de ses confrères étaient d'un autre avis, il a vu toutes choses au pire. Commise par une laïque, la plus légère faute devient, à ses yeux prévenus, un formidable crime qu'il publie avec grand tapage au profit de sa doctrine, Ce système ôte de la valeur à ses arguments et fait la partie belle à ses adversaires. Il a dans son service deux braves femmes de surveillantes, choisies avec soin, pour éviter de l'irriter, vieilles, laides et dévouées : il leur fait une vie d'enfer, les accable chaque jour de reproches, les épie avec un soin jaloux d'inquisiteur, sans méchanceté foncière, pour l'attitude une fois prise.

Et c'est tout de même un brave homme, soyez-en convaincus. Seulement l'esprit de contradiction est en lui, qui le possède, et qui le mène. Vienne un revirement d'opinions, un gouvernement réactionnaire qui réintègre les sœurs : il est tout à fait capable de leur faire opposition.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Étude sur les glandes en grappes du col de l'utérus.

Diagnostic des tumeurs du testicule.

Hernie crurale.

Tumeurs des muscles.

Traité de l'érysipèle.

Traité du diagnostic des tumeurs.

Dictionnaire de thérapeutique médicale et chirurgicale, en collab. avec Bouchut.

Traité théorique et pratique de la syphilis.

Divers articles au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique*.

La chirurgie journalière, etc. etc.



Professeur DIEULAFOY

PROFESSEUR DIEULAFOY

DIEULAFOY, né le 18 novembre 1839 à Toulouse.
Interne des hôpitaux, le 24 décembre 1865.
Agrégé en 1875.
Médecin des hôpitaux, le 1er juillet 1876.
Professeur en 1889.

JE serais presque tenté de croire que, pour un savant, c'est véritablement une force que de n'être pas ce qu'on est convenu d'appeler " un beau parleur „.

Nous avons, à la Faculté, tout un groupe de professeurs qui passent pour enseigner d'une éloquence sans pareille. Les très jeunes étudiants, que séduisent fort tous prestiges extérieurs, se disent volontiers les uns aux autres : " As-tu été au cours d'un tel ?... En voilà un qui parle bien !... „

Ces professeurs se vantent d'être disciples de Trousseau et de continuer sa manière ; ils font, à

l'École, bande à part. Ils s'intitulent *cliniciens*, par opposition à ceux qu'ils nomment *théoriciens*, aux savants de laboratoire ; avec une nuance de dédain pour leurs collègues, ils se proclament et se croient les vrais dépositaires de l'Art. " Nous sommes médecins, disent-ils, et de la bonne, et de la seule médecine, de celle qui soigne et qui guérit, non de celle qui ergote à perpétuité sur des théories ou expérimente sur des chiens. „

Et les autres de riposter : " Attitude bonne à cacher que vous en savez moins que nous, chers collègues ! „

Il faut bien avouer que ces derniers n'ont pas tout à fait tort.

A voir le fond des choses, il n'y a, en fait de professeurs, ni praticiens ni théoriciens. Délaisser les recherches originales et s'exprimer élégamment, cela ne suffit pas à être maître en l'art de poser un bon diagnostic, et, en fait, il se trouve précisément que nos savants les plus initiateurs sont, en même temps, nos plus habiles cliniciens. Il en est de la médecine comme des arts et de la littérature ; il n'y a, et il ne peut y avoir que deux sortes de tendance d'esprit : celle des *Chercheurs*, des inventeurs, de ceux que tente l'inconnu, qui, hardiment et méthodiquement, défrichent le terri-

toire inexploré pour en tirer quelque vérité neuve ; — d'autre part, celle des *Vulgarisateurs*, qui cherchent peu ou cherchent mal, mais qui parlent si bien !... Ils ont coutume de répudier longtemps, avant de les admettre, les découvertes des autres, et de sourire des novateurs ; puis, quand le temps a fait justice, ils se résignent à enseigner ce que d'abord ils avaient conspué, mettent la chose à la portée de leur public, et se taillent dans le bien d'autrui une popularité soignée.

Ce sont bien là les deux clans qui divisent la Faculté ; d'un parti à l'autre, on se déteste ferme, et cette hostilité de médecins, pour cérémonieuse qu'elle soit et de tenue correcte, n'est pas, croyez-le bien, la plus bénigne.

Plein de qualités précieuses qui font l'homme plus sympathique que bien d'autres, le professeur Dieulafoy appartient cependant au clan de ceux " qui parlent bien „. Né à Toulouse où, comme on sait, l'éloquence règne à l'état endémique, fils d'un médecin renommé là-bas, il vint tout jeune étudier à Paris. Dès ses premiers concours, il fut classé comme " très brillant „ ; il avait en effet pour lui cette vivacité de physionomie expressive et cette aisance à parler beaucoup de n'importe quoi, qui font si bel effet dans les concours et em-

paument si facilement un jury d'examen ; avec ces qualités, un fonds d'érudition suffisamment cossue, et la mémoire des noms propres (car il est bon de paraître avoir lu ses auteurs et d'en citer un grand nombre à la file), on est sûr, sous le régime universitaire actuel, de faire vite son chemin, fût-on tout à fait dénué d'esprit personnel et d'originalité.

M. Dieulafoy, bien que merveilleusement doué pour n'être que brillant, a été pourtant, il faut le dire, au moins à une certaine période de sa carrière, inventif et ingénieux. Il a imaginé un instrument destiné à l'évacuation sans dangers des épanchements pleurétiques, et cet appareil, aujourd'hui abandonné pour celui, bien autrement parfait, de Potain, a rendu de réels services, et fait grand honneur à celui qui en eut la première idée.

A cela près, l'honorable professeur peut être rangé dans la catégorie de ceux dont les questions d'ordre scientifique ne troublent guère le sommeil. Nommé très promptement médecin des hôpitaux et agrégé à la Faculté, il se préoccupa surtout de se faire une clientèle " aussi nombreuse que choisie „. Et cette clientèle lui prend beaucoup de temps. Médecin à Saint-Antoine, il fait sa visite

rapidement, et montre, au lit du malade, des qualités de coup d'œil vif, d'intelligence alerte, plutôt que d'observation patiente et de logique rassise. Le plus souvent, il pose des diagnostics *à effet*, dans le but avoué d'émerveiller son entourage : il y réussit presque toujours.

Il est fort goûté dans la clientèle et dans le monde. Il y est le sympathique, le savant, l'aimable, l'éminent, même le beau Dieulafoy, car il a des yeux noirs, très intelligents et gais, une pelisse de boyard, une fine moustache brune, et des cheveux bouclés qui ne sont pas près de grisonner.

Comme professeur, il est tout à fait séduisant. Pas de cours plus suivi que le sien. Ce n'est pas qu'il y enseigne choses bien neuves et personnelles ; mais c'est la façon dont c'est dit. Ainsi que beaucoup de ses compatriotes, il a le don de la mimique expressive : il joue son cours ; il est très bon acteur. Je me souviens des leçons qu'il faisait à l'hôpital Saint-Antoine alors qu'il n'était pas encore titulaire de la chaire de *pathologie interne*. Il s'agissait précisément de la *pleurésie*, qui est son sujet favori ; et c'étaient, à propos de percussion et d'auscultation, des gestes qui implorent et qui caressent, des jeux de physionomie tour à tour passionnés et attendris, et des roulements d'yeux

à l'auditoire, et des phrases fleuries, et des mots à effet, soulignés d'intentions discrètes, avec, au bout des périodes, des vibrations renflées de la voix pour ravir les bravos, à la façon qui est familière au vieux ténors italiens. Une fois, plusieurs médecins du même hôpital étant venus l'entendre, il trouva moyen, sans quitter son sujet, de les citer tous avec éloges, et de découvrir à chacun d'eux les inventions les plus géniales précisément sur ce même sujet. C'est là, le comble du Grand-Art.

Cette manière n'est pas seulement celle du Dr Dieulafoy, elle est encore celle de tout ce groupe des *cliniciens* que je désignais tout à l'heure, groupe qui se pique de bonne littérature et de haut style, par opposition à ces *savants* balourds qui parlent mal, et qui écrivent si pauvrement.

Il serait bon, pourtant, de définir ce que l'on doit appeler bien dire et bien écrire, en matière scientifique.

A supposer que, parmi les modernes, il n'y ait pas d'exemples à citer, que M. Charcot ou M. Ch. Bouchard, qui sont de vrais savants, ne soient que de médiocres orateurs, seulement corrects et précis, nous pouvons citer, parmi les écrivains médecins du commencement de ce siècle, deux modèles tout à fait admirables : Bichat et

Laënnec, le premier anatomiste merveilleux, l'autre clinicien de génie, ont laissé des ouvrages qui semblent être la perfection du genre. Étant donné ce fondamental principe d'art que le style doit rigoureusement s'adapter au sujet, ils ont jugé inutile d'accumuler les périphrases, les fleurs de rhétorique à l'usage des lycéens, et les *tournures* dites *élégantes :* ce qu'ils avaient à dire, ils l'ont dit avec simplicité, avec une incomparable lucidité, chose parfois très difficile, et, pour tout dire, avec génie. Laënnec, en particulier, pour décrire de façon plus saisissante certains phénomènes observés par lui, a su trouver quelques images si subtiles et si profondément justes qu'elles méritent la plus entière admiration des connaisseurs.

Faites lire à un écrivain de talent les phrases de ces médecins actuels dont on dit qu'ils parlent si bien, et vous verrez quel haussement d'épaules. Artistiquement parlant, l'éloquence de ces messieurs est au moins discutable. Reste leur valeur purement scientifique, et dame !...

Un chroniqueur de la presse médicale ayant répondu au précédent article, nous croyons intéressant de donner à nos lecteurs les différentes pièces de cette curieuse petite polémique.

Note de l'Éditeur.

Le docteur Dieulafoy

Il y avait une fois, dans le plus répandu des grands journaux parisiens, aux suppléments du samedi, un portraitiste de médecins qui signait " Horace Bianchon „ et qui fit, à propos du docteur Dieulafoy, un article à sensation. Ce *profil*, comme tous les autres, mieux peut-être que beaucoup d'autres, était amusant, bien tourné, et mettait très habilement en saillie les défauts du jeune et brillant professeur de pathologie interne. Mais, vraiment, mon distingué confrère avait abusé quelque peu, cette fois, de son talent de caricaturiste, et par trop laissé dans l'ombre les grandes et très réelles qualités du maître qu'il dépeignait à ses lecteurs.

Tous les hommes ayant leur bon côté, rien n'est plus aisé que de prendre exactement le contre-pied d'une critique quand elle n'est pas tout à fait dénuée d'impartialité. Il est au moins aussi intéressant, croyons-nous, de s'appliquer à faire valoir

les qualités heureuses d'un savant, que de rechercher uniquement ce par quoi il donne prise à la critique.

Nous voulons bien admettre, par exemple, que le docteur Dieulafoy, méridional d'origine, parle avec une extrême facilité, peut-être même qu'il abuse, en faisant son cours, des séductions de son expressive mimique, mais nous aimons mieux apprendre à nos lecteurs quels éminents services il a rendus à la science, comme vulgarisateur, et même, quoi qu'en pense mon confrère du *Figaro*, comme innovateur.

Et tout d'abord, nous avons grand'peine à croire que l'enseignement doive être morose et terne pour être fructueux, et qu'un bon professeur doive, de toute nécessité, parler mal. Nos étudiants ne sont que trop disposés à ne pas suivre les cours de la Faculté. Quand un de leurs maîtres — M. Dieulafoy, par exemple — est assez éloquent pour les attirer en foule, assez habile pour leur inculquer la science en les intéressant et presque à leur insu, il faudrait, semble-t-il, l'en féliciter chaudement et non pas le tourner en ridicule.

N'est-ce point encore au professeur Dieulafoy que nous devons cet admirable petit *Manuel de pathologie interne* qui est dans toutes les chambres

d'étudiants, où l'on trouve résumées avec une lucidité merveilleuse toutes les choses qu'il faut savoir en médecine, toutes les notions vraiment pratiques, utiles à tout médecin ? L'homme qui a eu l'idée de débarrasser la science de tout ce qu'elle a de trop ardu et de tout ce fatras dont bien des monographies sont encombrées, l'homme qui a fait un si bon livre, a droit, nous semble-t-il, à quelque reconnaissance : la Faculté du reste a bien été de cet avis, puisqu'elle a fait de M. Dieulafoy un professeur, alors qu'il avait, pour concurrents, des agrégés de la valeur du docteur Lancereaux dont nous avons dit, ici même, tout le bien qu'il mérite.

Il y a mieux : le professeur Dieulafoy, non content de vulgariser à merveille les découvertes, a été lui-même un inventeur de haut mérite. Il a certainement beaucoup contribué à nous faire mieux connaître l'histoire des différentes formes de pleurésie, et à nous enseigner le bon moyen pour les guérir. Son appareil aspirateur, extrêmement ingénieux et tout à fait commode, a rendu d'éminents services, a guéri quantité de malades.

La part de gloire du docteur Dieulafoy nous nous semble donc fort belle. On est en droit de l'accuser d'être très éloquent, mais personne en

revanche ne peut lui reprocher de manquer d'intelligence, d'habileté pratique et d'autorité scientifique, mon confrère Horace Bianchon, lui-même, en conviendra volontiers avec moi.

Docteur Bénassis.

A cet article, le Dr Bianchon a répondu par la lettre suivante :

" Monsieur et distingué confrère,

" Vous avez la bonté de me prendre à partie, le plus courtoisement du monde, au sujet d'un " profil " du docteur G. Dieulafoy, paru au supplément du *Figaro* au mois de février dernier. Je vous en remercie, mon cher confrère, car vous me fournissez là une excellente occasion de compléter l'article en question d'un mot que je crois nécessaire.

" En faisant le portrait du jeune professeur de pathologie interne, je voulais simplement caractériser de mon mieux une tendance scientifique spéciale, prêtant, je pense, à l'ironie, et non pas ridiculiser un homme que tout le monde sait très honorable et tout à fait intelligent. Or, il paraît que mon article lui a fait de la peine, lui a été vraiment cruel, et tandis qu'il me serait fort indifférent de m'attirer une colère, il m'est pénible de paraître méchant de parti pris.

“ Je n'ai pas plus d'enthousiasme que naguère pour les plus brillants vulgarisateurs, mais j'éprouve le besoin de dire que, par comparaison avec d'autres profils trop indulgents peut-être, celui que j'ai tracé du docteur Dieulafoy était vraiment trop vif, et que je suis très désolé de lui avoir causé quelque désagrément.

“ Veuillez agréer, etc.

“ HORACE BIANCHON. „

PRINCIPALES PUBLICATIONS

De la mort subite dans la fièvre typhoïde.

De la contagion.

De l'influence de la physiologie sur la connaissance des maladies du système nerveux.

De l'aspiration des liquides morbides.

Traitement de la pleurésie aiguë par l'aspiration.

Plusieurs articles au *Dictionnaire de Médecine.*

Manuel de pathologie interne.



Docteur DUJARDIN-BEAUMETZ

DOCTEUR

DUJARDIN-BEAUMETZ

DUJARDIN-BEAUMETZ (Georges) né le 26 novembre 1833, à Barcelone, de parents français.
Interne des hôpitaux, le 24 décembre 1857.
Médecin du Bureau central, le 12 août 1870.
Médecin des hôpitaux, le 5 janvier 1876.
Membre de l'Académie de Médecine, en juin 1880.

ILS sont deux qui honorent ce nom. L'un, le Dr Thadée Dujardin-Beaumetz, médecin principal de l'armée, chirurgien de haute valeur, a rendu d'importants services à nos troupes pendant la campagne de 1870 et plus récemment au Tonkin, où il fit preuve de très grande énergie et d'esprit inventif. Administrateur consommé, il est aujourd'hui directeur du service de santé au ministère de la guerre.

Son cousin, le Dr Georges Dujardin-Beaumetz de l'Académie de Médecine, intéresse plus directement le public parisien.

Des yeux fins aux paupières volontiers clignotantes, de grands favoris argentés autour d'une figure demeurée très jeune, une de ces énergiques figures ouvertes où la fatigue ne paraîtra jamais, une ample redingote à rosette rouge toujours déboutonnée sur un perpétuel gilet blanc, tel apparaît chaque matin à ses nombreux élèves le sympathique maître. Sympathique n'est point ici de signification banale. Le Dr Dujardin-Beaumetz s'est donné pour tâche *d'être utile :* il l'est quotidiennement, et nul mieux que lui n'a fait ce qu'il avait à faire.

Les praticiens et les élèves lui doivent beaucoup et lui paient leur reconnaissance en popularité.

Constatant que, parmi les maîtres, les plus éminents occupés à des études d'observation pure sur les maladies négligent un peu trop l'art de les soigner, il s'est donné à la *thérapeutique* et en a fait l'objet de ses constantes préoccupations. Bien que n'appartenant pas à la Faculté, il a organisé à l'hôpital Cochin un enseignement très complet avec trois grands laboratoires où se font les expériences, et un important service de malades pour

les applications pratiques, car il a pour principe qu'il est bon de joindre toujours l'exemple à la parole.

Enseigner aux élèves l'art de formuler, et quels médicaments conviennent à tel tempérament dans telle maladie, expérimenter *in anima vili,* puis appliquer à l'homme les remèdes nouveaux, se tenir au courant de toutes les publications étrangères, des découvertes les plus récentes d'où qu'elles viennent, en juger la valeur et en fixer l'emploi pour le plus grand profit des praticiens — tel est son rôle.

Et toute l'énorme activité dont cet homme est capable est au service de ce but : répandre et développer nos connaissances en matières d'hygiène thérapeutique. Il a abordé ce sujet sous toutes les formes : il a fondé un périodique spécial, rédigé un volumineux dictionnaire, publié des leçons cliniques, un formulaire magistral, un traité des plantes médicinales.

C'est presque uniquement à son cours et dans son service que les élèves peuvent apprendre non pas seulement les propriétés théoriques de tel ou tel médicament, mais la façon, le cas, le moment, la dose où il importe de l'employer. Il enseigne, en un mot, ce qui est surtout utile

à la grande majorité des médecins, et les élèves pleins de reconnaissance pour ce maître toujours bienveillant, toujours compris, toujours prêt à rendre service, se dispersent, une fois leurs études finies, pour porter loin sa renommée.

Ayant comblé un vide, ayant inauguré une *manière* et n'empiétant sur le domaine de personne, M. Dujardin-Beaumetz est aussi très aimé par ses collègues. Son exemple a provoqué un peu partout, en Italie, en Grèce, en Espagne, en Russie, la création de cours officiels analogues aux siens. En province, à la jeune et brillante faculté de Bordeaux notamment, beaucoup de professeurs font, d'après sa méthode, de fructueuses leçons de thérapeutique clinique. Bien des gens auraient vu avec joie la création à la Faculté de Paris d'une chaire spéciale dont le titulaire semblait tout désigné. On n'en a rien fait, et le Dr Dujardin-Beaumetz ne s'en plaint pas. Il estime que, tout de même, son but est atteint *d'être utile*, et que l'universelle sympathie de ses élèves et de ses confrères le récompense pleinement de tant d'années d'efforts et de tant de travail consacré au plus grand bien de tous.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Leçons de clinique thérapeutique (3 vol.), prix Châteauvillars, sixième édition.

Hygiène thérapeutique (1 vol.), deuxième édition.

Hygiène alimentaire (1 vol.), troisième édition.

Hygiène prophylactique (1 vol.).

Nouvelle médication (1 vol.), quatrième édition.

Nouvelle médication, 2e série (1 vol.).

Traitement des maladies de l'estomac (1 vol.).

Recherches expérimentales sur l'action toxique des alcools, en collaboration avec le Dr Audigé (1 vol.), prix Monthyon.

Formulaire de thérapeutique, en collaboration avec M. Yvon (1 vol.).

Les plantes médicinales, en collaboration avec M. Égasse (1 vol.).

Dictionnaire de thérapeutique (4 gr. vol.).



Professeur DUPLAY

PROFESSEUR DUPLAY

DUPLAY (Emmanuel-Simon), né le 10 septembre 1836.
Interne des hôpitaux, le 20 décembre 1858.
Médecin des hôpitaux, le 1er janvier 1872.
Agrégé en 1866.
Professeur, le 27 novembre 1880.

DUPLAY?... c'est un oriental! — me disait un de ses collègues, très justement, je crois.

A voir cet homme gras et lent, dont les yeux bleus sont si intelligents, dont la démarche est si lassée, qui ne veut aller qu'en voiture, qui dort aux concours où il est juge, qui parle lentement, qui marche lentement, qui gesticule peu, et qui toujours semble demander grâce devant une fatigue ou un ennui, on devine un de ces êtres d'élite, doués merveilleusement, mais qu'une paresse invincible empêche d'être de très grands hommes.

Je ne pourrais, je crois, mieux le comparer qu'à Théophile Gautier qui fut ainsi dans la littérature.

L'impeccable poëte d'*Emaux et Camées*, le maître conteur de *Mademoiselle de Maupin* et du *Roman de la Momie*, fut, lui aussi, un fatigué perpétuel. Il était né pour égaler les plus grands hommes; il se sentait doué comme un Victor Hugo, et ses causeries, telles qu'on les trouve reproduites dans le curieux *Journal des Goncourt*, montrent que l'homme fut de beaucoup supérieur à ses plus belles œuvres. Mais il était oriental et plus paresseux qu'un pacha : toute action l'exténuait : il jugeait inutile et fatigant d'écrire. Il n'aurait rien laissé, s'il n'avait dû gagner sa vie.

Le professeur Duplay — c'est son éloge et sa critique — est un peu dans ce genre-là.

Trois ou quatre fois par semaine, son interne reçoit un télégramme ainsi conçu : " Faites la visite; j'ai la migraine. „

Quand on l'a nommé professeur titulaire, son premier cri a été celui-ci : " Ah! nous allons pouvoir enfin nous reposer ! „

Il aime beaucoup ses élèves, se désole quand il leur arrive un ennui, mais ne fait rien pour leur venir en aide, refuse de siéger aux concours où il pourrait leur être utile, et considère que l'idéal est

de fumer paisiblement sa pipe, couché dans un très bon fauteuil.

Oh! n'allez pas vous y méprendre et conclure qu'il n'a rien fait!

Les archives de médecine sont pleines d'excellents mémoires, de travaux de tout premier ordre signés de lui. Il a repris et continué le gros ouvrage de Follin, non sans se faire aider, du reste, de nombreux collaborateurs.

Mais le travail lui est si facile, il a l'intelligence si prompte, si alerte, qu'en rien de temps, il vous bâcle un travail qui coûterait des mois à d'autres. Ça va très vite et très bien quand il s'y met, mais c'est le diable pour s'y mettre.

Ah! qu'il est doux de ne rien faire,
Quand tout s'agite autour de nous!...

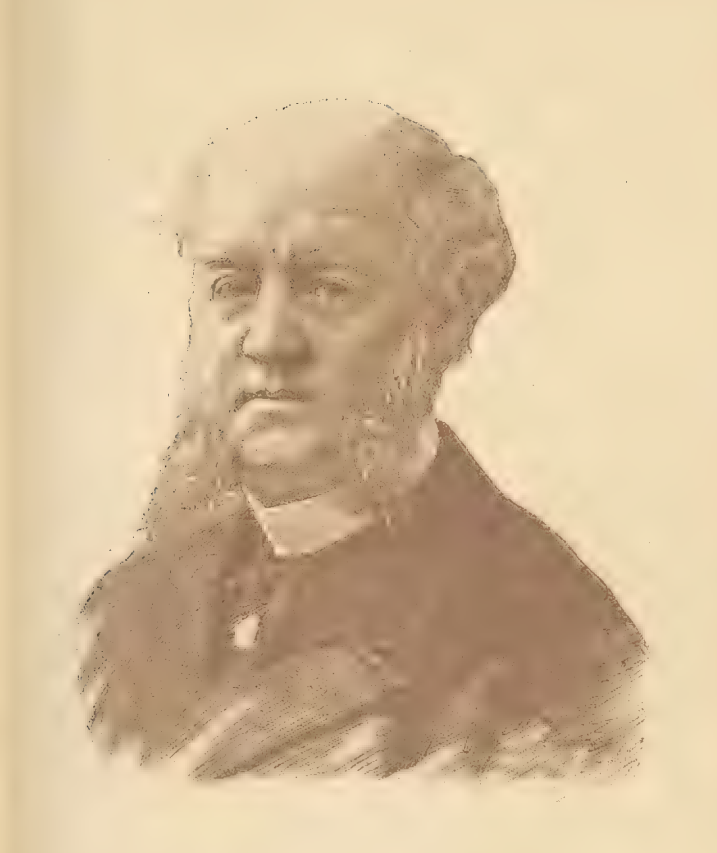
C'est la chanson qu'il a prise pour devise, cet homme qui serait aujourd'hui un grand chirurgien, un grand homme, une gloire, s'il avait eu l'activité.

Du reste, cette nonchalance ne l'empêche pas d'être un des premiers chirurgiens de notre temps : il a le diagnostic impeccable quand il veut s'en donner la peine; il opère très bien, avec beaucoup de soin et beaucoup de bonheur. Il est surtout très intelligent, ce qui me paraît encore

la plus belle qualité du monde, la plus rare, la plus digne de respect et d'admiration, quand elle s'allie au plus fier désintéressement, à la plus haute correction professionnelle, ce qui est le cas pour le professeur Duplay.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Pathologie externe, de Follin et Duplay.
Nombreux mémoires in Archives de Médecine.



Docteur FAUVEL

DOCTEUR FAUVEL

FAUVEL (Pierre-Charles-Henri), né le 7 juin 1830, à Amiens.

Interne à Lariboisière sous Tardieu et Voillemier en 1858, puis à la Charité, sous Velpeau.

QUAND le Dr Charles Fauvel, vers 1859, à sa sortie de l'internat, résolut de se consacrer à la spécialité qui l'a rendu célèbre, son très illustre et grincheux maître Velpeau, avec sa rudesse de charron tourangeau, lui jeta à la face cette phrase souvent répétée : “ Tous les spécialistes sont des charlatans !... „ et durement le renia. Le jeune médecin, pourtant, fort des encouragements de Voillemier, de Nélaton, de Trousseau, pensa qu'il valait mieux ne pas laisser à des étrangers la gloire d'approfondir et d'enseigner à Paris une partie

restreinte mais intéressante des sciences médicales, non plus que les profits matériels qui s'ensuivent. Il se mit donc à l'œuvre, et il lui fallut peu de temps pour conquérir une notoriété que l'on sait être, à l'heure actuelle, européenne.

Quelques médecins, cependant, et des moins envieux, gardent encore à leur triomphant confrère un peu d'acrimonie, et — tout en reconnaissant qu'il sait on ne peut mieux son métier, tout en recherchant, à l'occasion, ses lumières — se montrent réservés dans leur admiration. Cela tient surtout, j'imagine, à ce que la spécialisation médicale, conséquence nécessaire de l'universelle " division du travail ", n'est pas encore tout à fait passée dans nos mœurs.

Un des titres de gloire du corps médical français est sa proverbiale dignité professionnelle et cette horreur de la vénalité, qui font de beaucoup de nos praticiens de parfaits gentilshommes, vraiment. Aux yeux de ces aristocrates de la corporation, tout spécialiste est un peu déclassé, et, si impeccable soit-il, devient quelque chose comme un grand industriel, par exemple. La spécialisation n'est point de tradition chez nous ; elle est d'importation étrangère, et *américanise*, comme on dit, nos vieux usages, un peu à la façon dont les

rues neuves alignées au cordeau, correctement coupées à angles droits, bouleversent l'intimité charmante et surannée de nos quartiers d'antan.

Parvenir vite est la devise d'aujourd'hui. Or, pour un médecin, pas de moyen plus sûr que de restreindre son champ d'études : sur un terrain plus limité on approfondit davantage, on devient promptement habile; étant un médecin d'exception, on a logiquement droit à d'exceptionnels honoraires, et la Fortune arrive sans tarder. Mais, à Paris plus que partout, et de nos jours plus que jamais, la Fortune est oublieuse, et sa coutume est de nous délaisser d'autant plus aisément qu'elle nous est venue plus tôt. Les purs, ceux de l'ancien régime que, tout à l'heure, j'appelais des gentilshommes, trouvent mauvais que, pour la retenir, leurs confrères plus modernes, plus " dans le mouvement „, utilisent au profit de leur gloire la publicité de la presse, donnent des fêtes où des artistes, guéris par eux, témoignent, en chantant leur grand air, de l'intégrité recouvrée de leurs cordes vocales : ces austères ne sont plus de leur temps et rappellent, n'est-il pas vrai ? l'admirable est si peu pratique attitude politique du comte de Chambord condamnant toute concession. Être moderne ou ne pas l'être, voilà la question.

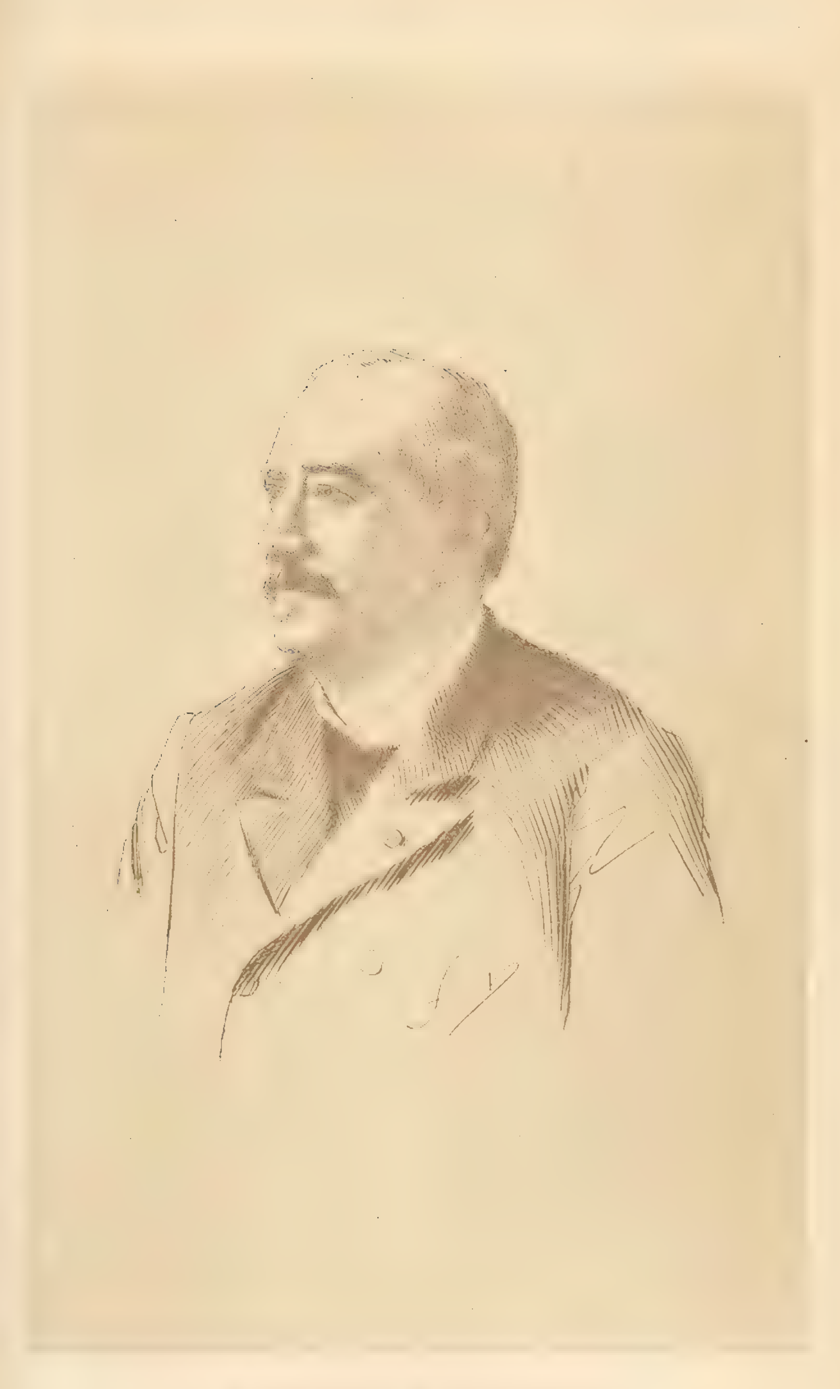
D'ailleurs, en admettant même que quelques spécialistes aient le tort d'être moins scrupuleux que leurs confrères sur le choix des moyens de parvenir, la spécialité a du bon. Les sciences médicales deviennent de jour en jour si vastes et complexes qu'il faut bien se partager la besogne et se résigner à n'en étudier qu'une partie sous peine de n'en rien savoir à fond. Il est juste de dire, en outre, que ces messieurs sont, en général, charitables, et que, s'ils exigent de leur clientèle bourgeoise et riche des rémunérations élevées, ils ne ménagent pas leurs soins aux pauvres.

M. le Dr Fauvel a, pour son compte, plus d'un titre à notre estime, voire à notre gratitude : à sa clinique gratuite, il soigne et guérit beaucoup d'indigents ; il traite, en outre, un grand nombre d'artistes, clientèle fort exigeante et qui paie mal ; souvent il a rendu service à ses confrères en les aidant de son diagnostic très expérimenté et de son habileté opératoire ; en publiant le volumineux recueil de ses leçons cliniques, il a été utile aux élèves fort ignorants d'ordinaire en fait de *laryngologie* ; on sait enfin qu'au moment de la maladie de Frédéric-le-Noble, la renommée du praticien français faillit avoir raison du farouche orgueil allemand.

Et si quelques-uns lui reprochent encore d'aimer trop la publicité, je crois bien que ce n'est pas lui qu'ils doivent accuser, mais bien l'évolution de la conscience moderne vers un minimum de dignité professionnelle et de grandeur d'âme.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Thèse sur l'utilité du laryngoscope, 1861.
Traité des maladies du larynx.



Professeur FOURNIER

PROFESSEUR FOURNIER

FOURNIER (Jean-Alfred), né le 12 mai 1832, à Paris.

Interne des hôpitaux, le 22 décembre 1854.

Agrégé, en 1863.

Médecin des hôpitaux, le 1er janvier 1867.

Professeur, le 31 décembre 1879.

Membre de l'Académie de Médecine, en 1879.

Voici, certes, l'une des plus intéressantes et des plus sympathiques figures de notre monde médical.

Le professeur Fournier est du très petit nombre de ceux à qui tout réussit et qui vraiment méritent le bonheur. Il a toutes les chances. Parvenu, jeune encore, à la plus enviable des situations, il n'a pas d'envieux ; et même ses rivaux en renommée, même Charcot, depuis longtemps en controverse avec lui sur l'un des points les plus discutés de la pathologie nerveuse, professent pour son caractère et pour son talent la plus cordiale admiration.

Bienfaiteur, il trouve moyen de ne faire que peu d'ingrats : il est le plus intelligemment dévoué des maîtres au bien de ses élèves, et la foule est considérable de ceux qui lui en gardent reconnaissance. Quant aux malades — ils sont nombreux, à notre époque " d'esprit charnel et de chair triste „, comme dit Verlaine — quant aux malades qui ont eu recours à lui, demandez-leur — si vous en connaissez — ce qu'ils pensent du consultant plein de délicatesse, du parfait galant homme, de l'impeccable praticien qui les a guéris d'un souci et leur a fait la vie possible.

Sa physionomie est connue : avenante, faite d'intelligence alerte et de loyauté d'âme, figure imberbe presque, et militaire, cependant, comme en ont certains jeunes généraux d'artillerie trop savants pour que leur moustache ait jamais eu le temps de grandir. Son clair regard jamais fuyant, jamais fatigué, reflète bien l'esprit lucide, souple et droit. Le corps, avec ce rien de corpulence qui sied à l'homme vers la cinquantaine, est grand et se complaît aux attitudes sans recherche, à la fois simples et pleines d'autorité. L'un de ses charmes est sa voix, harmonique, franche et ferme, une voix d'orateur-né, sans éducation cabotine, une voix qui donne confiance et conquiert toutes sympathies.

Il est, avec cela, d'une constante égalité d'humeur, que seule peut troubler la louange publique, un article comme celui-ci, par exemple, dont sa discrétion et sa modestie s'irriteront à coup sûr. Tout ce qui ressemble à de la réclame l'épouvante, scrupule dont s'inquiète assez peu son portraitiste, car M. Fournier n'a plus aujourd'hui que faire de réclame, et à moins qu'il ne renonce à manger et à dormir, je le mets bien au défi de voir un malade de plus dans sa journée.

Cet homme, à peu près parfait, je crois bien, n'est d'ailleurs pas un médecin de génie ; et, bien qu'il ait attaché son nom à un fort respectable nombre de faits scientifiques ignorés ou mal observés avant lui, sa gloire, durable pour la postérité, n'aura certainement pas l'importance dominatrice de celle d'un Berthelot, d'un Charcot, d'un Pasteur.

M. Fournier n'a point, par l'invention d'une méthode novatrice, bouleversé la science contemporaine : il est simplement l'intelligence médicale la plus lucide de ce temps, et je ne connais pas d'homme à esprit plus ouvert, à vues plus droites. Doué du flair scientifique, il est observateur plein de sagacité, et les progrès qu'il a fait faire à nos connaissances en syphiliographie lui ont valu la

haute estime des savants de tous les pays. Mais c'est surtout en tant que vulgarisateur, comme professeur et comme écrivain, qu'il est incomparable.

Il faut l'entendre, à sa clinique de l'hôpital Saint-Louis : toujours très simple, sans rien de cette mimique de théâtre et de ce lyrisme intempestif dont je signalais un peu crûment ces jours-ci l'inutilité falote, le professeur Fournier fait merveille, ayant le don de la lucidité. Sa lumineuse intelligence, il l'épand autour de lui par sa parole, en pénètre son auditoire, la communique aux élèves les plus obtus, en les forçant à voir, à comprendre, à retenir. Et ses livres, partout classiques, sont écrits avec les mêmes qualités maîtresses de méthode et de netteté. La plupart de ses œuvres traitent de questions purement techniques et n'intéressent guère que les médecins ; d'autres, en revanche, résolvent d'importants problèmes de morale pratique et d'hygiène : deux rapports, notamment, lus l'autre année à l'Académie, sont, dans le genre, de purs chefs-d'œuvre : qu'on me trouve dans nos instituts ou nos assemblées parlementaires un rapporteur capable d'autant d'idées ingénieuses, de réformes aussi pratiques, de conclusions aussi logiquement déduites, de tant de bon sens et de droiture !..

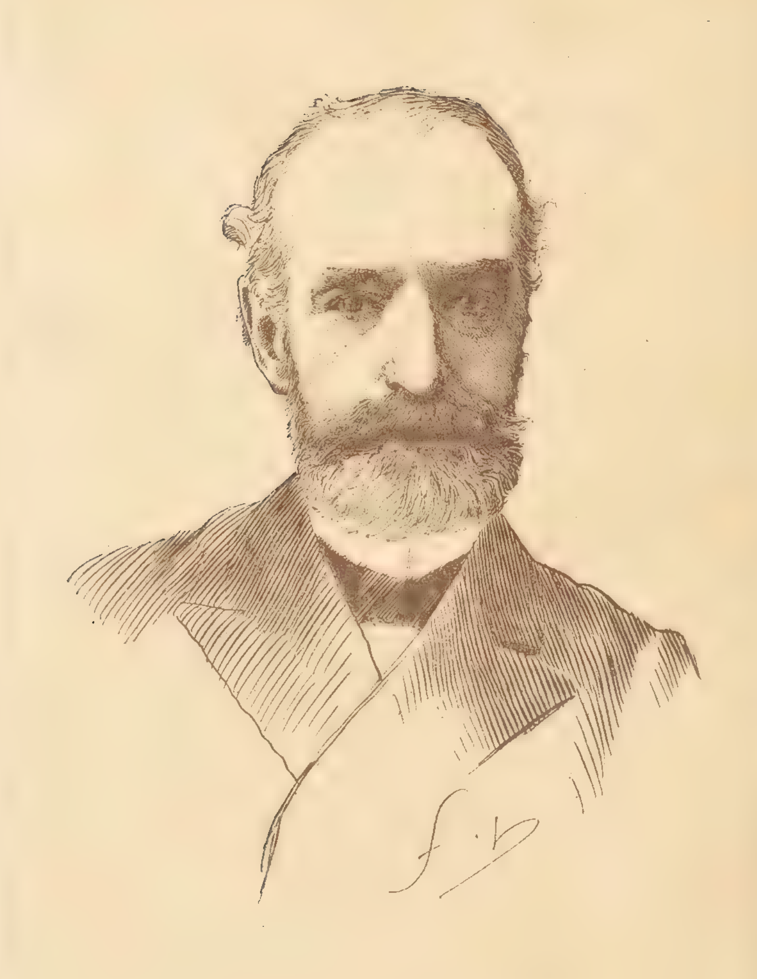
Un trait, pour terminer.

M. Fournier, on le sait, a été l'un des plus brillants internes de Ricord ; il est, aujourd'hui, le continuateur de son enseignement et l'héritier de sa grande renommée. La science évoluant sans cesse, il est fatalement arrivé que l'élève a dépassé le maître, et que le maître s'est vu, dans son grand âge, un peu dépossédé de sa suprématie scientifique. Peut-être en a-t-il souffert dans l'intimité de son cœur : en tout cas il n'en a laissé rien paraître, et son disciple triomphant lui a sans cesse témoigné tant de déférence et d'admiration, qu'ils sont restés et resteront les meilleurs amis du monde. Et le premier mai de chaque année, jusqu'à la mort du maître, Fournier s'armait d'un gros bouquet pour aller souhaiter la fête au vieux Ricord, et filialement l'embrasser, sur les deux joues.

Mœurs patriarcales d'autrefois, qu'êtes-vous devenues ?...

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Leçons sur la période préataxique du tabes, 1885.
Prophylaxie publique de la syphilis.
La syphilis héréditaire tardive, 1886.
De l'ataxie locomotrice d'origine spécifique, 1882.
Leçons sur la syphilis vaccinale, 1889.



Professeur FRANÇOIS-FRANCK

PROFESSEUR

FRANÇOIS-FRANCK

FRANÇOIS-FRANCK (Charles-Émile), né à Paris, en 1849.

Interne des hôpitaux de Bordeaux, en 1871.

Chef de clinique, en 1872.

Prosecteur, en 1872.

Docteur en Médecine, en 1875.

Directeur du laboratoire de physiologie pathologique au Collège de France, depuis 1885.

Membre de l'Académie de Médecine, en 1887.

Professeur suppléant au Collège de France, depuis 1881.

A la Société de biologie, dont il est l'un des notables, dans le pauvre petit local où, chaque samedi, tant de savantes têtes se réunissent, à l'Académie de Médecine où se groupent le mardi nos notabilités médicales, sa figure, exceptionnellement intéressante, se distingue vite des autres et fixe l'attention.

Des traits d'une régularité remarquable, d'une extrême pureté, d'une tranquillité parfaite. Les cheveux et la barbe, argentés depuis longtemps déjà, sont symétriquement disposés; sa toilette est, comme toute sa personne, d'une parfaite correction; l'abord réservé, est cependant affable, et le regard accueillant corrige ce que l'attitude pourrait avoir d'un peu froid; tout en lui respire le bon équilibre de santé et la vigueur soigneusement entretenus par l'exercice physique auquel ce travailleur persiste à consacrer chaque jour un peu du temps qu'il doit trouver pourtant si court.

Et sa parole est nette, lente, mesurée comme par un régulateur, impeccable, réfléchie, sans hésitations.

Seulement, tandis que bien souvent cette belle tenue n'est qu'un voile à couvrir la nullité foncière, on sent chez lui que c'est bien là son attitude naturelle, et qu'une belle intelligence est là dessous, d'autant plus lumineuse, qu'elle est plus méthodique et calme.

C'est à l'école de Bordeaux qu'il fit ses premières études; il en a gardé le meilleur souvenir et s'y est fait des amis de la première heure auxquels il est resté fidèle. La guerre de 1870, à laquelle il crut devoir participer comme volontaire,

faillit interrompre une carrière qui s'annonçait brillante; mais, ayant échappé par un hasard inespéré aux dangers d'une réclusion imméritée, il revint poursuivre ses études et ne tarda pas à rentrer à Paris où il hésita entre deux grandes voies : celle de la science pure où l'appelaient ses tendances et ses études antérieures d'anatomie et de physiologie ; celle de la pratique médicale où le poussaient et sa famille, et quelques maîtres, comme Potain, dont il était l'élève et déjà l'ami.

Il prit le parti de consacrer au pur travail les années d'active jeunesse que presque tous emploient à s'entraîner pour les concours.

Préparateur, puis suppléant de Marey au Collège de France, il y dirige maintenant le laboratoire de physiologie pathologique des hautes études que le directeur de l'Enseignement supérieur, M. Liard, a créé à son intention, sur l'avis favorable de Marey, de Charcot, de Potain, de Chauveau et quelques autres.

C'est, aujourd'hui, l'un des jeunes maîtres les plus incontestés de la physiologie française. A quarante-deux ans, il a derrière lui un beau bagage de trouvailles scientifiques, dont on peut consulter la liste abrégée ci-après.

A l'étranger, on a pris coutume de le traiter comme une des lumières de la physiologie actuelle. En France, j'en connais qui reprochent à M. François-Franck de n'avoir pas assez l'esprit généralisateur, le génie synthétique. Je serais tenté de croire, avec d'autres, qu'il faut, au contraire, l'admirer beaucoup de ne pas généraliser hâtivement, de préférer les recherches précises, les découvertes partielles mais définitives, et de vouloir que la synthèse se fasse d'elle-même.

En tous cas, personne ne lui conteste la gloire d'être le plus habile, le plus parfait expérimentateur de notre temps.

Aucun homme n'est plus adroit de ses dix doigts, aucun n'est plus ingénieux à manier les appareils de précision, aucun n'est si bien doué pour mener une expérience à bonne fin, pour la pousser aussi loin que possible, pour lui arracher son dernier secret : et ce travail s'opère méthodiquement, très posément dans la paix reposante du laboratoire où fonctionnent ces merveilleux appareils enregistreurs qu'a imaginés Marey, que François-Franck adapte à ses études de prédilection sur le système nerveux et la circulation du sang.

Il excelle à se mettre à l'abri de toute cause d'erreur, à prévoir toutes les objections techniques. Aussi ses conclusions ont-elles toujours une netteté, une précision dont la sécurité n'a pas d'égale.

N'est-ce pas là précisément ce qu'il nous faut, après le règne de Claude Bernard, et en attendant la venue d'un autre dieu de la physiologie?...

Depuis vingt ans, les médecins, ceux de l'école de Charcot, surtout, ont fait avec leurs malades et leurs méthodes spéciales, d'excellente physiologie, ayant cette supériorité de raconter le fonctionnement des organes de l'homme, non du cobaye, de la grenouille ou du lapin.

Devant ces concurrents inattendus, les physiologistes de profession ont dû redoubler de précautions, ne vouloir que données rigoureusement positives. C'est la gloire de M. François-Franck d'avoir fait cela plus parfaitement que tout autre, et ce sera sa gloire encore d'avoir fait tout ce qui reste à faire à un homme de quarante ans que le labeur continu n'effraie pas.

Parvenu très rapidement aux honneurs des grands prix de l'Institut, nommé en 1887, membre de l'Académie de Médecine, il lui a bien fallu céder aux instances de beaucoup et aux conseils de son

ami Potain : il a fait de la clientèle, ou mieux, de la consultation de cabinet.

Oh ! ces hommes de la méthode! il n'y a qu'eux pour réaliser ce prodige : mener de front, et sans fatigue, ces deux rivales le plus souvent en désaccord, la science pure et la pratique.

Elles font chez lui bon ménage, et M. François-Franck est, à ce point de vue, un très admirable bigame.

Il n'a point d'autre secret que de bien régler l'emploi de son temps, se coucher et se lever tôt, n'aller que par exception dans le monde.

Ce parfait physiologiste est un excellent médecin, parce qu'il n'a jamais cessé de faire de la clinique, suivant, presque sans interruption, le service de M. Potain, appliquant très heureusement au diagnostic et au traitement des malades, sa connaissance parfaite de la physiologie et les procédés d'analyse rigoureux avec lesquels l'ont dès longtemps familiarisé les recherches expérimentales.

Et toujours il est dispos, et jamais il n'est irritable, tant il est vrai que la faiblesse humaine, que cet éreintement dont tant de parisiens actuels donnent l'exemple, prennent leur source, non pas dans l'excès du travail, mais dans le surmenage irrégulier, dans la fatigue par secousses.

La vie des cloîtres a fait son temps. Mais aujourd'hui, comme autrefois, la force appartiendra à ceux qui règleront leur vie, laïquement et simplement, sans se croire obligés d'endosser la robe de bure.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Cours du Collège de France depuis 1881.

Leçons sur le système nerveux organique.

Leçons sur la circulation du sang dans les veines.

Leçons sur les lésions expérimentales du cœur et des vaisseaux.

Leçons sur les fonctions motrices du cerveau.

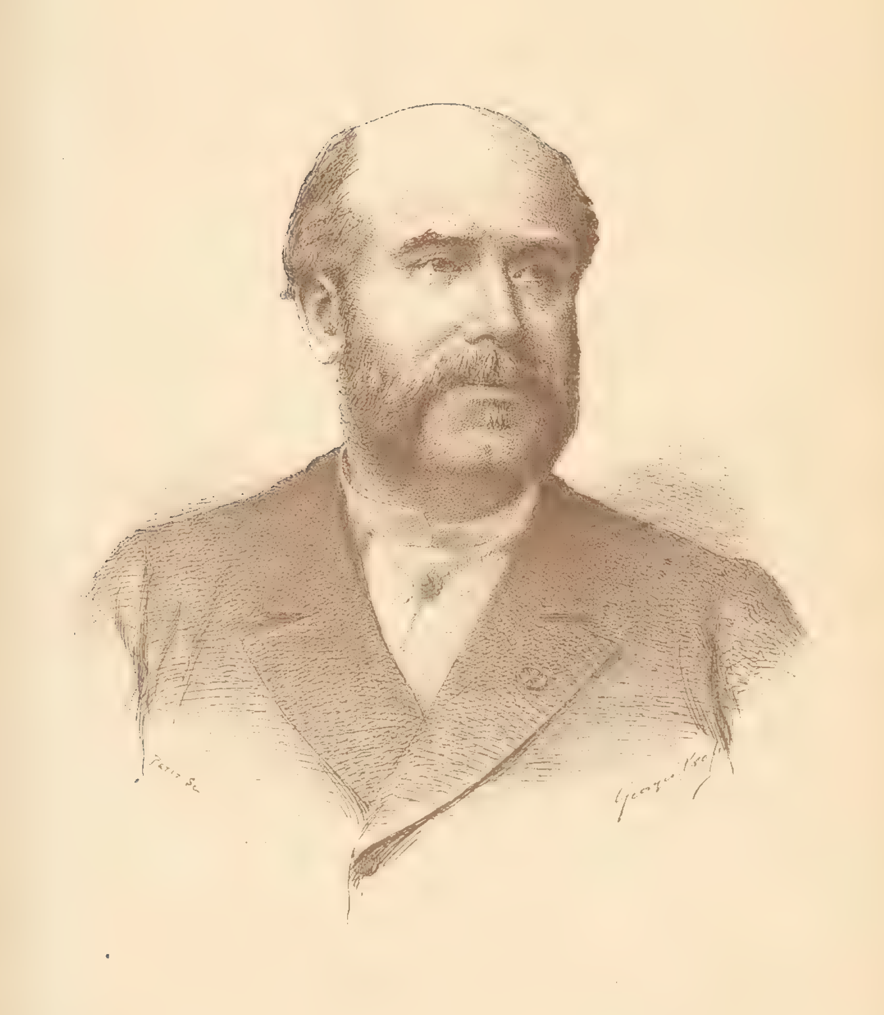
Leçons sur la circulation du sang dans le cerveau.

Leçons sur la sensibilité à l'état normal et pathologique.

Leçons sur la physiologie pathologique.

De l'innervation du cœur et des vaisseaux.

Les recherches publiées sont toutes relatives aux sujets traités dans les leçons; elles ont fait l'objet d'un grand nombre de notes et mémoires, qui ont paru dans les comptes-rendus de l'Institut, de la Société de biologie, de l'Académie de Médecine, dans les *Archives de physiologie normale et pathologique* et dans les rapports annuels sur les travaux de l'École des Hautes-Études.



Docteur GILLET DE GRANDMONT

DOCTEUR
GILLET DE GRANDMONT

GILLET DE GRANDMONT (Pierre-Anatole), né le 28 mars 1834.

Docteur en Médecine, en 1864.

Secrétaire général de la Société de médecine pratique, depuis 1875.

Oculiste des maisons d'éducation de la Légion d'Honneur, depuis 1883.

Officier de la Légion d'Honneur, depuis 1890.

En faisant le portrait d'un autre éminent oculiste que l'ordre alphabétique place au début de ce volume, je notais, comme l'une des caractéristiques pittoresques du docteur Ch. Abadie, la jolie voix de ténor qu'il possède.

Le docteur Gillet de Grandmont a, pour sûr, une voix de basse. Je ne sais point s'il s'en sert pour chanter, mais il suffit de l'entendre parler pour constater qu'il a reçu de la nature le " creux „

des basses-tailles. Cette voix, étonnamment grave, sort d'une épaisse moustache noire, qui soudée aux favoris courts, lui donne l'air martial d'un jeune général russe.

Ajoutez à cela un vaste front noblement élargi par l'étude, des yeux très vifs sous l'ombre de l'arcade sourcilière, une belle régularité de traits, beaucoup de bonhomie, mêlée à beaucoup d'énergie, et vous aurez l'image assez exacte de ce très aimable homme et de ce médecin de talent.

Son histoire est celle de ceux qui, bien doués par la nature, et résolus à faire leur chemin, n'ont pas pu suivre la voie hiérarchique des concours, par suite de circonstances graves, absolument indépendantes de leur volonté.

Ceux qui, dans ces conditions-là, parviennent tout de même à illustrer leur nom, à conquérir, avec la faveur du public, la haute estime des maîtres les plus difficiles, ceux-là méritent qu'on ne les oublie pas dans un livre comme celui-ci.

Son aptitude pour les sciences naturelles se signala de très bonne heure, si bien que — encore élève au lycée de Laon — il fut chargé d'y enseigner à ses condisciples les sciences physiques et mathématiques.

Sous la direction de Coste, il étudia l'anatomie et la physiologie comparée, écrivit une remarquable thèse inaugurale sur un très curieux sujet d'embryogénie, puis se spécialisa dans l'étude des maladies de l'œil.

Il fut l'élève de Desmarres et de Sichel, le chef de clinique de Deval et de Chassaignac, et bien armé de la science acquise à leur contact, il se mit à l'œuvre et vola de ses propres ailes.

Il ne tarda pas à se faire une des belles clientèles de Paris. Mais ce dont il faut surtout le louer, c'est que, si importante qu'elle soit, cette pratique lucrative ne lui a jamais fait oublier ce qu'il devait à la science, et ce qu'il devait aux pauvres gens.

Voilà plus de vingt ans que le Dr Gillet de Grandmont soigne et guérit les pauvres chaque jour dans deux cliniques gratuites; voilà près de trente ans qu'il nous donne d'excellents travaux d'ophtalmologie dont la liste ci-après donnera une idée.

Il a voulu encore se rendre utile à ses confrères. C'est lui le véritable fondateur de cette Société de médecine pratique qui a rendu, rend, et rendra tant de services signalés. C'est lui qui a cherché à centraliser dans un local magnifique et

commode, les Sociétés scientifiques, en général si pauvres et si mesquinement logées.

Le superbe hôtel des Sociétés savantes — autant dire un palais — avec ses salles de séances, le grand hall pour les conférences, sa bibliothèque, son restaurant, sa façade monumentale, son grand escalier et sa tourelle surmontée d'un bon observatoire, tout cela c'est un peu sa chose, et il en a fallu, de la foi, de l'énergie, de la persévérance, pour mener à bien cette bonne œuvre, avec des ressources comme celles dont on dispose en France pour les choses scientifiques !...

Il a été décoré en 1871, pour services rendus à l'hôpital militaire Saint-Martin et dans les ambulances du siège.

Il a récemment rapporté d'un voyage à Berlin de très précieux documents comparatifs sur l'hygiène.

Et le voilà, oculiste titulaire des maisons d'éducations de la Légion d'Honneur. Comme dit plaisamment un de ses bons confrères, il a " l'œil „ et l'oreille de la Grande Chancellerie, ce qui lui vaut quelques amis intéressés, outre les autres, ceux qui l'aiment pour sa valeur technique et son dévouement admirable à la profession médicale.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Cure radicale des tumeurs et fistules lacrymales, 1860.

De l'examen ophtalmoscopique pour le diagnostic des tumeurs de l'encéphale, 1861.

Développement de la muqueuse utérine pendant la grossesse, 1864.

Création des races animales et végétales, 1867.

Pilocarpine dans les affections oculaires, 1878.

Détermination de la sensibilité de la rétine aux impressions lumineuses coloriées, 1881.

Des courants électriques continus appliqués au voisinage de l'œil, 1883.

Deux formes nouvelles de kératite.

Percoptométrie et chromotopsie, 1888.

Berlin au point de vue de l'hygiène et de la médecine, 1891. (Société d'éditions scientifiques.)



Professeur GRANCHER

PROFESSEUR GRANCHER

GRANCHER (Jacques-Joseph), né le 29 septembre 1843.
Interne des hôpitaux, le 27 décembre 1867.
Agrégé en 1875.
Médecin des hôpitaux, le 1er janvier 1879.
Professeur en 1885.

On dit de lui " l'éminent professeur Grancher „ et l'épithète, avec ce qu'elle a d'un peu compassé, d'un peu froidement élogieux, convient à merveille à son indiscutable valeur, à la sagesse de son esprit, à sa manière d'être physique. L'homme, maigre, assez grand, attire l'attention par la captivante singularité de sa tête : encadrée d'une barbe pâle, fine, clairsemée, la face exsangue presque et longue, avec des yeux profonds et pensifs sans gaieté, rappelle les cires anciennes et ces bois peints où l'art fervent des primitifs savait rendre le mélancolique ascétisme du moyen-âge.

Ses débuts furent sans éclat: peu expansif, plein de réserve, on le considéra d'abord comme un honorable bûcheur, sans soupçonner l'acuité d'intelligence et la puissance volontaire dont il était doué. Il ne se révéla pleinement qu'à son concours pour l'agrégation; ce fut une stupeur: ce maladif était plein d'énergie, cet endormi se réveillait vivace et fort, ce silencieux parlait en maître. Dès lors, on dut compter avec lui: sa constance au travail, son amour des recherches se signalaient par la publication, à des courts intervalles, de mémoires originaux tout à fait dignes d'attention: questions de technique microscopique, vastes études d'ensemble et de détails sur la tuberculose, trouvailles heureuses dans le domaine de la percussion et de l'auscultation avec Cornil pour collaborateur, d'autres travaux encore qu'il serait long d'énumérer. Quelques-uns de ses bons confrères lui firent une réputation d'ambitieux à froid, ce qui ne parut pas lui déplaire. Il épousa une très distinguée et-tout à fait charmante héritière appartenant à l'une des grandes familles de la Havane; et très clairvoyant, sachant à merveille que les académiciens sont gourmands (les médecins, plus que les autres), il donna d'excellents dîners qui lui concilièrent ceux de nos professeurs que sa haute valeur scientifique n'aurait pas suffi à séduire.

Quand mourut le doux et savant Parrot, M. Grancher fut, à la presque unanimité, choisi pour lui succéder comme professeur de clinique pour les maladies de l'enfance. Il n'était point plus spécialement préparé à cet enseignement : en peu de temps il trouva moyen de devenir l'un de nos maîtres les plus dignes d'êtres écoutés. Sa leçon inaugurale du cours de cette année a eu, dans le monde médical, un retentissement mérité : avec la plus lucide sûreté de vues et la plus incontestable autorité, il a désigné les moyens à employer désormais pour éviter la contagion du croup si terriblement meurtrière dans nos hôpitaux d'enfants, et son très nombreux auditoire a pu visiter ce jour-là le service modèle récemment institué par ses soins à l'Enfant-Jésus.

Mais les travaux du professorat pas plus que les soucis de sa pratique médicale ne suffisent à épuiser toute son énergie. Quand les plus récentes découvertes de Pasteur furent violemment controversées, par des praticiens, au point de vue de leur application à l'homme, M. Grancher pensa très justement que l'Institut antirabique, fourni des plus savants expérimentateurs, manquait d'un médecin qui pût, en fait de réalisation thérapeutique, apporter sa compétence spéciale, et répondre, le cas échéant, aux objections d'ordre

pratique; il alla donc touver Pasteur, se mit au courant de sa technique, constata *de visu* l'excellence presque définitive de sa méthode, la défendit avec énergie, avec succès, et sut ainsi conquérir auprès du Maître une part méritée de gloire.

Heureux de tant de manières, jeune et comblé d'honneurs, avec la plus intacte réputation de dignité, une haute situation scientifique, une influence prépondérante aux conseils de la Faculté, voire une grosse fortune, il garde à perpétuité son air maladif de tristesse discrète. Attitude machiavélique, disent ses envieux ; moi, j'aimerais mieux croire qu'il souffre tout simplement de gastralgies.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Tubercule et pneumonie caséeuse, 1872-1877.
Unité de la phtisie, 1872.
Lymphatiques du poumon, 1877.
Pneumonie massive, 1878.
Diagnostic précoce de la tuberculose pulmonaire, 1882-83.
Spléno-pneumonie, 1884.
Etuves à vapeur sous pression, 1885.
Tuberculose et auscultation, 1889.
Antisepsie médicale à l'hôpital des Enfants, 1889-1890.
Vaccination antituberculeuse, 1890.



Professeur GUYON

PROFESSEUR GUYON

GUYON (Jean-Casimir-Félix), né le 21 juillet 1831.
Interne des hôpitaux, le 21 décembre 1853.
Médecin du Bureau central, le 26 mai 1862.
Médecin des hôpitaux, le 13 avril 1864.
Agrégé le 20 juin 1863.
Professeur le 1er juillet 1876.
Membre de l'Académie de Médecine, en 1878.

Dans ces romans inoffensifs que des dames, appartenant à l'école dite idéaliste, ont coutume d'écrire à l'usage de la jeunesse, il n'est pas rare que l'un des principaux personnages incarne le type du médecin " bien pensant „. Il est représenté, d'ordinaire, sous les traits d'un vieillard bénin à longs cheveux d'argent, à douce face imberbe avec " un fin sourire „ qui en dit long ; vêtu d'une façon ridicule et touchante, il est distrait, bourru mais bienfaisant ; quoiqu'il exerce modestement à la campagne, dans le voisinage de l'indispensable château, il est, invaria-

blement, le plus grand des savants français, tient des discours où victorieusement et sans peine il flétrit l'athéisme des jeunes gens prétentieux, réédite, pour les besoins de sa cause, les anecdotes les moins exactes empruntées à la vie de Récamier, et pour tout dire, fait le pendant au type obligé du bon vieux prêtre.

M. le professeur Guyon, qui est, lui aussi, un médecin bien pensant, ne rappelle que de très loin ces héros de romans faciles. A certains points de vue, il est même tout le contraire. Voyez-le dans son service à l'hôpital Necker — ce cher service pour lequel il a refusé une chaire de clinique : — grand, le visage encadré de favoris courts et blancs, un peu la tête de l'amiral Courbet avec en moins la flamme du regard, la lèvre inférieure un peu tombante, il s'avance au devant d'un très nombreux groupe d'élèves, d'une démarche sage, lente, très digne, et il parle, faisant ses démonstrations : sa parole, plus abondante que serrée, est lente, sans chaleur, correcte ; et, sans doute pour atténuer ce que son allure a de trop solennel, il illustre volontiers son discours d'à peu près et de calembours, parfois très lestes, souvent mauvais, et dont le répertoire ne se renouvelle peut-être pas assez.

Chose amusante et singulière — un peu trop ignorée, semble-t-il, des romanciers qui aiment à mettre en scène des docteurs — les chirurgiens à convictions religieuses sont, soit dit en passant, précisément ceux dont la conversation se pimente le plus volontiers, et, dans les libres causeries entre confrères, c'est presque toujours un clérical qui sait les meilleures histoires... en toute honorabilité de vie privée, du reste, car ces messieurs ont, d'ordinaire, la foi robuste, sincère et courageuse.

A proprement parler, M. le docteur Guyon n'est peut-être pas un grand savant : il est surtout un praticien. Mais dans cette partie de la chirurgie à laquelle il s'est consacré, il ne trouverait pas son maître, ni même son rival; excepté peut-être le célèbre mais trop brutal opérateur anglais Thomson. M. Guyon sait son métier comme personne au monde, et c'est là, j'imagine, un titre suffisant à l'admiration. Plein de sagesse, de bon sens, de prudence et de patience, il diagnostique avec une admirable sûreté, opère opportunément, impeccablement, avec calme, avec succès. Mieux encore, il sait épandre autour de lui ses propres qualités, et faire profiter les autres de sa très grande expérience : ses leçons, nullement

transcendantes, un peu élémentaires peut-être, jamais trop ressassées, sont très claires, très complètes, très profitables au plus grand nombre; aussi sont-elles très suivies, et beaucoup d'étrangers viennent-ils de toutes les parties du monde s'instruire à son école.

Être son interne est un honneur très recherché, non-seulement parce qu'on est en droit de se glorifier d'un tel maître, mais encore parce que ce maître tient ses élèves, les appuie partout et toujours de sa haute influence, et pour eux se montre dévoué jusqu'au bout : plusieurs d'entre eux lui font très grand honneur.

Il a fait une école ; il a rendu de grands services à la science de notre pays ; et s'il gagne beaucoup d'argent, il en consacre une grosse partie à organiser à Necker sa clinique, ses laboratoires et un musée incomparable qui vient de lui coûter près de cent mille francs, et qui lui a valu le prix Montyon, l'an dernier.

M. Guyon est le beau-frère du romancier Albert Delpit ; sa maison est hospitalière aux artistes.

Le professeur Guyon sera-t-il de l'Institut ?... Question très discutée. Les maladies chirurgicales qu'il soigne plus particulièrement et si bien, sont

surtout, on le sait, maladies de vieillards et de gens sédentaires : or, aux académies, ceux-là sont en majorité qui ont souvent besoin de lui. Et les mauvaises langues affirment que pour ce motif intéressé, entre autres bons motifs, son élection à une forte majorité ne saurait bien longtemps se faire attendre.

Toute plaisanterie à part, il mérite incontestablement d'être de l'Académie des Sciences, parce qu'il est des deux ou trois chirurgiens qui font le plus d'honneur à leur pays, parce que personne ne sait mieux que lui pratiquer et enseigner son art.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Les cavités de l'utérus à l'état de vacuité. Thèse inaug. 1858.

Nombreux articles in *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales.*

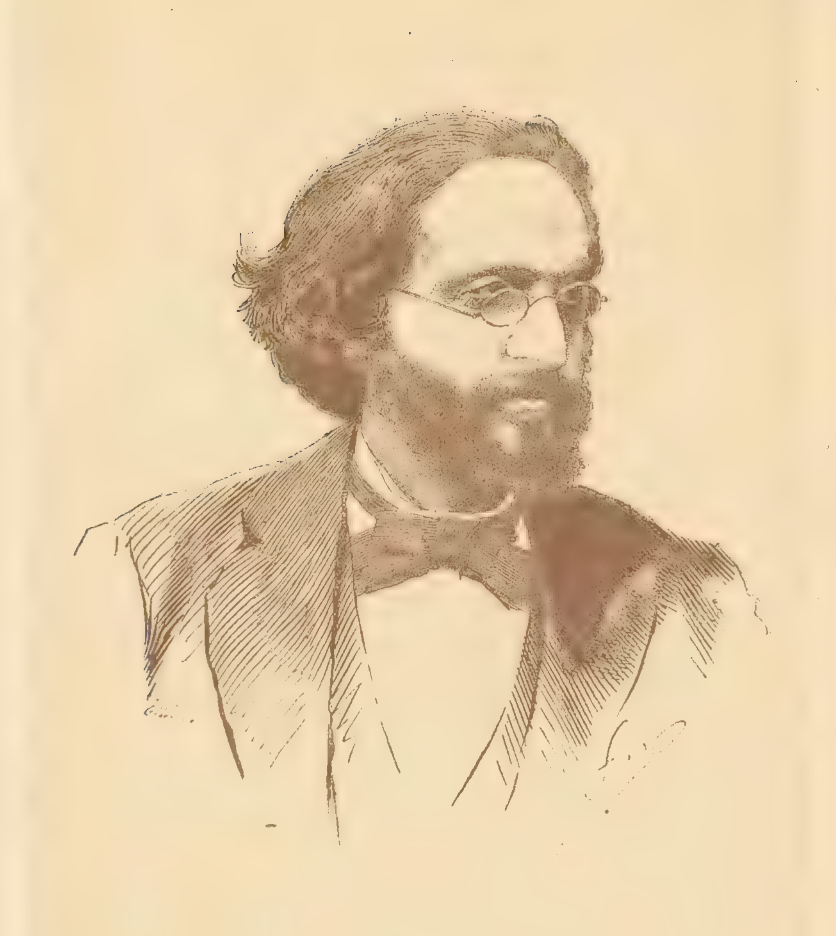
Leçons cliniques sur les maladies des voies urinaires. 2e édition, 1885.

Leçons sur les cystites et sur les prostatiques.

Leçons cliniques sur les affections chirurgicales de la vessie et de la prostate, 1888.

Nombreux mémoires publiés par les *Archives des maladies des organes génito-urinaires.*

Eloges de Michon, de Guersant, de Denonvilliers, de Huguier, de Nélaton, de Giraldès, de Trélat.



Professeur HAYEM

PROFESSEUR HAYEM

HAYEM (Georges), né le 25 novembre 1841.
Interne des hôpitaux en 1863.
Docteur en Médecine en 1868.
Agrégé le 1er juin 1872.
Médecin des hôpitaux, le 15 août 1872.
Professeur à la Faculté, le 23 juin 1879.
Membre de l'Académie de Médecine en 1886.

A l'Exposition dernière, s'il vous est arrivé de stationner dans le pavillon réservé aux services de l'Assistance publique et de feuilleter à la lettre H le catalogue des publications de messieurs les médecins des hôpitaux, vous avez été stupéfait de la liste interminable des œuvres du Dr Hayem : il y est fait mention de plus de cent mémoires sur les sujets les plus divers, touchant à presque toutes les branches de l'arbre de science médical. Le professeur Hayem est, en

effet, l'un de nos travailleurs les plus acharnés, et cela suffirait à lui valoir beaucoup de considération respectueuse.

En outre, il faut le dire, nos savants français étaient un peu trop dénués de renseignements bibliographiques, avant l'époque où il eut l'heureuse idée de fonder sa *Revue des sciences médicales*, périodique précieux, bourré d'indications presque toujours exactes et complètes. La Faculté lui en a témoigné sa reconnaissance en lui confiant, à la mort de Gubler, la chaire de thérapeutique.

M. Hayem est, de l'avis unanime, un sérieux savant, d'une érudition très vaste, d'une extrême pertinacité, d'une haute valeur. Tout en rendant justice à son mérite, plusieurs de ses confrères, cependant, estiment son œuvre un peu diffuse, un peu éparpillée en surface, dénuée d'unité d'ensemble et de grandeur ; à leur avis, l'éminent professeur est plus érudit qu'original, et un grand chercheur de petites choses plutôt qu'un initiateur à vues larges.

Cette critique est-elle bien fondée ?... Il appartient à la postérité plus qu'à moi d'en décider. Mais, à le considérer lui-même, à détailler son aspect physique, on serait tenté de croire qu'il

est, non pas un moderne savant français, mais quelque alchimiste venu d'Orient au moyen-âge. Il est de ces hommes petits dont la tête seule attire l'attention. Une face maigre, au teint presque jaune, comme en ont les gens de Bohême, une face qui disparaît presque sous des cheveux d'un noir absolu, longs, vivaces et peu bouclés ; au ras du nez, deux yeux subtils, intelligents et sans tendresse. Quand il expérimente, penché sur des cornues, toute sa chevelure en avant, sa maigre main maniant quelque appareil bizarre, il a positivement l'air de poursuivre le Grand-Œuvre et de chercher la pierre philosophale.

Il n'en aurait, d'ailleurs, que faire, étant fort riche, tout à fait bien apparenté — son frère, M. Charles Hayem, a les plus beaux Gustave Moreau qui soient — et propriétaire d'un superbe hôtel au parc Monceau.

Le professeur Hayem n'est point de ceux à qui l'on est en droit de reprocher de soigner trop leur popularité. Très estimé de ses collègues, il est, en général, moins aimé parmi les élèves pour lesquels il se montre assez sévère, assure-t-on : aux examens il pose, en général, des questions difficiles à résoudre et qui déroutent les candidats pas très instruits ; on dirait presque qu'il se plaît à

intimider davantage quiconque tremble et balbutie devant lui. Je ne crois point qu'il y ait de sa part méchanceté réelle ; mais son énorme érudition se met mal à portée des esprits jeunes, encore peu cultivés. Avec un peu plus d'aménité, ce maître si universellement admiré serait, en outre, aimé de tous, ce qui ne gâte jamais rien, il me semble.

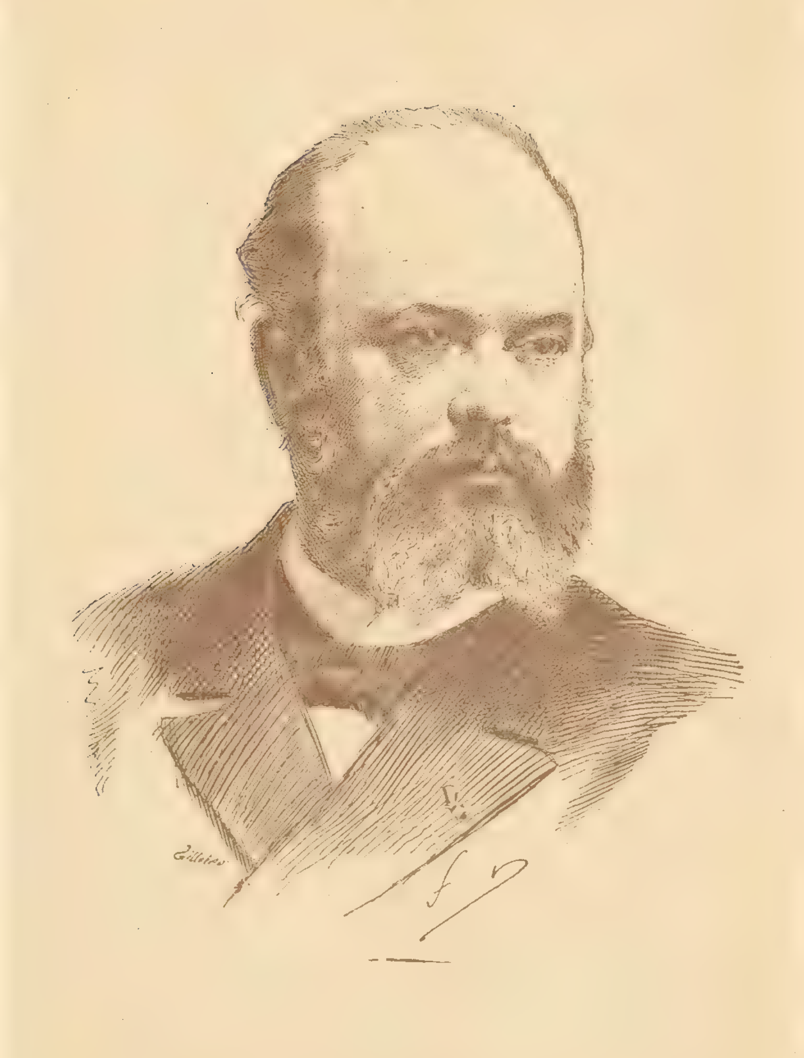
PRINCIPALES PUBLICATIONS

Nombreux mémoires sur le sang et ses altérations pathologiques.

Le traitement du choléra, 1884.

Leçons de thérapeutique. — Les grandes médications, 1887.

Revue des sciences médicales, etc., etc.



Docteur A. HÉNOCQUE

DOCTEUR A. HÉNOCQUE

HÉNOCQUE (Albert).
Interne des hôpitaux en 1864.
Docteur en Médecine en 1870.
Directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études.

Récemment le Collège de France ouvrait — faveur rare — ses amphithéâtres à ce savant médecin, pour qu'il y fit " ex cathedra „ ses démonstrations ; vers la même époque, le ministère le décorait et l'Académie des Sciences lui décernait, sur un rapport élogieux de Marey et Bouchard, l'un des prix Montyon. Voilà, je pense, bien des motifs à ne point le passer sous silence.

Son histoire est loin d'être banale. Quand il sortit de l'internat où ses qualités de chercheur s'étaient déjà révélées, on s'étonna de le voir renoncer aux concours des hôpitaux et de la

Faculté, pour venir s'installer, tout à fait en praticien, dans l'un des plus mondains quartiers de Paris. Allait-il donc, comme tant d'autres, se laisser accaparer par la clientèle, et s'en tenir au côté surtout lucratif de la profession?... Mais il était de ceux qui savent attendre, et les exigences de la vie matérielle ne surent pas lui faire oublier ses ambitions plus hautes.

Sitôt qu'il eut acquis, comme praticien, une situation largement indépendante, il eut le rare courage de se remettre à l'étude, installa chez lui un laboratoire très complet, et commença la série de ces travaux de physiologie générale qui lui valent aujourd'hui un très honorable renom scientifique.

C'est ainsi qu'il imagina d'appliquer à l'analyse de certains phénomènes biologiques le *spectroscope*, précieux instrument qui, déjà, avait fait merveille en astronomie, permettant, on s'en souvient, à Janssen, de décrire avec certitude la constitution chimique du soleil. La méthode inventée par M. Hénocque n'est pas seulement d'intérêt théorique; outre qu'elle ouvre une voie nouvelle aux recherches physiologiques, elle fournit des données d'utilité journalière pour le praticien. Grâce à ses procédés, grâce aussi à l'appareil très

maniable et très simple qu'il a fait construire, un médecin peut, en quelques secondes, se renseigner de façon très précise sur l'état du sang de ses malades, leur degré de pléthore et d'anémie, et se munir de renseignements cliniques incontestablement précieux.

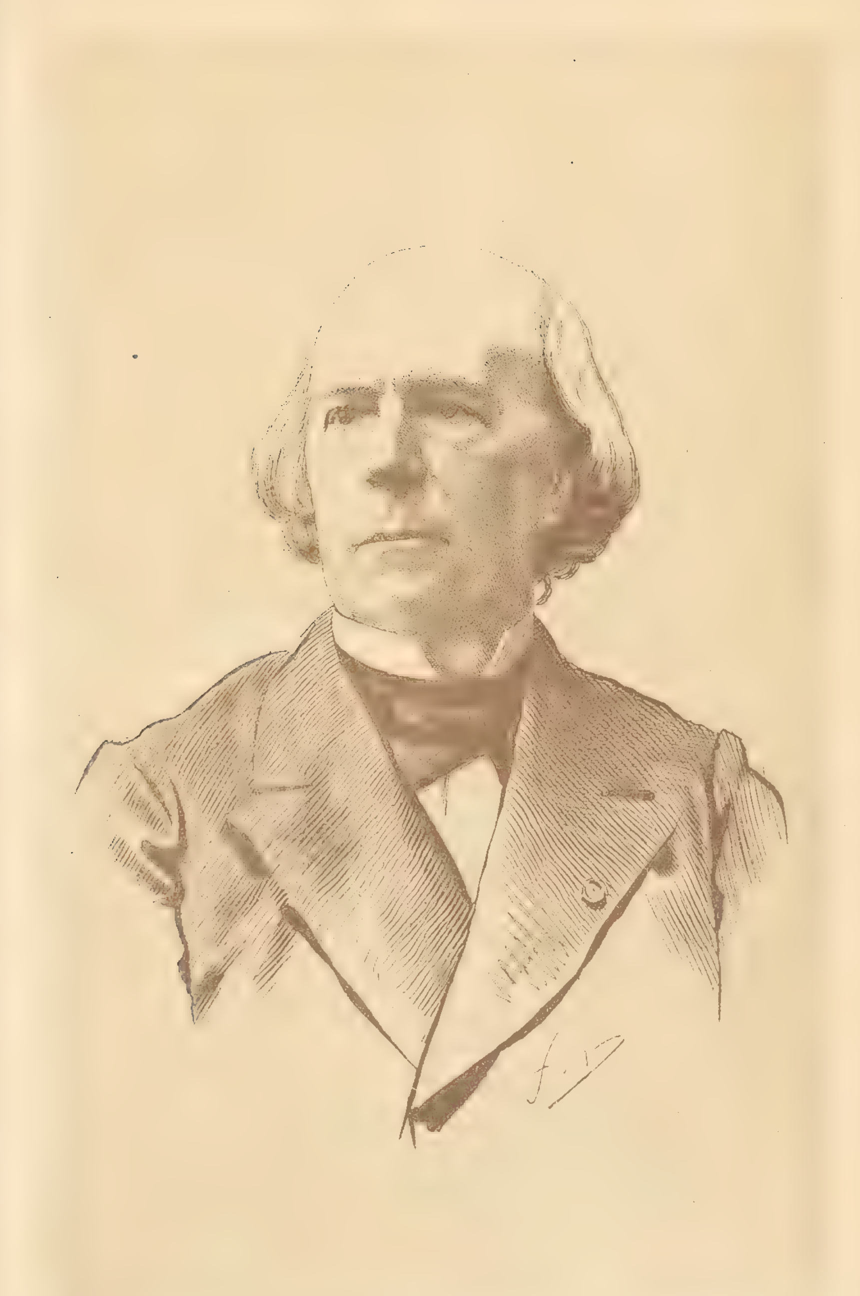
De tous les parisiens, M. Hénocque est celui qui a témoigné le plus d'impatience à voir se terminer la tour de trois cents mètres. Avant l'Exposition, il ne cessait de presser son beau-frère, trouvant que les travaux languissaient, proclamant que jamais on ne serait prêt. Cette hâte immodérée provenait d'une préoccupation purement égoïste. Ainsi que Nicolas Flamel qui vivait dans la tour Saint-Jacques, il avait rêvé d'expérimenter, là-haut !

Le voilà satisfait. A peine la balustrade du campanile était-elle fixée, qu'il montait vite s'y installer avec ses appareils, afin d'étudier, dans les hautes zones de l'air, la réduction de l'*oxyhémoglobine*... Les mauvais plaisants affirment que, depuis, il n'en est pas encore redescendu, tant ses nouvelles recherches le passionnent. Ne serat-il donc plus possible de le consulter que par delà la troisième plate-forme, et n'est-ce plus qu'en cet aérien cabinet de travail que l'on pourra

voir, désormais, son originale figure, si caractérisée, qui le fait ressembler à Socrate — bien moderne Socrate qui médite et s'absorbe tout au bout de la tour Eiffel !...

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Nombreux mémoires sur la spectroscopie du sang et ses applications pratiques.



Docteur HÉRARD

DOCTEUR HÉRARD

HÉRARD (Hippolyte-Victor), né le 1er octobre 1819.
Interne des hôpitaux en 1842.
Docteur en Médecine en 1847.
Agrégé à la Faculté en 1856.
Membre de l'Académie de Médecine en 1867.
Médecin honoraire des hôpitaux, le 1er janvier 1885.

C'EST l'an dernier, aux obsèques de je ne sais plus quel savant et regretté confrère que j'ai vu, pour la première fois, le vénérable docteur Hérard.

Un peu en arrière du cercueil, en tête du cortège officiel, précédant de trois pas le bureau de l'Académie, il allait seul dans un espace vide, à pas très lents de procession ; sa tête inclinait sur l'épaule ses cheveux d'un blanc merveilleux ; la face, imberbe avec des sourcils accusés, se nuançait de rose, un peu poupine, comme on voit les portraits des médecins d'antan ; il portait dans la

rue l'habit à palmes vertes avec l'aisance d'un chambellan; de ses deux mains gantées de blanc, l'une soutenait un coude, l'autre avec gravité s'appuyait au menton, un doigt ouvert contre la joue... Et la démarche était empreinte d'une telle solennité triste, d'une dignité si recueillie, que chacun s'en extasiait. Jamais chambre des Pairs, jamais Sénat Impérial n'avait eu président plus noblement décoratif que l'illustre compagnie qui siège, le mardi, au coin de la rue des Saints-Pères.

Je l'ai revu souvent, depuis, diriger les débats de l'Académie de Médecine : là encore, il était inimitable, accordant la parole avec aménité, écoutant tout avec imperturbable courtoisie, sachant donner au bon endroit le signal des applaudissements, jouant à ravir de la sonnette, maniant le couteau à papier comme un roi pourrait faire d'un sceptre. Tant que dura sa présidence, l'Académie eut de beaux jours : elle éclipsait en décorum les cinq sections de l'Institut.

Mais, à le connaître mieux, ce qui distingue le Dr Hérard, ce n'est pas seulement son amour des belles manières et de l'apparat suranné. Il est encore le plus digne des hommes, le plus intègre, le plus consciencieux, le plus désintéréssé des médecins, le plus loyal des amis, le plus véné-

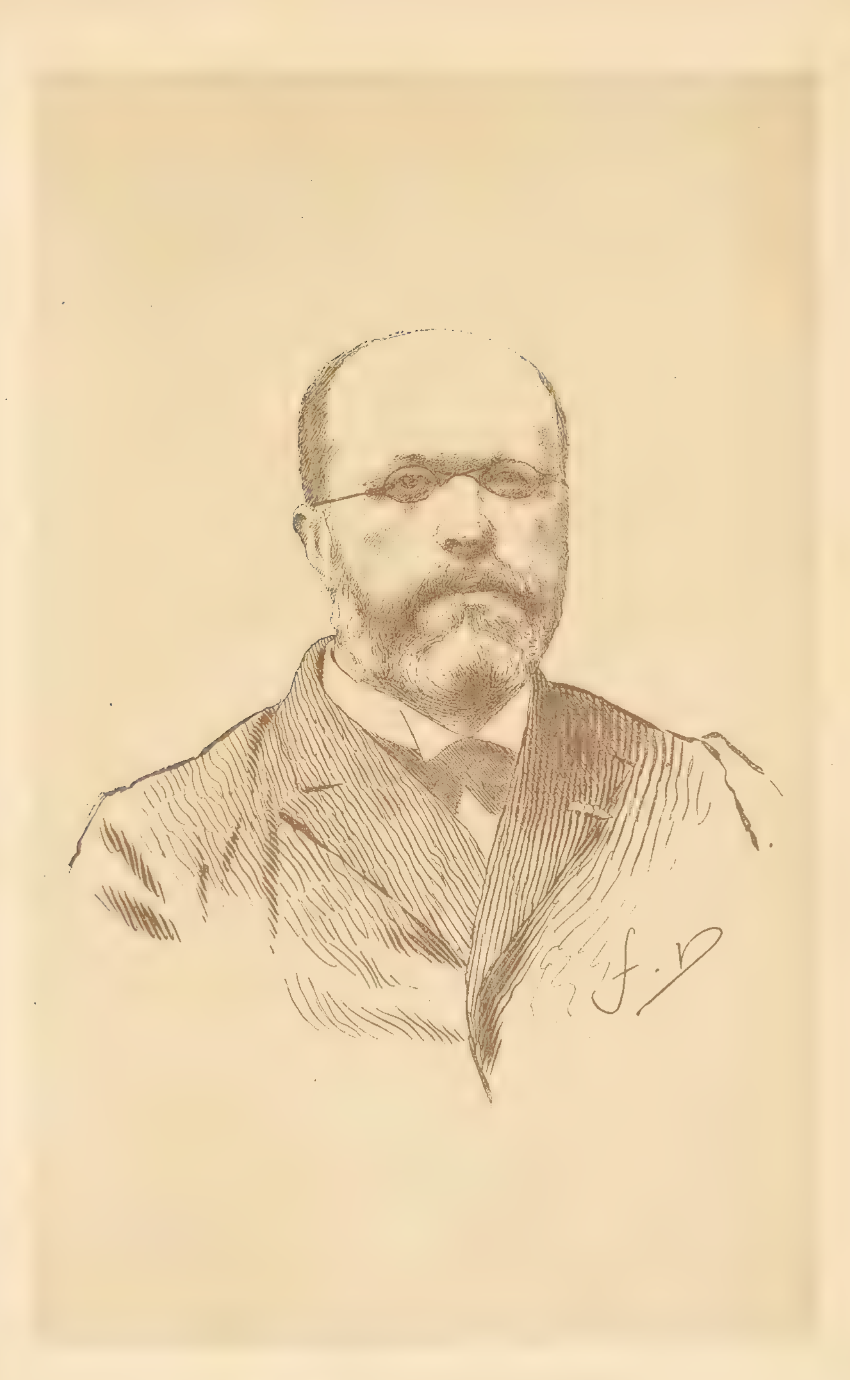
rable des maîtres ; il dit “ mon cher disciple „ à ses élèves, mais il les aime véritablement, pour eux-mêmes, non pour la gloire ou le profit qu'ils pourraient lui rapporter. Et, quand il était encore chef de service à l'Hôtel-Dieu, comme il instruisait bien son entourage, avec méthode, avec intelligence, non point tant de théories et de science pure que de saine pratique ; on apprenait à merveille chez lui son métier de médecin. Tous les travaux qu'on lui doit sont excellents, du reste, pleins de bon sens, pleins de sagesse. — Son traité de la phtisie pulmonaire, écrit en collaboration avec son glorieux élève et ami le professeur Cornil, est une œuvre de premier ordre, durable pour la postérité.

Le vénérable docteur Hérard est, dans la vie privée, l'un des plus dignes représentants de la vieille bourgeoisie de France.

Esprit infiniment lucide, il voit le mal en se refusant à y croire, à force d'être impeccable lui-même. Sa famille est de celles où l'on est fier d'entrer ; voici quelques années qu'il a pour gendre le docteur P. Reynier, chirurgien des hôpitaux et physiologiste très distingué, héritier, plus moderne, de ses vertus antiques et de son haut mérite, très digne fils de son beau-père.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Du spasme de la glotte. — Thèse inaugurale, 1847.
Recherches sur la maladie scrofuleuse, 1849.
De l'expérimentation en médecine. — Thèse agrég. 1856.
De la phtisie pulmonaire, en collab. avec Cornil; etc., etc.



Docteur Henri HUCHARD

DOCTEUR HENRI HUCHARD

HUCHARD (Henri), né le 4 avril 1844.
Interne des hôpitaux en 1867.
Docteur en Médecine en 1872.
Médecin des hôpitaux en 1878.

UN confrère, à qui je demandais son avis sur le médecin de l'hôpital Bichat, me répondait : " Huchard?... je pense qu'il est très bourguignon... „ Appréciation laconique, assez juste, pourtant; car M. Huchard est de ceux qui conservent, en dépit de l'affinement parisien, la marque originelle, les qualités et les défauts de leur race : chez lui, seulement, les qualités l'emportent de beaucoup sur les défauts, comme on va voir.

Il est de moyenne taille, avec un grand front qui commence à se dégarnir, des cheveux ras comme ceux d'un soldat, une courte barbe en pointe, un regard acéré sous de fortes lunettes

dénuées d'élégance, des joues sainement colorées d'homme vivace et bien bâti ; il a gardé, de son pays natal, une grande bonhomie d'allures, la finesse rustique, malicieuse et spirituelle sans machiavélisme, la franchise parfois un peu rude, une charmante simplicité de manières, l'amour de l'argent bien acquis, et cette vivacité de caractère qui fait dire d'un homme : " Il a la tête près du bonnet „, et qui est la seule méchanceté des braves gens. Sans recherche de mise et sans coquetterie, étant lui-même très peu mondain, il a su se faire rechercher de la clientèle aristocratique.

Il a pour axiome favori cette phrase qu'il aime à redire : " L'avenir est aux gens maigres qui se lèvent tôt „, sans doute parce qu'il se lève à quatre heures, en toute saison ; et s'il s'autorise à prendre, ces temps-ci, un peu plus de prestance corporelle, c'est qu'il est, d'ores et déjà, un homme arrivé.

Son vrai maître, celui que, dans la respectueuse familiarité de l'École, on nomme " son patron „, celui à qui il a gardé la plus filiale reconnaissance, fut Axenfeld, médecin éminent, professeur admirable, charmant homme, qui mourut jeune, léguant au disciple favori le soin de continuer et

de parfaire son fameux *Traité des Névroses*, ce dont M. Huchard s'est acquitté pieusement et avec talent. Ce livre — en dehors de sa valeur technique intéressant surtout les médecins — est curieux à un autre point de vue, et, pour cela, vaut qu'on en parle : les gens épris de documents humains y trouveraient de quoi les satisfaire ; certain chapitre, notamment, qui a trait au caractère et à l'état mental des hystériques, est digne d'attirer l'attention d'un romancier moderne ; sous ce titre, par exemple, " *Le mari de l'hystérique* ", j'y vois matière à une étude dans la manière ironique inventée par Flaubert, et ce roman, qui aurait chance de n'être pas banal, pourait fort bien intéresser plus d'un mari de notre temps.

Mais le souci fidèle de la mémoire de son maître ne lui a point fait oublier le soin de sa propre gloire. Du temps qu'il était interne dans le service du Dr Desnos, au cours d'une terrible épidémie où il eut à soigner plus de deux mille varioleux, il avait observé sur un grand nombre de ses malades certaines complications cardiaques, méconnues jusqu'alors, et le très remarquable mémoire qu'à cette occasion il publia, en collaboration avec son chef de service, commença sa notoriété et fixa sa vocation.

Nommé médecin des hôpitaux en 1878, il se remit à l'étude des maladies du cœur et y apporta cette sage patience, cette ténacité au travail qui sont les caractéristiques de sa personnalité. C'est de l'*angine de poitrine* qu'il s'est plus spécialement occupé ; il en a fait son domaine, sa propriété scientifique, et vraiment il a beaucoup contribué à élucider cette question sur laquelle il revient sans cesse, l'approfondissant toujours, si bien qu'il est désormais impossible d'écrire sur cette maladie sans citer le nom d'Henri Huchard. L'approbation donnée, presque sans réserves, à sa doctrine par Potain, qui est l'oracle en pareille matière, est l'un des titres dont se pare le plus volontiers son distingué collègue.

Le Dr Huchard s'occupe encore, avec talent, de thérapeutique : l'énergie avec laquelle il préconise les injections de caféine à haute dose dans les affections du cœur, ses travaux sur la digitale et sur l'antipyrine le prouvent suffisamment. Voici deux ans qu'il a fondé sa *Revue générale de clinique et de thérapeutique*, périodique apprécié des médecins praticiens auxquels il rend de réels services.

C'est dans ce journal que le Dr Huchard publiait, voici quelques mois, et fort éloquemment, ma foi, le récit de sa mission scientifique à

Moscou. Ce voyage, on s'en souvient, fut merveilleux ; les professeurs et les étudiants russes firent aux représentants de la science française de telles ovations que cela prit les proportions d'un événement diplomatique — Dieu sait pourtant si M. Huchard et son compagnon le Dr Schwartz, manquent de la froideur correcte de tenue qui passe pour être indispensable aux diplomates !... J'aurai, d'ailleurs, occasion de revenir sur ce curieux point d'histoire contemporaine qui pourrait s'intituler : " Du rôle des médecins dans l'alliance franco-russe ", et dont la mission de M. le Dr Huchard n'est qu'un chapitre, comme on verra.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Traité des névroses, par Axenfeld et Huchard. 2e édition, 1883.

Des angines de poitrine. Plusieurs mémoires.

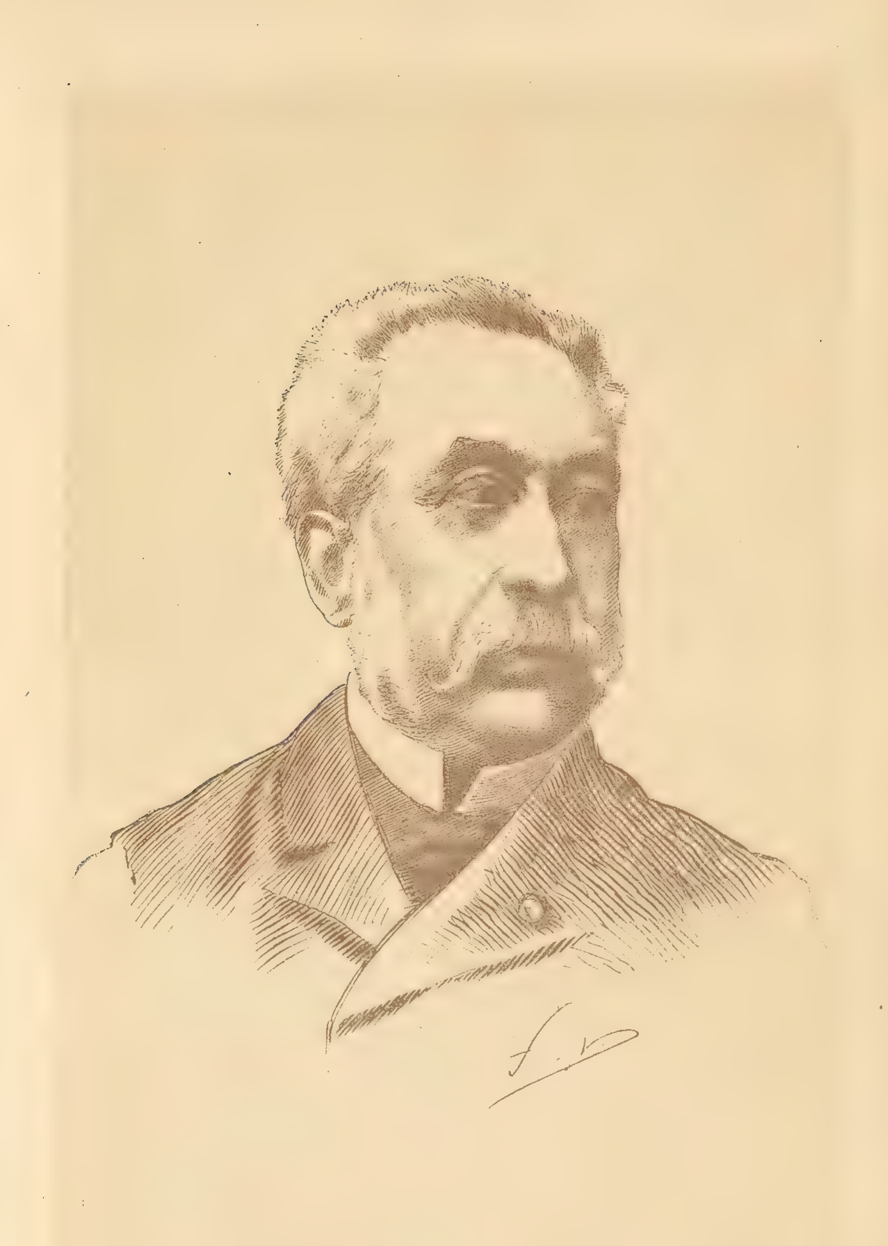
Les cardiopathies artérielles et leur curabilité. 1886.

Quand et comment doit-on prendre la digitale ? — 1888.

Lettres médicales sur la Russie, 1888-1889.

Leçons de thérapeutique et de clinique médicales à l'hôpital Bichat, 1889.

Revue générale de clinique et de thérapeutique *(Journal des praticiens)*.



Professeur JACCOUD

PROFESSEUR JACCOUD

JACCOUD (Sigismond), né le 29 novembre 1830.
Interne des hôpitaux en 1855.
Docteur en Médecine en 1860.
Médecin des hôpitaux en 1862.
Agrégé le 5 mars 1863.
Professeur à la Faculté le 13 janvier 1877.
Membre de l'Académie de Médecine en 1877.

Le docteur S. Jaccoud a l'une des plus hautes situations médicales de Paris : ses leçons cliniques, qu'il a réunies en plusieurs volumes, et son traité magistral de pathologie interne sont dans toutes les bibliothèques ; les étudiants de tous les pays utilisent ses livres, traduits dans toutes les langues, à préparer leurs examens et leurs concours ; lui-même est universellement connu, et rien, enfin, ne manquerait à sa gloire, s'il n'était, lui aussi, du clan de ces professeurs qui parlent trop bien, et un vulgarisateur admirable plutôt qu'un initiateur.

Chez lui, le talent oratoire est véritablement merveilleux. Voyez-le dans le vieil amphithéâtre à balcon circulaire où il enseigne, à la Pitié : peut-être abuse-t-il un peu de ces reculs et de ces brusques avancements du corps, et de ces gestes élargis qui rappellent trop la manière habituelle aux prédicateurs ; mais que la phrase est donc bien faite, quelle abondance et quelle justesse dans les mots, quelle clarté dans les explications, quel brio dans les citations, quelle mémoire des noms propres, quel art de la diction !

C'est un régal que de l'entendre : plus, à coup sûr, que de le lire. M. Jaccoud, comme tous les orateurs-nés, parle mieux qu'il n'écrit ; imprimée, sa prose apparaît plus diffuse, moins ferme, moins frappante ; l'érudition, sans la magie de l'action oratoire, semble plus difficile, trop en évidence, trop exclusive; la phrase même est moins heureuse. Eh bien! chose déconcertante, les admirables cours de M. Jaccoud sont relativement peu suivis, alors que ses ouvrages sont dans toutes les mains.

Cela tient, j'imagine, à ce que l'homme fait peu de frais pour plaire, et ne paraît pas tenir beaucoup à se réconcilier les enthousiasmes de la jeunesse.

Grand et maigre, toujours vêtu de la plus correcte façon, de teint mat avec une moustache grise et des favoris courts, à la russe, il fait sa visite d'hôpital pour son propre compte, sans familiarités pour ses élèves qu'il a l'air de ne pas connaître, ne causant guère qu'avec son chef de clinique ou son interne qu'il interroge de temps à autre, brièvement, sur tel ou tel de ses malades. Même quand il enseigne, il demeure hautain, sans apparent souci de son auditoire, et semble ne déployer tant d'éloquence que pour se satisfaire lui-même.

D'autre part, ses confrères, qui souvent l'appellent en consultation, lui reprochent, eux aussi, de manquer un peu d'aménité, et prétendent qu'il lui arrive parfois de les contredire sans gêne, voire de leur faire la leçon dans les familles où ils l'ont introduit.

Mais ce sont là critiques sans importance qui n'ôtent rien à sa haute valeur : fuir la popularité n'est point chose qui court les rues, et pareille attitude mérite le respect.

Ayant débuté, comme on sait, par être premier violon à l'Opéra-Comique, M. Jaccoud a commencé plus tard que d'autres ses études médicales. Personne ne les a faites et achevées de façon plus

rapide et plus brillante, et les étapes de sa carrière se succèdent plus triomphales les unes que les autres. Jugez plutôt : en 1854, il est premier à l'externat ; nommé interne au concours de 1855, il a la médaille d'or en 1859, subit l'épreuve de la thèse en 1860 ; deux ans plus tard, à son premier concours, il est nommé médecin des hôpitaux, le premier de la promotion ; de même pour l'agrégation où il arrive d'emblée l'année suivante ; la Faculté lui confie bientôt la chaire de pathologie interne, puis une chaire de clinique où il fait merveille, je l'ai dit. En 1876, il entreprend la rédaction du *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, œuvre énorme dont il a dirigé très intelligemment l'exécution, et qu'il mena à bonne fin.

Avec de pareils titres à l'admiration, le professeur Jaccoud a la part belle, pour le moment du moins, car son œuvre, toute d'érudition et de vulgarisation, ne peut guère lui survivre.

Dans vingt ans — la science ayant évolué — ses livres, remplacés par d'autres plus au courant, ne se liront plus et seront oubliés, il a dû le prévoir lui-même. On ne lui doit aucune découverte importante : ses trouvailles ont été rares. Pour avoir trop cité les autres, il ne sera point cité lui-même, et, dans les livres que ses imitateurs

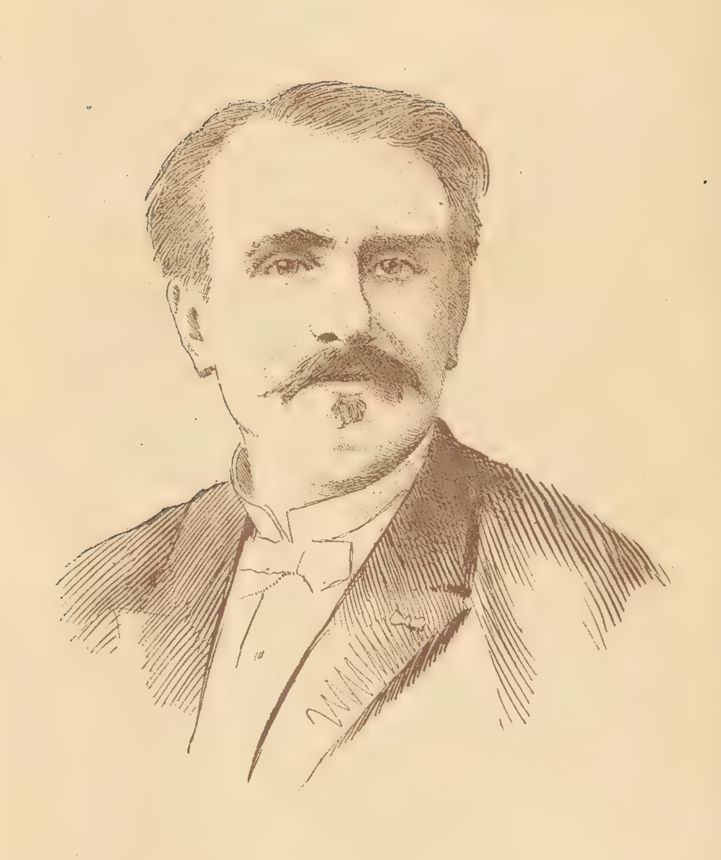
de l'avenir écriront, son nom ne figurera pas, laconiquement accolé, entre deux parenthèses, à une vérité durable, ce qui, pour un savant, constitue la vraie gloire.

Un grand nombre de jeunes gens ont passé par son service, et le maître n'a pas fait école.

Et c'est pourquoi je persiste à croire que ne pas être trop beau parleur est une force, pour les savants que préoccupe le souci de la postérité.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Un grand nombre d'articles in *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques*, dont M. Jaccoud est directeur.
Traité de pathologie interne, 7e édition.
Clinique médicale de Lariboisière, 3e édition.
Clinique médicale de la Pitié, 4 vol.



Docteur LABADIE-LAGRAVE

DOCTEUR

LABADIE-LAGRAVE

LABADIE-LAGRAVE (Frédéric), né le 16 août 1844.
Interne des hôpitaux en 1867.
Docteur en Médecine en 1873.
Médecin des hôpitaux en 1879.

Le matin, vers neuf heures, à l'extrémité du boulevard de Port-Royal qui avoisine l'Observatoire, un coupé roule vite, attelé de deux fringants petits chevaux; au tournant du faubourg Saint-Jacques, le coupé s'arrête... la portière, prestement ouverte et refermée, claque; le monsieur qui descend de voiture et pénètre sous un grand porche neuf, salué bas par le concierge, a les allures vives, une grande aisance de manières, la mise simple et raffinée, un fin visage brun à cheveux plats, à courte moustache noire, des yeux sombres où pétille l'intelligence alerte

d'un méridional; il a l'air jeune, actif, point rêveur ni mélancolique, infiniment aimable, et sa personne est avenante, pleine de bonne grâce et de cordialité : c'est le docteur Labadie-Lagrave qui vient, à la Maternité, faire sa visite quotidienne.

Il n'avait pas vingt-deux ans qu'il était déjà interne des hôpitaux, et très brillant interne, ayant l'intelligence prompte, le travail facile et le ferme propos de faire son chemin. Il n'était point docteur encore, quand la guerre éclata : tout de suite, il prit du service aux ambulances de l'armée de Bazaine, fut enfermé dans Metz, et, tant que dura le siège, fit merveille à l'hôpital militaire où sa vaillance, son énergie, son habileté lui valurent l'admiration de tous. Dans son livre *L'Invasion*, M. Ludovic Halévy raconte qu'un jeune médecin guida au péril de sa vie et sauva des embûches prussiennes un important convoi de munitions et de vivres : le héros de ce fait d'armes n'est autre que le Dr Labadie-Lagrave, qui fut fait, à cette occasion, chevalier de la Légion d'Honneur.

Sitôt la guerre terminée, il reprit ses fonctions pacifiques d'interne des hôpitaux, se remit au travail, publia son premier ouvrage, que je viens de relire. Il y est question des *complications cardiaques du croup et de l'angine couenneuse;* et dans

cette brochure — chose intéressante pour l'époque (1872) — le jeune médecin se montre constamment préoccupé de la nature infectieuse de la diphtérie, en cherche le microbe, et, sans pouvoir encore en faire la preuve expérimentale, affirme l'existence de ce bacille que tout récemment M. Roux, chef du laboratoire de Pasteur, vient d'isoler et de décrire.

La thèse du D[r] Labadie-Lagrave porte la date de 1873 : c'est en 1879 qu'il fut nommé médecin des hôpitaux ; son érudition, son extrême facilité de parole, son irrésistible don de plaire semblaient devoir lui épargner les ajournements que presque tous les concurrents au Bureau central ont à endurer ; mais, ceux d'entre ses juges qui venaient aux séances de concours par l'omnibus, ou, plus modestement encore, à pied, pardonnaient malaisément au jeune candidat d'y venir en voiture de maître... Et c'est là l'amusant motif pour lequel le D[r] Lagrave a dû subir six ou sept fois les épreuves d'usage, avant d'être nommé médecin des hôpitaux.

S'il avait si bel équipage, c'est d'abord, je crois bien, qu'il tenait quelque fortune de sa famille, c'est, ensuite, qu'il s'était fait très promptement une clientèle peu ordinaire. L'intimité du prince

Orloff, qui l'aima beaucoup, lui valut les plus magnifiques amitiés, et tout de suite M. Labadie-Lagrave, praticien très réfléchi et savant très sérieux sous de mondaines apparences, fut goûté dans ce milieu charmant où le docteur est un ami, où la reconnaissance se manifeste le plus souvent avec la plus exquise délicatesse. C'est en sa qualité de médecin de l'ambassade qu'il contribua, lui aussi, pour sa part, à la bonne entente franco-russe.

Précisément à cause de ses aristocratiques relations, plusieurs de ses confrères ont fait au Dr Lagrave une réputation de mondain achevé qu'il mérite un peu moins exclusivement qu'on veut bien le dire. Il est encore un travailleur que rien ne lasse, et qui se soucie au moins autant de son renom scientifique que de sa réputation de parfait gentleman.

Médecin de la Maternité, il y étudie avec grand soin les maladies spéciales à l'autre sexe, qu'il a souvent occasion de traiter dans sa clientèle. En outre, il produit de nombreux travaux, incessamment : dans le grand dictionnaire publié sous la direction du professeur Jaccoud, plusieurs articles importants sont signés de lui. Il a entrepris, en collaboration avec M. Germain Sée, une vaste

encyclopédie médicale, œuvre considérable qui témoigne d'une puissance au travail et d'une énergie peu communes. Son *Traité des maladies des reins* qui en fait partie est déjà dans toutes les bibliothèques.

Voilà qui n'est pas mal pour un mondain, lequel, du reste, s'abstrait de plus en plus et se confine dans l'étude, qui est dans la force de l'âge, et qui promet de devenir un de nos maîtres les plus autorisés, sans cesser d'être l'un des plus charmants hommes que je sache.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Traité clinique d'urologie et des maladies des reins.
Traité des maladies du foie et des voies biliaires.
Médecine clinique en 20 volumes, en collaboration avec G. Sée.



Docteur Léon LABBÉ

DOCTEUR LÉON LABBÉ

LABBÉ (Léon), né le 29 septembre 1832.
Interne des hôpitaux en 1856.
Docteur en Médecine en 1861.
Agrégé, le 20 juin 1863.
Chirurgien des hôpitaux en 1864.
Membre de l'Académie de Médecine en 1880.

Le chirurgien de l'hôpital Beaujon doit, en partie, l'étendue de sa renommée aux louanges dont le comblèrent les grands journaux parisiens lors de sa fameuse opération dite de l'*homme à la fourchette;* et — voyez jusqu'où peut aller la malice professionnelle! — plusieurs de ses confrères lui reprochent, aujourd'hui encore, d'avoir, à cette occasion, trop complaisamment laissé parler de lui. Aucun, bien entendu, ne conteste sa valeur chirurgicale, sa grande expérience du métier, ses qualités d'opérateur habile, prompt à la besogne et soigneux au

pansement; mais quelques-uns estiment qu'il ne s'asservit pas assez à la pratique antiseptique; qu'il est dénué d'éloquence alors qu'il fait un cours ou quand il discute à l'Académie; que, dans ses œuvres imprimées, il a laissé la part trop vaste à ses deux principaux collaborateurs, le docteur Rémy et le docteur Coyne, distingué professeur de la faculté de Bordeaux — Quoi encore?... (on se croirait au jeu de la sellette) il en est qui vont jusqu'à déprécier ses avantages physiques, sous le prétexte puéril qu'il a les lèvres un peu épaisses, une forte barbe grise qui frise dru, des cheveux qui se raréfient, une haute taille voûtée sous un long pardessus perpétuellement déboutonné, dont les pans flottent en arrière au vent de sa rapide marche d'homme toujours pressé!...

Ces racontars, d'où la jalousie de métier n'est pas suffisamment absente, laissent assez paisible le chirurgien qui en est l'objet. Il puise des compensations suffisantes dans la satisfaction d'être, à Paris, l'un des plus célèbres en son art, dans l'amitié sincère et sans réserves d'un bon nombre de ses collègues, dans l'affection reconnaissante que lui vouent ses élèves, dans l'admiration enthousiaste de ses malades qui l'adorent et vont

partout célèbrant ses louanges, colportant ses succès.

Il est, en particulier, très bon maître. — Sans doute, les loisirs lui manquent pour consacrer de longues heures à l'enseignement théorique ; mais il donne à ses élèves d'excellentes leçons d'habileté manuelle, de prestesse opératoire ; puis, il les emmène, pour lui servir d'aides, chez ses clients, leur fait ainsi gagner beaucoup d'argent, chose à quoi les internes, trop négligés par beaucoup de leurs maîtres, sont sensibles, étant des hommes.

Quant à ses malades, ils auraient vraiment mauvaise grâce à ne pas lui être reconnaissants, car le docteur Léon Labbé déploie à leur service la plus prodigieuse activité.

Levé de très bonne heure, il a déjà vu cinq ou six clients quand il arrive à l'hôpital Beaujon ; sa visite achevée, il court à quelque opération — il en fait au moins une par jour, et ne manque jamais d'embrasser son malade, sitôt qu'il a fini — déjeune, en rentrant, dans sa voiture, donne trois fois la semaine des consultations, repart soigner ses opérés, faire leur pansement, surveiller leur convalescence, dîne comme il déjeune, trouve moyen d'aller dans le monde, de se tenir au courant de la littérature médicale et n'a jamais l'air

d'être fatigué. Notez qu'il ne se passe guère de quinzaine sans qu'on le mande en quelque ville de province ; après deux nuits passées en chemin de fer, il revient de voyage plus vaillant et dispos que jamais. Dites après cela qu'il ne gagne pas son argent!

M. Labbé a une gloire encore: celle d'avoir été le médecin du général que, maintenant, nous envions à l'Angleterre ; c'est lui, on s'en souvient, qui Le soigna et Le guérit de la grave blessure dont l'avait pourfendu l'épée vengeresse de M. Floquet. Si, rappelant ce souvenir, on accuse le bon docteur d'être devenu boulangiste, il s'en défend comme un beau diable. “ Seulement, ajoute-t-il, j'avoue que ce b.....-là est le plus séduisant des hommes, et je ne m'étonne plus qu'on se laisse prendre à son charme. „

Le docteur Léon Labbé est lui-même de ceux qui ont un charme et savent se faire aimer ; on s'accorde du reste à le trouver très bon enfant, sans malice et sans rancune ; il a même, à ce point de vue, sur le plus célèbre de ses clients, cette supériorité de n'avoir jamais suscité de haines et de ne point avoir d'ennemis irréconciliables parmi ceux qui le jalousent et le dénigrent. A ceux, d'ailleurs, qui lui reprocheraient de gagner

trop d'argent, n'est-il pas en droit de répondre : d'abord que cela lui est infiniment agréable; ensuite, qu'il a à son actif un certain nombre d'actions délicates et généreuses qui témoignent de son désintéressement et lui font le plus grand honneur?

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Leçons de clinique chirurgicale, 1876.

Traité des tumeurs bénignes du sein, en collab. avec Coyne, 1876.

Leçons de Gosselin sur les hernies, 1865.

Mémoire sur l'homme à la fourchette. Académie des Sciences, 1876.

Chloral.

Chloroforme et morphine.

Plusieurs articles in *Dictionnaire encyclopédique;* etc., etc.



Docteur LABOULBÈNE

DOCTEUR LABOULBÈNE

LABOULBÈNE (Joseph-Alexandre), né le 25 août 1825.
Interne des hôpitaux en 1849.
Docteur en Médecine en 1853.
Médecin des hôpitaux en 1861.
Agrégé en 1869.
Membre de l'Académie de Médecine en 1873.
Professeur à la Faculté, le 12 avril 1879.

En parlant de certains médecins particulièrement affables et charmants, il m'est arrivé parfois d'écrire : “ On ne lui connaît pas d'ennemis. „ Le Dr Joseph Laboulbène n'est certes pas un méchant homme, et pourtant, il m'est impossible d'utiliser à son sujet le poncif ci-dessus.

Comment pourrais-je le cacher?... Tout le monde à Paris sait que le Dr Laboulbène a des ennemis, nombreux, irréconciliables, à qui cet

homme paisible a voué la plus inextinguible haine, qu'il pourchasse partout et toujours avec la plus féroce ténacité, et, pour tout avouer, à l'aide des plus savantes ruses, avec l'habileté la plus consommée!

Ces ennemis, vils parasites, se nomment *Echinocoques, Botriocéphales*, et *Tœnias*, *Tœnia solium* et *Tœnia nana*...

Oui, le ver solitaire est le cauchemar de sa vie. On connaît — ou plutôt le public ne connaît pas assez — les étranges lithographies où Odilon Redon traduit tous les fantômes de nos rêves, les monstres-embryons, les créations avortées, de pâles fleurs de marécages, des yeux mornes et solitaires, de longues chrysalides bizarres, et ce ver gigantesque qui ondule debout, et qui sert d'illustration à une page de la *Tentation de saint Antoine* du grand Flaubert.

C'est quelque vision de ce genre qui doit hanter le médecin de la Charité.

Seulement, ce n'est pas en rêveur, mais en combattant qu'il les voit, les pâles entozoaires, résolu à les exterminer tous ou à peu près, et à en purger à jamais les intestins de l'homme.

Pour cette croisade d'un nouveau genre, il s'est armé de pied en cap, inventant ou perfectionnant

plus d'un remède qu'il emploie victorieusement, et dont tout médecin peut user avec un succès presque infaillible, pour peu qu'il suive à la lettre et rigoureusement la méthode précise du Maître.

Il serait très injuste de limiter sa gloire à cette spécialité. Le Dr Laboulbène est encore un très savant entomologiste. Il est en outre, à la Faculté, titulaire de la chaire d'histoire de la Médecine.

Tout ce que cet enseignement comporte de vastes connaissances, d'érudition profonde, de généralisations intéressantes, de philosophie comparée, pour ainsi dire, M. Laboulbène l'apprend à ses élèves en un cours si bien fait, si bien dit, que tout ce qu'on en peut écrire est insuffisant. Il faut aller voir sa belle tête de savant, il faut aller l'entendre pour s'en faire une idée : ceux qui n'ont pas encore eu la bonne fortune d'assister à quelques-unes de ces étonnantes leçons, y trouveront un auditoire de plus en plus nombreux à mesure que l'heure s'écoule, un auditoire enthousiaste, qui ne ménage pas ses applaudissements au maître éloquent qui le charme.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

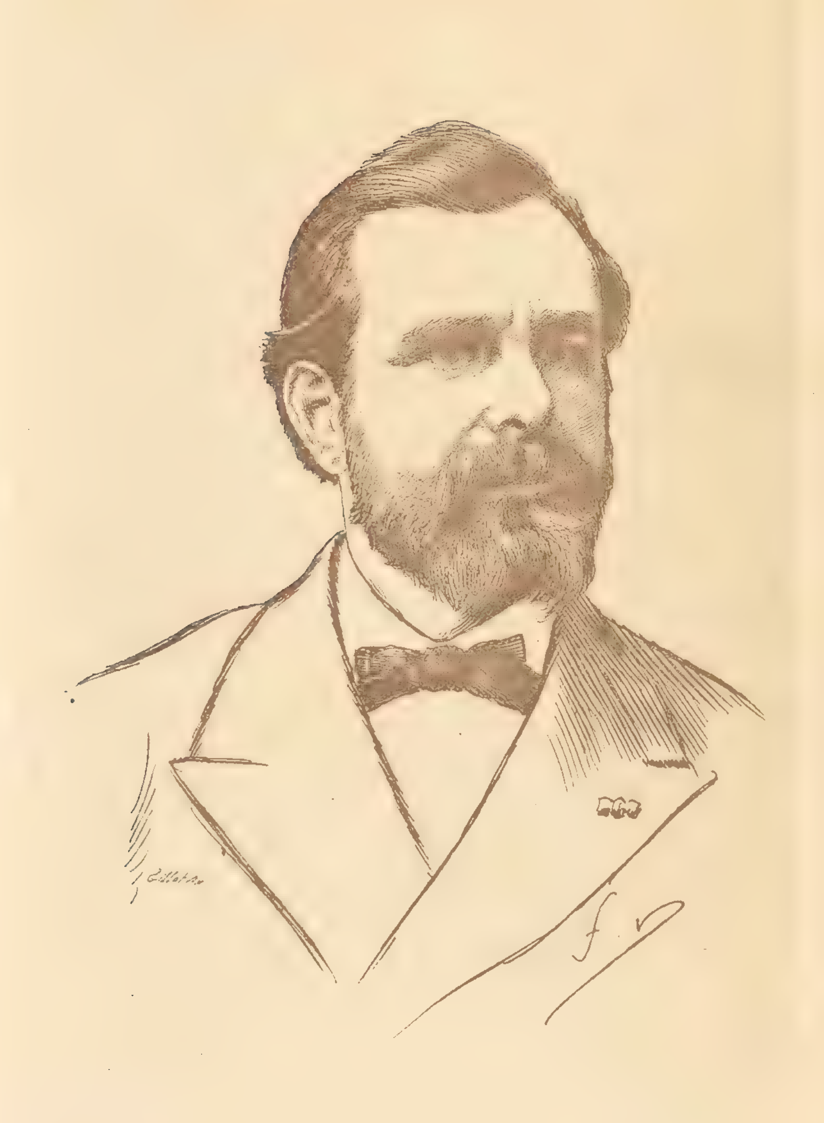
Nouveaux éléments d'anatomie pathologique, 1879.

Leçons cliniques à la Charité, 1878.

Leçons sur l'histoire des maladies, 1880-1883.

Parasites, parasitisme, en collaboration avec Davaine, 1885.

Innombrables travaux d'entomologie, sur *le tænia* notamment et sur *les différences sexuelles du Corœbus bifasciatus, et sur les prétendus œufs de cet insecte coléoptère nuisible au chêne-vert ;* etc., etc.



Docteur LANCEREAUX

DOCTEUR LANCEREAUX

LANCEREAUX (Etienne), né le 27 novembre 1829 à Brécy (Ardennes).
Interne des hôpitaux, le 24 décembre 1857.
Agrégé le 1er juin 1872.
Médecin des hôpitaux le 1er janvier 1874.
Membre de l'Académie de Médecine en mars 1877.

ENTREGENT, diplomatie, souplesse, toutes choses excellentes à Paris et de notre temps à qui veut promptement parvenir, ce sont les qualités — ou les défauts — qui ont manqué au Dr Etienne Lancereaux pour être, à l'heure actuelle, un des premiers parmi les premiers.

Il a, certes, une situation enviable. Son service d'hôpital est des plus suivis, et c'est à qui sera son interne; il est, depuis longtemps, de l'Académie de Médecine, et sa clientèle, très nombreuse, très

choisie, le tient pour l'un des meilleurs et des plus heureux praticiens; tous ses confrères lui reconnaissent une exceptionnelle valeur scientifique et la plus inattaquable moralité professionnelle.

Mais — on peut bien le dire à présent qu'il a passé les soixante ans, et que son ambition s'est un peu résignée — la Faculté n'a pas été, semble-t-il, tout à fait juste à son égard.

Outre une quantité considérable de mémoires et de remarquables travaux publiés çà et là, outre son beau *Traité de la syphilis* paru en 1866, qui fut un évènement scientifique, le D[r] Lancereaux, quand il était agrégé en exercice, vers 1871, a publié un magnifique atlas d'anatomie pathologique, bientôt suivi d'un traité magistral de la plus incontestable valeur.

Cette œuvre, très-complète, très savante, très bien-faite, d'avis unanime comblait une lacune; à cette date, l'enseignement français manquait absolument d'ouvrages d'ensemble sur la matière, et le livre, aujourd'hui classique, de Cornil et Ranvier ne devait paraître que plus tard.

Dès lors, il fut implicitement convenu que le D[r] Lancereaux serait prochainement pourvu

d'une chaire et nommé professeur en pied : bien des élus avaient des titres moindres au choix de la Faculté.

Cette nomination était chose décidée : on y comptait dans les prévisions et les *pointages* qui se pratiquent à l'École comme à l'Académie française.

Dix-huit ans se sont écoulés et M. Lancereaux n'est pas professeur.

On dit, parmi les médecins, que c'est un peu sa faute. Pourquoi aussi ce diable d'homme a-t-il la singulière manie de ne jamais dire que ce qu'il pense, et de dire tout ce qu'il pense ?... Pourquoi vous baille-t-il vos vérités à la figure ?... Ce que les autres se contentent de se chuchoter à voix basse, il le clame tout haut sans se gêner, et toujours il évite d'avoir besoin de vous, de vous demander un service, de vous devoir de la reconnaissance. — On n'agit pas ainsi, que diable !

Le fait est que M. Lancereaux manque un peu trop de patience, de froideur qui calcule, et, comme je disais tout à l'heure, de diplomatie.

Foncièrement bon, il ne sait pas se faire aimable, et qui n'est pas aimable n'est rien dans ce Paris.

Il eût fait un bon professeur, pourtant, point affable ni séduisant, mais savant, et dévoré du désir d'être utile.

Sans compter que sa tête, qui est vraiment superbe, eût bien fait, parmi les portraits qui ornent la salle du conseil : de grands cheveux très noirs semés de fils d'argent ; une puissante barbe à demi longue, hirsute et drue ; des traits violents, bosselés ; et, sous la broussaille énorme des sourcils, deux yeux profonds et sombres, tour à tour terribles et bons, attendris et féroces, beaucoup plus attendris que féroces, soyez-en sûrs.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

De la thrombose et de l'embolie cérébrales considérées principalement dans leurs rapports avec le ramollissement du cerveau. Paris, 1862.

Traité historique et pratique de la syphilis. Paris, 1866, 1re éd. ; Paris, 1873, 2e éd.

Atlas d'anatomie pathologique, 1 vol. de texte et 1 vol. de planches in-4°, ce dernier en collaboration avec M. Lackerbauer. Paris, 1870.

Traité d'anatomie pathologique, 3 vol. in-8. Paris, t. Ier, 1875-77 ; t. II, 1879-81 ; t. III, 1883-89.

Traité de l'herpétisme. Paris, 1883.

Leçons de clinique médicale faites à la Pitié, 3 séries. Paris, 1883-1890.

Mémoires d'anatomie pathologique (Endocardite ulcéreuse, infection par produits septiques internes).

De l'altération des nerfs dans la paralysie saturnine, etc. Paris, 1864.

Des hémorrhagies méningées. Paris, 1863.

De l'amaurose liée à la dégénération des nerfs optiques dans les cas d'altération des hémisphères cérébraux. Paris, 1864.

De la polyurie. Paris, 1869.

Article Alcoolisme et article Rein (pathologie), in *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*.

Distribution géographique de la phtisie pulmonaire. Paris, 1877.

De l'alcoolisme et de ses conséquences au point de vue, de l'état physique, intellectuel et moral des populations. Paris, 1878.

Le diabète sucré dans ses rapports avec les altérations du pancréas. *Bulletin de l'Académie de Médecine,* 1877-90.



Professeur O.-M. LANNELONGUE

PROFESSEUR

O.-M. LANNELONGUE

LANNELONGUE (Odilon-Marc), né le 4 décembre 1841.

Interne des hôpitaux en 1862.

Docteur en Médecine en 1867.

Chirurgien des hôpitaux, le 11 août 1869.

Agrégé en 1869.

Membre de l'Académie en 1883.

Professeur le 30 juillet 1884.

Lors de la maladie de Gambetta, l'impitoyable malice de Rochefort s'exerça, un peu facilement, sur l'orthographe de ce nom que portent avec distinction deux chirurgiens français, l'un professeur de clinique à la faculté de Bordeaux, l'autre professeur de pathologie externe et chirurgien de l'hôpital Trousseau:

signe distinctif, celui de Bordeaux se nomme Martial, tandis que celui de Paris — le seul dont nous ayons à entretenir nos lecteurs — s'appelle Odilon-Marc.

Il est petit, trapu, pas beau, avec un nez volumineux, des cheveux relevés en brosse, une barbe blonde qui devient grise; toujours vêtu l'hiver d'une longue lévite, l'été d'une courte jaquette d'alpaga noir, il va, d'allures peu guindées et dandinant sa marche; mais sa figure aux traits fortement modelés est loin d'être banale, éclairée de deux yeux où l'intelligence étincelle.

Il est de ceux qui savent aimanter la chance. Venu de province sans fortune, il se fit remarquer très vite, et très vite aimer de ses maîtres : le grand Broca, à la visite duquel il arrivait régulièrement en retard, le saluait chaque matin d'une phrase de bienvenue, le présentant à son entourage avec une paternelle fierté, que M. Lannelongue a, depuis, pleinement légitimée. Très rapidement, en effet, il avait la médaille d'or des internes, était nommé chirurgien des hôpitaux, agrégé à la Faculté. Vers cette époque, tout le monde fut heureux d'apprendre qu'il épousait madame veuve de Rémusat, la belle-fille du ministre, fidèle ami de M. Thiers, dont la haute intelligence,

la fortune considérable et les relations mondaines allaient à merveille servir sa légitime ambition. La première chaire vacante à la Faculté fut pour lui.

Il serait tout à fait injuste de croire que le Dr Lannelongue doit surtout sa rapide élévation à des influences extra-médicales, à l'amitié de Gambetta, par exemple. Il a simplement compris qu'à Paris et à notre époque, un ambitieux doit savoir utiliser toutes les forces compatibles avec l'honneur; et lui-même apportait au service de sa cause une intelligence de premier ordre, une grande puissance de travail, une forte dose de bon sens scientifique. Comprenant qu'il avait quelque chose à faire, et que son temps était précieux, il a tâché de son mieux d'abréger les années perdues en concours successifs et en compétitions interminables qui usent et fatiguent avant l'âge un grand nombre de nos savants. Et sitôt arrivé, il a tenu pleinement ses promesses, organisant à l'hôpital Trousseau un service modèle de maladies chirurgicales de l'enfance, avec un merveilleux musée, faisant des leçons excellentes en dépit de l'accent méridional dont il les débite, écrivant de précieux livres, lucides, très bien faits, nombreux, où se révèle un maître à la fois novateur savant et chirurgien très pratique.

Ce qu'il a fait pour le bien de sa cause, le professeur Lannelongue voudrait le faire pour d'autres. La vie lui paraît courte, et il s'impatiente de voir, dans ce pays de France si prompt à la pensée, si primesautier, à tendances si originales, l'élite de nos jeunes médecins condamnée au bagne des concours de vingt-cinq à trente-cinq ans en moyenne : il s'irrite de voir beaucoup d'entre eux fatigués et fourbus à l'heure où ils devraient logiquement être au maximum de leur puissance intellectuelle et se livrer en paix aux recherches originales et fécondes, loin des bavardages inutiles et routiniers. Aussi s'efforce-t-il constamment de battre en brèche les vieux errements universitaires, pour leur substituer un régime d'études laissant à nos chercheurs plus d'indépendance et de spontanéité. On l'accuse d'être parfois un juge partial dans les concours, et lui-même ne s'en défend pas. Car il croit qu'en bonne justice doit triompher non pas celui qui brille davantage à telle ou telle épreuve, mais celui qu'il sait avoir la plus haute valeur foncière, même si celui-là se trouble et balbutie.

A la défense de ces généreuses idées, M. Lannelongue apporte ses qualités d'esprit alerte, vif, rempli d'entrain. Pourtant on lui reproche, assez

justement, je crois bien, de se reposer un peu trop, ces temps-ci, de prendre de fréquents congés et de se faire remplacer aux hôpitaux et à la Faculté. Ce n'est pas, de sa part, calcul lui permettant de se mieux consacrer à la clientèle lucrative, puisqu'il ne fait pas de clientèle. Mais peut-être la politique n'est-elle pas tout à fait étrangère à ce ralentissement de zèle. On se souvient qu'une ou deux fois déjà, le D[r] Lannelongue s'est efforcé, en vain, de remplacer M. de Cassagnac comme député du Gers. Actuellement encore, il paraît se préoccuper beaucoup d'affermir la République modérée dont il est partisan très résolu. Si sages et clairvoyantes que soient ses opinions politiques, beaucoup de ses amis aimeraient mieux encore voir cet esprit de premier ordre se consacrer uniquement à son rôle scientifique, à qui bien certainement il devra le meilleur et le plus durable de sa gloire.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Plusieurs articles in *Dictionnaire* de Jaccoud.
Ostéomyélite aiguë et chronique, 1879.
Abcès froids et tuberculose osseuse, 1881.
Mémoire sur la syphilis osseuse congénitale.
Coxotuberculose, 1886.
Traité des kystes congénitaux, 1886.
Tuberculose vertébrale, 1888.
Blessure et maladie de Gambetta, 1883 ; etc., etc.



Docteur LE DENTU

DOCTEUR LE DENTU

LE DENTU (Jean-François-Auguste), né le 21 juin 1841.

Interne des hôpitaux en 1862.

Docteur en Médecine en 1867.

Agrégé le 15 octobre 1871.

Chirurgien des hôpitaux en 1872.

Membre de l'Académie en 1889.

Professeur en 1890.

C'est " professeur „ et non docteur que je voudrais pouvoir écrire en tête de cet article, auprès du nom de M. Le Dentu; car je ne connais pas, parmi nos agrégés de chirurgie, d'esprit plus distingué, d'homme plus délicat, de jeune maître plus sympathique, ni plus digne, par son talent, d'occuper la première place. Je suis sûr, en parlant de la sorte, d'avoir l'approbation de tous, même de ses compétiteurs, et de

blesser seulement l'extrême modestie de celui dont je fais l'éloge.

On se juge sévèrement entre confrères, et les savants, au moins autant que les artistes, se plaisent d'ordinaire à mettre en relief le côté faible du caractère de leurs rivaux en renommée. Les chirurgiens sont particulièrement habiles à ce jeu. On dit d'un tel qu'il aime trop l'argent, de tel autre qu'il opère mal, de celui-ci qu'il est uniquement théoricien, de celui-là qu'il est trop vaniteux, trop amoureux de la réclame, ou trop désagréable à vivre. Je n'ai trouvé personne pour déprécier le docteur Le Dentu, et les plus froids à son égard ne trouvent qu'un reproche à lui faire, celui de ne pas se mettre assez en avant et de ne pas assez attirer l'attention.

Sa figure est à la fois charmante et aussi peu banale que possible. Né à la Martinique, il est très brun, très grisonnant, avec les cheveux et la barbe qui frisottent, presque crépus ; de l'ensemble des traits, des lèvres un peu grosses, des yeux noirs et profonds, une impression se dégage d'intelligence vive et de douceur exquise. Il est fréquent qu'une physionomie bonne ait l'air un peu... bébête, et la finesse s'allie souvent à un peu de dureté sarcastique. Rien de pareil chez M. Le Dentu : sa

figure est en même temps intéressante par l'intelligence dont elle est pétrie, et presque touchante par la bonté dont elle rayonne. Il est avec cela de taille ordinaire, assez trapu, avec l'embonpoint léger dont la quarantaine se pare volontiers. Assez coquet et très distingué de manières, il dissimule dans sa démarche une tendance de la poitrine à s'incliner du côté droit, tendance qui lui vient d'une longue maladie qui a donné des craintes un moment, qui certainement a retardé l'éclosion de sa fortune scientifique, et qui, Dieu merci, n'a laissé d'autres traces que cette insignifiante déformation.

Mais tout le charme de sa personne ne suffirait point à lui valoir d'aussi unanimes éloges, si le docteur Le Dentu n'était en même temps un des esprits supérieurs de notre monde médical. Fait extraordinaire dans les annales du concours, il était à vingt-huit ans agrégé à la Faculté ; un peu plus tard, en 1872, il était, après de très remarquables épreuves, nommé chirurgien des hôpitaux. C'est à Saint-Louis qu'il est chef de service. Là, trois fois par semaine, il opère et professe, avec la préoccupation constante de bien faire et de donner, aux très nombreux élèves qui suivent son enseignement, le bon exemple.

Il parle avec facilité, avec méthode, avec une grâce simple et charmante ; ennemi de l'inutile rhétorique et des effets d'érudition facile, il dit d'une voix claire, douce, un peu lente, d'excellentes choses toujours pratiques et profitables; convaincu des graves responsabilités qu'assume le chirurgien moderne, il s'applique à bien inculquer aux élèves des principes opératoires où se révèlent sa prudence, sa sagesse, son peu de goût pour l'aventure hasardée, sa hardiesse raisonnée, car il n'est point timide, ni timoré, avec cela. Les opérations les plus hardies, les plus récemment tentées, il les fait aussi énergiquement et habilement que quiconque; mais il les fait toujours à bon escient, après mûre réflexion, et lorsque sa conscience, qui est infiniment délicate et scrupuleuse, l'y autorise pleinement. Ce sont là des qualités rares et précieuses de nos jours.

Ceux qui lui font le reproche peu grave de ne pas oser assez en tant qu'opérateur, disent encore qu'il ne publie pas, à leur gré, un assez grand nombre de travaux. Il a pourtant, derrière lui, une œuvre déjà considérable, l'anatomie du système veineux, un volume de Voillemier, un récent et très bon traité des maladies chirurgicales du rein. Pourtant, il faut bien l'avouer, sa modestie

et la crainte qu'il a de parler pour ne rien dire le poussent à ne publier que les faits dont il est bien sûr, après les avoir soumis à un contrôle rigoureux. A ce système, qui, soit dit en passant, devrait être celui d'un grand nombre de ses confrères, il gagnera de n'avoir jamais signé que de très bonnes choses que le temps ne détruira pas, et qui demeureront à tout jamais des vérités. Il écrit bien, d'ailleurs très clairement, et d'un style ma foi très distingué ; il est fier d'avoir eu jadis, au concours général, un prix de discours français.

Peut-être mérite-t-il davantage cette critique d'être de caractère un peu trop conciliant et de ne pas assez défendre ses élèves dans les concours où il est juge. Il a une telle peur d'être injuste, de favoriser ses amis au détriment d'un inconnu plus méritant, qu'il se laisse un peu trop aisément convaincre par ses collègues moins scrupuleux.

Mais, plus j'y songe, plus je m'aperçois que le docteur Le Dentu se rapproche, par les grandes qualités et les petits défauts de l'esprit et du caractère, d'un homme qui est, je pense, le plus vénérable et le plus admirable des médecins. J'ai nommé le docteur Potain.

Même délicatesse d'âme, même supériorité scientifique, même impeccabilité professionnelle,

mêmes scrupules de conscience, parfois exagérés jusqu'à la faiblesse conciliante. Plus jeune et par conséquent moins glorieux que le grand médecin de la Charité, le chirurgien de l'hôpital Saint-Louis semble l'avoir pris pour modèle. C'est là le plus magnifique éloge qu'il soit possible de lui faire, et je ne peux rien lui souhaiter de plus enviable que d'être, parmi nos chirurgiens, ce qu'est M. Potain parmi nos médecins : le meilleur.

L'article sur le Dr Le Dentu date d'un an avant sa nomination à la chaire de clinique.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Recherches sur la circulation veineuse de la jambe et du pied. Thèse de doctorat, prix Godard.
Des anomalies du testicule. Th. agrég.
Localisations cérébrales et trépanation, 1878.
Nombreux articles in *Dictionnaire* de Jaccoud.
Technique de la néphrectomie, 1880.
Traité des maladies chirurgicales du rein, 1889.
Etc., etc.



Professeur Maurice LETULLE

PROFESSEUR

MAURICE LETULLE

LETULLE (Maurice), né le 19 mars 1853.
Interne des hôpitaux, en 1875.
Médaille d'or, en 1878.
Médecin des hôpitaux, en 1883.
Professeur agrégé à la Faculté de Médecine, le 24 mars 1889.

Les qualités et les défauts qui font de lui l'une des personnalités les plus intéressantes du monde médical parisien, le Dr Maurice Letulle les tient sans doute de son origine familiale moitié normande et mi-picarde — il est né à Mortagne, dans l'Orne.

Qualités dominantes, défauts très négligeables, puisqu'ils ne sont rien autre chose que la conséquence logique de ses dons naturels.

Supérieurement doué d'une intelligence très mâle, très volontaire et très tenace, âpre au travail, amoureux de la lutte, il s'est trouvé jusqu'à ces dernières années servi plus qu'à souhait par les circonstances, ayant eu à lutter et à travailler plus que personne.

Il est de ces hommes à principes, qui se trouvent, en entrant dans la vie active, une ligne de conduite dont ils ne se départent jamais.

Sans s'occuper des autres et sans vouloir juger personne, une fois pour toutes il a résolu d'arriver par lui-même, sans jamais faire une courbette, sans quémander une faveur, sans solliciter un suffrage. Il a trouvé plus honorable, plus digne de lui-même, de triompher de tous les obstacles, sans les tourner, en les abordant bien en face ; il s'est peu soucié de plaire et de séduire les puissants.

Attitude à coup sûr digne de tous les respects, bien qu'elle lui ait valu un certain nombre d'ennemis, bien qu'elle l'ait fait accuser de raideur et d'orgueil.

Or, pour quiconque le connaît bien, ces apparences cachent une parfaite loyauté, une bonté très grande, une modestie très réelle ; et ce serait un homme sans défauts, s'il ne gardait encore, à

présent qu'il est arrivé, un peu trop de pessimisme, de défiance des hommes et d'inquiétude.

Il n'est personne, désormais, qui ne rende justice à sa haute valeur, à son infatigable vaillance, à son habileté de clinicien, à sa science d'anatomo-pathologiste. Car c'est cela qu'il est au premier chef, un excellent observateur, doublé d'un savant de laboratoire.

Il n'a guère eu qu'un maître : Vulpian. Or, Vulpian, qui fut un grand savant, un honnête homme, et un juste devant l'Éternel, fut en somme un maître médiocre et pas du tout un chef d'école, en ce sens qu'il ne sut jamais prêcher que d'exemple, qu'il ne groupa les gens autour de lui que par la vénération qu'il inspirait et non par les services rendus. Vulpian fut si bien un juste, que jamais il n'osa seconder ses élèves par crainte d'être accusé de partialité.

En outre, il ne leur inculquait aucune méthode, aucune doctrine générale : il n'avait point d'idée de ralliement. Tandis que son ami Charcot menait au bon combat une armée bien disciplinée, Vulpian ne savait point donner d'impulsion maîtresse aux forces qui se groupaient autour de lui : et ces forces pourtant se nommaient Landouzy, Déjerine, Coyne, Troisier, Merklen, Letulle...

Donc, le jeune savant, que sa médaille d'or avait mis en évidence, dut lutter longuement, et conquérir au prix de vigoureux efforts sa place d'agrégé à la Faculté de Médecine.

Ces efforts obstinés, ce travail acharné, le professeur Letulle est mieux que tout autre à même de ne pas trop les regretter. D'autres sont à jamais fatigués et fourbus après la course des concours. Il a su résister : plus que jamais il est vaillant et travailleur. Chose vraiment digne d'éloges et qui prouve à la fois sa grande modestie foncière et son grand amour du travail, on le voit tous les jours, jusqu'à ce que la nuit l'oblige à replier son microscope, s'enfermer dans le laboratoire d'anatomie pathologique et de bactériologie du professeur Cornil, en compagnie de cette élite de chercheurs qui se nomment Gombault, Brault, Sabourin, Balzer.

Si l'on excepte l'heure de sa consultation, c'est là toute sa vie : étudier ses bons malades d'hôpital, comparer leurs symptômes aux lésions trouvées au laboratoire ; et c'est là son idée : l'union féconde de la clinique et de l'anatomie pathologique. Pratiquement, c'est un bon médecin, doublé d'un bon hygiéniste. Il sait que l'homme est encore bien mal armé pour combattre la maladie. Mais il sait aussi qu'on peut souvent la prévenir,

et la prophylaxie, l'asepsie, chère aux chirurgiens, trop méconnue des médecins, le préoccupe constamment.

Il fait un cours, extrêmement suivi, où il expose ses idées d'une manière infiniment lucide et pratique, en montrant tout ce qu'il avance, en produisant des planches véridiques, dessinées par ses soins, à l'appui de son dire. Il parle bien, sans phrases inutiles, comme il écrit du reste, et l'on peut dire qu'il possède le vrai bon style scientifique, précis, lumineux, pénétrant, rehaussé d'une élégance discrète pleine de charme.

Il n'en abusera jamais pour écrire de bien gros livres, traités d'ensemble, bons surtout à la vulgarisation du moment.

Son œuvre est tout entière en articles et en brochures ; mais comme chacun de ces opuscules contient une vérité neuve, bien observée et bien viable, cela vaut mieux, à mon avis, pour la durée de sa bonne réputation scientifique.

Enfin, s'il est quelque peu défiant et par suite parfois un peu hautain, ce n'est point avec ses élèves, ni surtout avec ses internes, qui tous lui gardent une fidèle et reconnaissante amitié. Lorsque cette amitié les pousse à dire publiquement beaucoup de bien de lui, cela l'irrite fort.

J'en saurai bien sûr quelque chose quand il aura lu cet éloge écrit malgré lui. Mais j'avoue me soucier assez peu de lui plaire aujourd'hui, uniquement préoccupé de lui marquer la place qu'il mérite parmi les meilleurs agrégés d'à présent, parmi les meilleurs maîtres de demain.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Hypertrophies cardiaques secondaires. (Thèse inaugurale).

Hydrargyrisme chronique (recherches expérimentales et hygiène).

Hystérie saturnine.

Lymphadénome fibreux.

Cancers du médiastin.

Origine infectieuse de certains ulcères simples de l'estomac et du duodénum.

Guide pratique des sciences médicales, publié sous la direction du docteur Letulle par MM. Nicolle, Lesage, Demelin, Morax, Ch. Nicolle, Gascard, Winter, Viau. — Année 1891 (Société d'éditions scientifiques). Excellente encyclopédie de poche pour le praticien.



Docteur LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

DOCTEUR

LUCAS-CHAMPIONNIÈRE

LUCAS-CHAMPIONNIÈRE (Just), né à Saint-Léonard, le 15 août 1843.
Interne des hôpitaux en 1865.
Docteur en Médecine, le 3 février 1870.
Chirurgien des hôpitaux, en juillet 1874.

Ce serait une incontestable ingratitude que de ne pas faire figurer le nom du docteur Just Lucas-Championnière parmi les grands médecins d'aujourd'hui.

Il a été l'introducteur en France de la méthode antiseptique, du pansement de Lister, et cela suffirait à lui valoir la reconnaissance de tous les opérés et de tous les chirurgiens ses confrères.

Il était encore interne à la Pitié, en 1869, quand il publia son premier appel à la bonne doctrine, qui devait servir de point de départ au renouvellement de la chirurgie française.

En 1876, il publiait son premier ouvrage magistral sur la chirurgie antiseptique, dont la deuxième édition date de 1880.

En 1878, sitôt que Charcot eut définitivement révélé l'histoire des localisations cérébrales motrices, Lucas-Championnière comprit que, dirigée par des données anatomiques précises, la chirurgie antiseptique allait pouvoir attaquer hardiment les tumeurs, les exostoses, les épaississements des méninges, jusque dans leurs repaires intra-crâniens.

Et ses tentatives ont été couronnées de succès : il est désormais établi que plusieurs maladies des centres nerveux, celles surtout qui donnent lieu à des accès d'épilepsie partielle ou jacksonnienne, peuvent être radicalement guéries par l'intervention opératoire, par la trépanation désormais sans dangers.

Joignez à cela son étude de la cure radicale des hernies, et ses innovations plus récentes dans le traitement des fractures, et vous verrez que sa part est fort belle parmi les initiateurs d'aujourd'hui.

On a dit de lui qu'il était à la fois un emballé et un retardataire, qu'il s'était un peu avancé dans

ses espoirs de guérison des fractures par le massage, et qu'il se décidait malaisément à admettre l'évolution plus moderne de l'antisepsie vers l'asepsie, et les progrès faits depuis ses travaux, dans la voie de la simplification des méthodes.

Et quand cela serait?... Les plus mauvaises langues confraternelles reconnaissent qu'il y a, dans tout ce qu'il avance, une part de vérité vraie. Le reste importe peu.

Et ce chirurgien un peu nerveux et inquiet, peut-être par excès de modestie et par crainte d'être incompris, n'en reste pas moins un des bienfaiteurs de l'humanité souffrante et l'un des premiers chirurgiens de ce temps-ci, l'un des plus dignes de respect pour la conviction profonde et l'admirable probité.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Le *Journal de médecine et de chirurgie pratiques.*

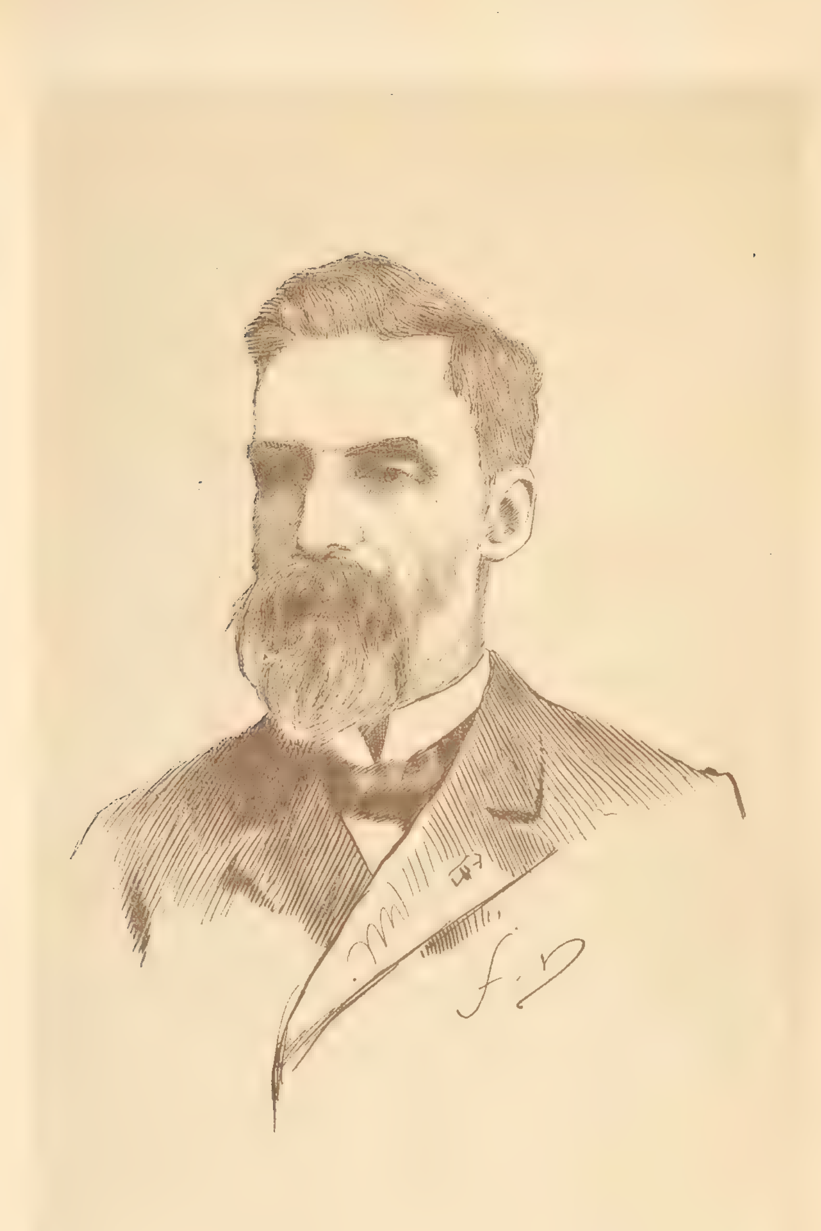
Les lymphatiques utérins, 1870.

Chirurgie antiseptique, 1876 et 1880.

Trépanation guidée par les localisations cérébrales, 1878.

Cure radicale des hernies, 1887.

Le massage et la mobilisation dans le traitement des fractures, 1886 et 1889.



Docteur MONOD

DOCTEUR MONOD

MONOD (Charles-Edmond), né le 26 septembre 1843.
Interne des hôpitaux en 1867.
Docteur en Médecine en 1873.
Agrégé à la Faculté le 1er août 1875.
Chirurgien des hôpitaux en 1877.

DANS cette belle et patriarcale ſamille des Monod, qui est l'honneur du monde protestant français, presque tous les fils se font médecins quand ils ne se ſont pas pasteurs : guérisseurs d'âmes ou de corps, ils sont tous de très braves gens, intelligents et bons, d'honorabilité proverbiale, et c'est merveille, aux jours de ſêtes, de voir quelle lignée magnifique d'enfants et de petits-enfants réunit autour de sa table l'aïeul vénéré, le docteur Gustave Monod, doyen des

chirurgiens de France, qui porte ses quatre-vingt-onze ans de si fière façon qu'on dirait un vieillard biblique (1).

C'est de son fils Charles Monod, héritier de sa grande clientèle et de son renom scientifique, actuellement chef de service à l'hôpital Saint-Antoine, que je veux parler maintenant.

Imaginez un Coligny pacifique et d'aspect bienveillant, un huguenot de vieille race, mais plus souriant que sévère : il a une belle barbe grise, en pointe comme celle de l'amiral, une figure digne, calme et douce, un bon regard, des manières affables et avenantes ; dans son service, parmi ses élèves, il est volontiers rieur et bon enfant ; de même que son cousin, l'éminent directeur de l'Assistance publique au ministère de l'intérieur, il est tout à fait libéral, plus libéral, dit-on, que le reste de la famille. Une chose, pourtant, dont on ne saurait le blâmer, le distingue entre ses collègues : sa causerie, très gaie et dénuée, certes, de toute pruderie, est infiniment moins épicée que n'est en général celle de messieurs les chirurgiens des hôpitaux : on ne dit pas de gaudrioles dans son service, qui n'en est pas moins suivi pour cela.

(1) Ecrit un peu avant la mort du Dr Gustave Monod.

Il est, en effet, homme de bon conseil, praticien de haute valeur, maître très serviable et fidèlement dévoué à ceux qui ont une fois gagné son estime. Esprit très sage et très pratique, il ne pousse point ses élèves dans la voie des études purement théoriques : ce qu'il veut, c'est former à son image de bons praticiens, d'adroits opérateurs, point révolutionnaires mais consciencieux et n'agissant qu'à coup sûr. Il est lui-même infiniment modeste et réservé, au point d'aimer à s'entourer, dans les cas exceptionnellement graves, de conseils dont il n'aurait aucun besoin, certainement ; c'est de sa part façon de se mettre en tutelle qui ressemble beaucoup à celle du bon Henri IV dans son fameux discours au Parlement.

Le docteur C. Monod est le modèle de toutes les vertus privées : la distinction de ses manières, la douce austérité de sa vie, sa foncière bonté lui valent, autant que son habileté consommée de praticien, d'être très recherché du bon monde : c'est dans la clientèle que ses qualités triomphent pleinement, et je sais peu de médecins qui se fassent aimer autant de leurs malades.

Au dire de tous ses confrères, qui souvent demandent ses avis, il est en outre le plus scrupuleusement délicat des consultants. Un chirurgien

que l'on blâmait un jour pour sa vénalité répondait en guise de défense : " Ça coûte si cher, à notre époque, d'élever sa petite famille ! „ Et savez-vous combien il avait d'enfants, ce monsieur-là ? Un seul. Le docteur Monod en a déjà bien près de douze, sans compter ceux que la bénédiction du ciel peut encore lui envoyer !... Il a donc quelque mérite à se montrer désintéressé.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Plusieurs articles au *Dictionnaire encyclopédique*.

Etude comparative des diverses méthodes de l'exérèse. Thèse agrég., 1875.

Leçons de clinique chirurgicale à Necker, 1884.

Taille hypogastrique chez les enfants.

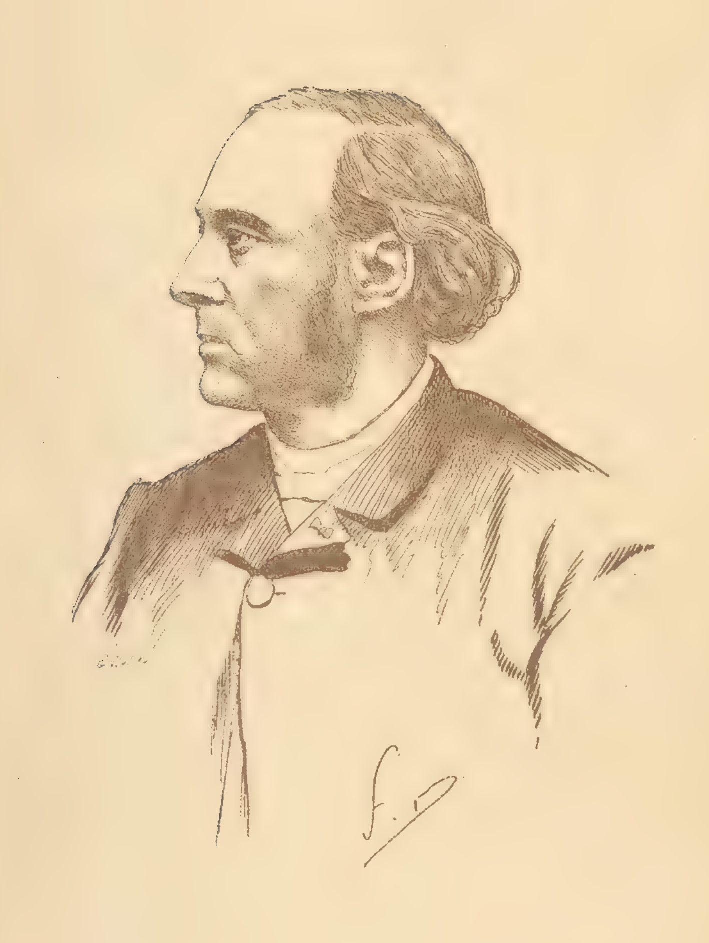
Pathogénie et structure des petits kystes de l'épididyme, en collaboration avec Arthaud, 1885.

Statistique d'amputations du sein pour cancer, 1885.

Article Pénis (anatomie et pathologie), en collaboration avec Brun. (*Dictionnaire encyclopédique.*)

Contribution à l'étude du panaris analgésique, en collaboration avec Reboul, 1883.

Traité des maladies du testicule et de ses annexes, en collaboration avec Terrillon, 1889.



Professeur PAJOT

PROFESSEUR PAJOT

PAJOT (Charles), né le 18 décembre 1816, à Paris.
Docteur en Médecine, le 21 août 1842.
Agrégé, le 8 juin 1853.
Professeur d'accouchements, maladies des femmes et des enfants, le 20 décembre 1863.
Professeur de clinique obstétricale et de gynécologie, en 1883.
Professeur honoraire, le 27 décembre 1886.
Directeur-fondateur des Annales de gynécologie et d'obstétrique (journal mensuel).
Premier président et fondateur de la Société d'obstétrique et de gynécologie de Paris.

CETTE fois-ci, c'est bien à proprement parler un " profil „ qu'il me faut faire, car la très intéressante et remarquable figure du Dr Pajot ne revêt tout son caractère ni de face ni de trois quarts, et jamais assurément peintre ni photographe ne tenterait de le portraiturer autrement qu'en profil. Vue ainsi, sa tête est

vraiment superbe : il porte beau, le nez en l'air, les blancs cheveux étirés en arrière, dégarnissant les tempes, empanachant la nuque ; l'arête finement dessinée du front, du nez, de la lèvre imberbe et du menton glabre, semble faite pour la médaille ou le bas-relief; avec ses favoris courts campés droit au devant de l'oreille, sa cravate blanche à l'ancienne mode, sa redingote à longs pans, boutonnée au milieu sur un seul rang, il donne, à première vue, l'impression d'un clergyman prêcheur ; mais la malice aiguë de son regard et la gaillardise de son sourire détrompent vite quiconque l'observe attentivement.

Ses soixante-quinze ans, qui n'ont rien abattu de sa juvénile énergie, lui ont valu, ces temps derniers, sa mise à la retraite. Mais il fut professeur si extraordinaire, et il tient encore une si fière place dans le monde médical parisien, que je ne résiste pas au plaisir de fixer en quelques mots les traits caractéristiques de sa curieuse personnalité.

Deux passions ont dominé sa vie : la pêche à la ligne et la science obstétricale.

Alors qu'il était encore très pauvre et très inconnu, il commençait sa fortune et sa renommée en faisant, toute la journée, des cours libres où

déjà praticiens et étudiants venaient en foule; la nuit, pour son délassement, il descendait dans les caves de l'ancien Hôtel-Dieu dont les portes ouvraient au ras du fleuve noir; en ce poste sinistre et propice entre tous, il guettait le poisson, faisait des pêches miraculeuses, et, nageur intrépide, plongeait au secours des noyés qu'il frictionnait avec tant de méthode et de patience que, presque toujours, il les sauvait : si bien qu'il fut, à cette époque, surnommé “ le terre-neuve de la Faculté „.

A ce titre, il joignit bientôt, grâce à un très brillant concours, celui d'agrégé. Il n'eut, d'abord, qu'un auditoire d'élèves sages-femmes; mais, en 1863, il était, à l'unanimité, nommé titulaire de la chaire théorique d'accouchements, qu'il ne quitta qu'en 1883, à la mort de Depaul, pour passer à la clinique.

Il a publié de très nombreux travaux, imaginé d'ingénieux instruments, et cela eût suffi à lui valoir une réputation. Mais il a été surtout un professeur exceptionnel, un orateur inoubliable, c'est là son originalité.

Dans le grand amphithéâtre de la Faculté, devant le plus nombreux public que jamais savant ait groupé autour de lui, au milieu d'un millier

d'élèves, qu'il tenait sous le charme, il a fait, vingt années durant, les plus étonnantes leçons qui se puissent entendre. Prise à son point de vue théorique, la science obstétricale est, en somme, chose assez monotone et restreinte. Il en faisait la chose la plus intéressante et la plus variée. Pour captiver son auditoire, le convaincre et ravir ses bravos, pour le mieux instruire et plus durablement, tout lui était bon, littérature, politique, bons mots, calembours, périodes éloquentes, sous-entendus et anecdotes. Véritablement orateur, il possédait au plus haut point le don d'entrer en communication parfaite et quasi-magnétique avec la foule, de manier à volonté son auditoire. Irréconciliable ennemi du cléricalisme et de l'Empire, il aimait à susciter, d'une allusion légère, en passant, les indignations faciles de la jeunesse. Sa voix chaude, admirablement nuancée, le servait à merveille, calme et patiente pour les démonstrations détaillées, vibrante et forte pour fixer un précepte, une loi générale dans l'esprit de son auditoire. Vers la fin de son cours, il tenait à se résumer d'une phrase typique, inoubliable : presque toutes ces phrases sont demeurées célèbres et se redisent entre médecins de générations en générations : comme il savait incomparablement l'art de dire

avec délicatesse les très gaulois propos auxquels prête, plus que toute autre, sa spécialité, il épiçait souvent ses aphorismes et beaucoup d'entre eux ne sauraient être reproduits ici. En voici un cependant, qui, pour être tout à fait technique, n'en donne que mieux idée de sa manière. Après une leçon sur le mode d'emploi du forceps, il concluait ainsi : « La règle est immuable; toujours, pour commencer, vous appliquez la branche gauche, de la main gauche, à gauche, et tout, Messieurs, doit être gauche, excepté vous, l'opérateur. » Un précepte ainsi formulé ne s'oublie pas.

Avec ces qualités d'esprit alerte, de répartie facile, il fut un merveilleux polémiste, encore plus goûté pour la finesse de ses mots que redouté pour la rigueur de son argumentation. Il a eu et il a encore le génie de la contradiction. Lorsque Tarnier, qui fut son élève et qui est toujours son ami, inventa le forceps qui lui valut l'approbation de tous les spécialistes, Pajot le combattit et répliqua par deux lettres, peut-être discutables scientifiquement, mais étourdissantes d'esprit : qu'il ait tort ou raison, il a bien fait de les écrire puisqu'il les a si bien écrites. Et quel talent de répartie! Il faisait un jour ses visites pour l'Académie, dont il n'est pas, d'ailleurs. Un

immortel l'accueillit en ces termes : " Certes, bien cher Monsieur, vous avez tous les droits, j'en conviens, tous les titres : mais, comment diable voulez-vous que je vous donne ma voix? voici trois ans que je dîne tous les huit jours chez votre concurrent!... „ Et Pajot de répondre :

— Je repasserai quand vous aurez digéré, cher confrère!

Pas plus tôt qu'hier, dans une société savante, on discutait, le plus gravement du monde, ce sujet délicat : " Est-on en droit, oui ou non, au moyen du chloroforme, d'éviter à la femme les douleurs de l'enfantement? „ Savez-vous comment Pajot a tranché la question?... Il a tendu à ses collègues la quatrième page d'un journal politique où s'étalait une réclame de dentiste : *Extraction avec douleur : 5 francs; sans douleur : 20 francs.* Ce n'est peut-être pas très rigoureux comme conclusion scientifique, mais en tant que malice, c'est excellent, avouez-le.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Deuxième livraison du traité d'accouchements de P. Dubois et Pajot.

Éléments de pratique obstétricale.

Des causes d'erreurs dans le diagnostic de la grossesse.

Des accouchements difficiles par la direction vicieuse des forces.

Du travail prolongé et de la contracture utérine.

Présentation de l'épaule dans les rétrécissements et nouveau procédé d'embryotomie.

Céphalotripsie. De la céphalotripsie sans tractions, ou méthode pour accoucher les femmes dans les rétrécissements extrêmes.

La première et la seconde sur le forceps à aiguille.

De l'inutilité des instruments spéciaux pour la provocation de l'accouchement.

Des sondes vésicales et utérines à valves aseptiques.

Des lésions traumatiques du fœtus pendant l'accouchement.

Anesthésie obstétricale. Le chloroforme dans les accouchements naturels. Demi-anesthésie.

Fausses routes vaginales.

Étroitesse des orifices utérins dans ses rapports avec la dysménorrhée et la stérilité.

De la stérilité et des obstacles à la fécondation dans l'espèce humaine.

Guérison des déviations utérines par la grossesse.

De la cautérisation et du curage dans le traitement des endométrites.



Docteur PÉAN

DOCTEUR PÉAN

PÉAN (Jules-Émile), né le 29 novembre 1830, à Châteaudun.
Interne des hôpitaux, le 20 décembre 1855.
Médecin du Bureau central, le 7 juin 1865.
Médecin des hôpitaux, le 1er janvier 1867.
Membre de l'Académie de Médecine, en novembre 1887.

Lorsque — voici bien des années — je débarquai de ma province pour venir achever à Paris mes études médicales, mon premier soin fut d'aller voir opérer Péan. A cette époque, il était à peu près seul en France à oser ces opérations abdominales, ces *ovariotomies*, aujourd'hui si vulgarisées et si peu redoutables ; on discutait beaucoup, de par le monde, l'extrême hardiesse de ses tentatives, presque toujours heureuses, grâce à sa prodigieuse habileté : je me joignis, un samedi matin, à la foule d'étudiants

et de praticiens qui encombrait l'amphithéâtre de l'hôpital Saint-Louis. J'ai gardé de cette matinée une très vive impression.

Debout, dépassant ses aides de la tête, en habit, le blanc pastron de sa chemise largement étalé sur la carrure de sa poitrine, Péan m'est apparu magnifique, imposant et puissant comme la force même, avec sa grande figure pâle, impassible, presque sacerdotale et sacrée, d'une sérénité inaltérable d'olympien. Tandis qu'un interne donnait du chloroforme à la malade, il parlait, lourdement, sans vaine éloquence, pour nous conter brièvement ce qu'il allait faire tout à l'heure. Mais il jetait ses phrases avec une sorte d'ennui, comme si les minutieuses explications scientifiques n'étaient pas son affaire : et il les abrégeait, las de paroles, pressé d'agir. Peu lui importait d'être écouté : ce qu'il voulait, c'est qu'on le vît à l'œuvre. “ Ecartez-vous, messieurs, que tout le monde puisse voir !... „ Une serviette prestement nouée à son cou, ses manchettes blanches à peine retroussées, l'opération commença. Les opérations, plutôt, car il en fit cinq ou six à la suite, ce jour-là, laissant comme toujours à ses internes le soin des pansements. Je fus émerveillé. Je n'avais pas idée d'une pareille

dextérité, d'une telle rapidité, d'une sûreté de main si impeccable, d'une habileté si consommée. C'était plus étonnant qu'horrible, cette utile et bienfaisante boucherie, ce défilé de malades endormis, opérés, emportés en un clin d'œil, se succédant sur la table sanglante parmi tout un hérissement clair de lames et de pinces, d'instruments inventés par lui. Comme tous ceux qui ont vu ce spectacle, je fus émerveillé de son sang-froid que rien ne trouble, de son coup d'œil que rien ne trompe, de son incomparable dextérité manuelle que rien n'égare.

Opérés ainsi à la diable, et sans plus de minutie dans les précautions antiseptiques, les malades courraient grand risque entre les mains de tout autre chirurgien. M. Péan guérit les siens presque infailliblement : on dirait qu'un sort bienheureux, qu'une inlassable bonne fortune s'attache à tout ce qu'il fait.

Le fait est que tout lui réussit, comme aux conquérants, comme aux dominateurs de ce monde ; car il est bien réellement de la race des forts et des triomphateurs.

On connaît son histoire : il se vante, très volontiers, d'être parti de bas. Son père, un très brave homme de meunier, je crois, vint un jour, du fond

de sa campagne, se faire extirper à Paris je ne sais quel bobo. Le chirurgien qui l'opéra se fit rémunérer très copieusement, et le bonhomme rentrant chez lui, guéri et mécontent, dit à son gamin : “ Tu devrais bien te faire médecin : il y a tout de même de bien beaux bénéfices dans ce métier-là. „ Il ne se doutait pas, le brave homme, que cette involontaire prophétie, son fils devait la réaliser un jour au delà de toute espérance. Car jamais, à Paris, chirurgien ne fit si superbe fortune, jamais, ou peu s'en faut, aucun ne gagna tant d'argent.

Cela suffit à expliquer le nombre exceptionnellement considérable de jaloux qu'il a faits. Il a des détracteurs dont quelques-uns, tout à fait honorables, lui reprochent d'avoir modifié certains usages surannés de la pratique médicale. M. Péan ne s'en alarme guère, car chaque jour il voit diminuer le nombre de ses adversaires d'hier, aujourd'hui ses amis.

D'ailleurs, tous ses confrères, sans exception, s'accordent à proclamer qu'il est prodigieusement habile, prodigieusement actif et vaillant à l'ouvrage, qu'il aime son métier par dessus toutes choses, qu'il travaille sans cesse, en courses du matin au soir, se multipliant sans fatigue, qu'il

aime ses malades et les soigne avec dévouement, que, maintes fois, il s'est laissé tenter par le désir d'être charitable et brave homme. Après cela, qu'il se fasse payer très cher des gens très riches, qu'il réclame des honoraires en proportion avec la situation de fortune de ses clients, c'est son affaire ; et j'ai idée que ses collègues qui le blâment à ce point de vue ne sont pas, au fond, bien fâchés de ces nouvelles mœurs chirurgicales qui leur permettent d'élever eux-mêmes leurs prix sans que le bon client s'en étonne.

Il faut le constater, ils sont bien rares, maintenant, les *purs* qui tiennent rigueur à Péan. Tout récemment, la scrupuleuse Académie, cette arche sainte, après s'être fait prier un peu, lui a ouvert à deux battants sa porte inviolée ; il y est entré glorieusement, avec une forte majorité, et sa bonhomie, sa simple franchise d'allures, sa loyauté peu raffinée mais très réelle, lui ont conquis le cœur de ceux-là mêmes dont il n'avait pas eu les suffrages. Au banquet que lui ont offert ses amis, à cette occasion, les meilleurs et les plus glorieux du monde médical se pressaient en foule, et ne lui ménageaient point leur cordialité.

Aux séances de l'Académie, Péan, qui les suit assidûment, parle peu. Il dit lui-même : " Je ne suis

pas un savant, moi, ni un faiseur de beaux discours ; „ il n'écrit pas beaucoup non plus, laissant le plus souvent à ses internes le soin de rédiger et de réunir en volumes les observations et les statistiques de son service. L'action, voilà son fait.

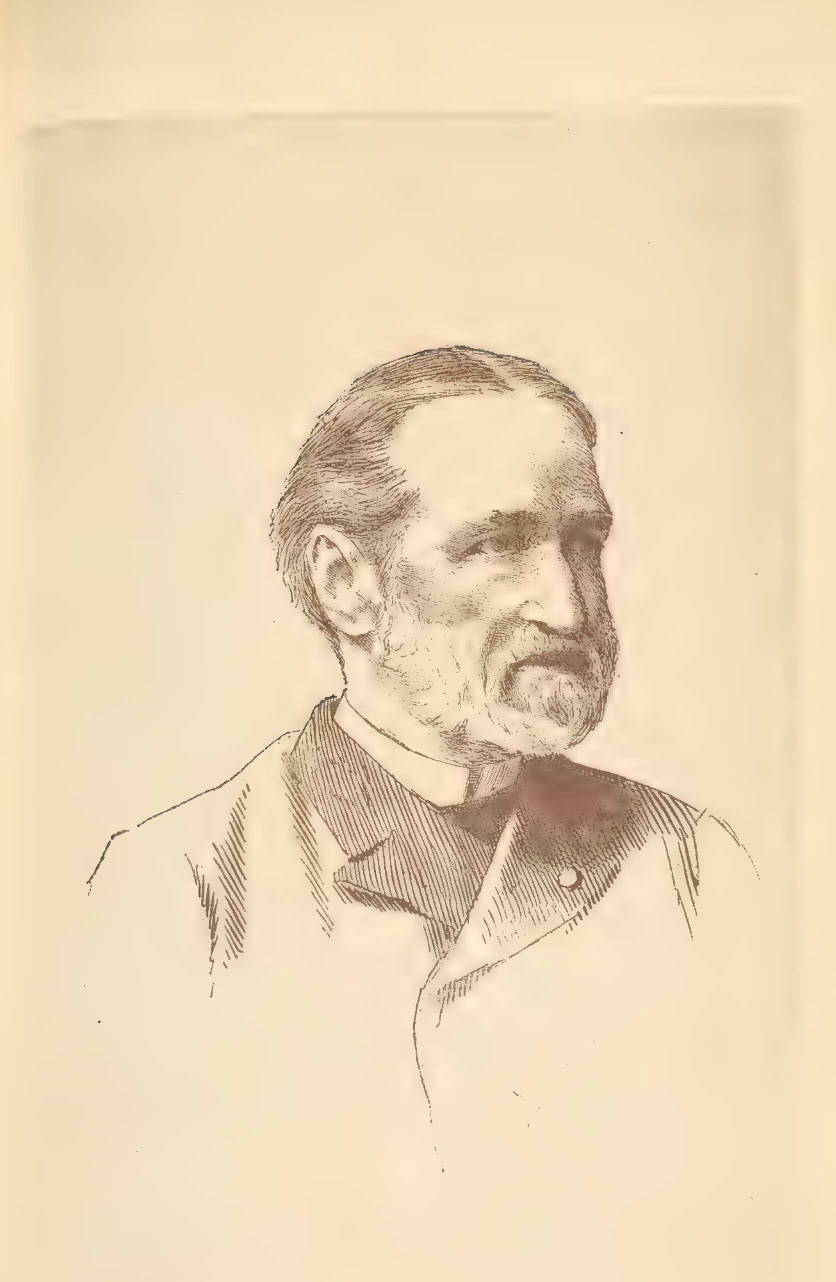
Tout récemment, je l'ai rencontré, sous le péristyle de la rue des Saints-Pères, causant de sa voix forte et rude avec Charcot. Il s'agissait d'un cas très curieux de trépanation : en proie à de terribles accès convulsifs, un jeune homme allait mourir ; Charcot, avec son infaillible science des *localisations cérébrales*, dont on lui doit la découverte, avait pu diagnostiquer une tumeur intra-crânienne, et en préciser le siège à un millimètre près. Péan, venant ensuite, avait appliqué le trépan à l'endroit indiqué, trouvé la tumeur, extirpé le mal, sauvé la vie au jeune malade qui se porte à présent très bien. Du savant qui a deviné la lésion, ou de l'opérateur qui l'a détruite, quel est le plus grand homme ? Le premier est plus haut, sans doute, plus intellectuel, plus génial ; mais le second, avec sa merveilleuse habileté, est pratiquement aussi utile, et, pour qui veut être guéri, aussi digne d'admiration et de reconnaissance.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Diagnostic et traitement des tumeurs de l'abdomen. 3 forts vol. in-8.

Leçons de clinique chirurgicale, professées à l'hôpital Saint-Louis, suivies des observations recueillies par l'auteur, et de la statistique des observations de gastrotomie pratiquées par lui. Six forts volumes in-8.

Éléments de pathologie de Nélaton (2e édition); etc., etc.



Professeur PETER

PROFESSEUR PETER

PETER (Charles-Félix-Michel), né le 5 novembre 1824.
Interne des hôpitaux en 1854.
Docteur en Médecine en 1859.
Agrégé en 1865.
Médecin des hôpitaux en 1866.
Professeur à la Faculté, le 13 janvier 1877.
Membre de l'Académie, en 1878.

MONSIEUR le professeur Peter a coutume de dire : " Je suis un homme du monde égaré dans la médecine, „ et l'un de mes confrères le jugeait récemment en ces termes : " C'est un homme de lettres égaré dans la médecine. „ Il y a du vrai dans l'une et l'autre de ces appréciations.

Non point que je veuille insinuer que le médecin de l'hôpital Necker soit un praticien de médiocre valeur : tous ceux dont il est question dans cette

série sont gens de grand talent, de notoriété méritée, et je ne me pardonnerais pas de porter le moindre préjudice, même à ceux que je me permets de critiquer sur quelques points. Le Dr Peter est, à n'en pas douter, l'une des intelligences les plus alertes que je sache ; ayant commencé tard ses études médicales, après avoir été, dit-on, prote d'imprimerie, il a travaillé de la plus méritoire façon, a subi d'excellents concours, et rapidement a gagné le premier rang où il s'est toujours maintenu : seulement, sa caractéristique, ce qui constitue surtout son originalité, c'est précisément d'être un très séduisant homme, un très charmant causeur, un écrivain d'infiniment d'esprit, beaucoup plutôt qu'un savant méthodique, qu'un rigoureux observateur.

Pour le connaître bien, lisez seulement la préface dont il fait précéder les trois volumes de ses leçons cliniques : il a là, en phrases un peu cherchées, peut-être, mais spirituelles incontestablement, toute une profession de foi où l'homme se révèle. Les mots affirment brillamment un grand amour de la Vérité, mais on lit partout entre les lignes un incurable scepticisme, un manque total de foi en la science, un tel amour du paradoxe que rien ne tient devant la joie d'une ingénieuse

plaisanterie, devant la trouvaille d'un *mot* heureux.

Convaincu, dans l'intimité de lui-même, que les systèmes scientifiques sont affaire de mode, et qu'après être tombés en désuétude ce sont toujours les mêmes qui reviennent à flot, il prend invariablement parti pour les plus vieux, afin d'être en avance, dit-il, et d'avoir raison dans vingt ans, au risque d'être en désaccord avec les plus illustres de ses contemporains. A notre époque, on tend à faire de la médecine de moins en moins un art, de plus en plus une science, et chacun apporte, de son mieux, quantité d'observations positives pour la rendre plus méthodique, plus précise : de jour en jour plus défiants d'eux-mêmes, nos médecins se mettent en garde contre les erreurs possibles de leur esprit ou de leurs sens, grâce à des appareils dont l'impartialité ne peut être suspectée, un *sphgymographe* ou un microscope n'étant guère susceptibles de se tromper. Tout naturellement, M. Peter s'insurge contre ces procédés nouveaux. Au fond, cela l'ennuie beaucoup, ce mondain, de se remettre à des travaux dont il n'a pas coutume et dont l'utilité pratique ne lui paraît pas évidente, au moment même où il pouvait espérer le repos après une jeunesse

et une maturité si laborieuses : la technique microscopique n'est point son fait, non plus que la recherche lente des microbes, si en faveur depuis dix ans. La vieille clinique, au contraire, qui se passe de ces minuties, qui fait du médecin quelque chose comme un devin inspiré, diagnostiquant du premier coup, guérissant sans tant de façons, devait lui plaire davantage. Esprit primesautier, fécond en idées préconçues, toujours ingénieuses, sans patience pour les vérifier, élève de Trousseau dont il a publié les leçons, il n'a point voulu suivre le mouvement contemporain.

Mais il est demeuré, spectateur ironique, les bras croisés et ricanant de temps à autre, devant les tentatives, malheureuses parfois, des novateurs et des chercheurs. Non pas qu'il soit méchant, certes! il n'est pas de plus aimable homme ; mais, que voulez-vous ? il lui est tout à fait impossible de croire " que c'est arrivé ", comme on dit. Ce qu'il admire sincèrement dans Charcot, par exemple, c'est non pas ses capitales découvertes, l'énorme importance de ses travaux, mais sa carrure de lutteur, sa force triomphante, l'admirable organisation de son "École de la Salpêtrière ".

En outre, puisqu'il a la répartie si prompte, la malice si aiguisée, les mots si abondants, il faut

bien, sous peine de se condamner au silence, qu'il exerce ses facultés, qu'il critique, à défaut d'œuvres personnelles, qu'il fasse de l'*opposition*, c'est là le mot qui lui convient ; car son attitude est semblable, en tous points, à celle de ces politiciens qui n'ont point foi aux progrès de la démocratie, qui croient à la fatalité d'une réaction, d'un recul, après tout mouvement en avant, et qui se délectent à cribler de railleries leurs adversaires au pouvoir. M. Peter est, à l'Académie, l'analogue de M. Andrieux à la Chambre : il n'a pas moins de parti-pris, mais il a tout autant d'esprit.

C'est ainsi qu'il a toujours décrié toute tentative révolutionnaire, qu'il a constamment combattu la doctrine microbienne, et tout particulièrement, avec le retentissement que l'on sait, le système des vaccinations antirabiques de Pasteur.

A cette occasion, Vulpian, Brouardel, Charcot lui donnèrent magistralement et rudement la réplique, ce que je me garderai bien de faire, à mon tour. Pourtant, je voudrais constater combien elle est avantageuse en ce pays, cette attitude de l'opposition à outrance.

Un homme arrive, qui pendant des années a travaillé silencieusement à parfaire une découverte d'importance capitale : il accumule les

recherches, répète cent expériences, à grand'-peine, très patiemment; puis quand il croit tenir la vérité, il l'énonce devant ses pairs. Alors, invariablement, un homme lui succède à la tribune académique pour nier ce qui vient d'être affirmé : celui-là n'a point fait de travail comparable; il a seulement l'esprit prompt à saisir le défaut d'une expérience, le point faible d'une argumentation. Et le voilà l'égal de l'autre : il n'a qu'à nier avec violence, qu'à sauter fortement dans l'autre plateau de la balance pour être mis au même plan, pour devenir aussi célèbre, aussi grand aux yeux du public, qui hésite de l'un à l'autre, et qui ne sait se prononcer. Le vrai moyen de s'égaler à un grand homme, c'est de le nier avec bruit. Seul, l'avenir sait remettre en leur place le créateur dont l'œuvre est bonne, le négateur dont l'œuvre est nulle, et qui n'a que cela de bon de rappeler à plus d'humilité les triomphateurs orgueilleux.

Il est probable que les affirmations de notre grand Pasteur étaient un peu prématurées peut-être, et comportaient encore, à cette époque, quelques objections. Il est certain aussi que M. Peter les a combattues avec un acharnement dont il est impossible de suspecter la bonne foi, dont il faut admirer la finesse avisée, mais qui,

vraiment, dépassait quelque peu les bornes d'une courtoise polémique. Au fond, je ne crois pas qu'il faille trop se plaindre de cette discussion restée célèbre, puisqu'en somme Pasteur n'y a rien perdu, puisque, d'autre part, son adversaire y a gagné plus de notoriété publique.

Tout ce qu'il peut dire, d'ailleurs, n'empêchera pas M. Peter d'être un excellent praticien dont les conseils sont toujours précieux, et que ses confrères appellent volontiers en consultation. Il est très bon médecin : jugez un peu ce qu'il aurait pu être s'il avait obéi à sa véritable vocation.

Quel incomparable polémiste littéraire et politique il aurait fait !...

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Leçons de clinique médicale, 1873, 3 volumes.
Traité clinique et pratique des maladies du cœur, 1877.
4e édition de la Clinique de Trousseau, 1872.
Les angines, in *Dictionnaire encyclopédique*.
Leçon de clinique médicale, 1880, 2 volumes ; etc., etc.



Docteur PEYRON

DOCTEUR PEYRON

PEYRON (Élie), né en 1836, à Marines.
Docteur en médecine en 1860.
Directeur des Sourds-Muets en 1882.
Directeur général de l'Assistance publique depuis 1886.

Au mois de janvier 1886, certain jour de distribution des prix aux internes en Médecine et aux externes des hôpitaux, il y eut, à l'Assistance publique — à l'A. P., comme on dit dans les salles-de-garde — un infernal tapage. La jeunesse des écoles était en belle humeur, ce jour-là. Elle interrompit le discours du Dr Peyron — nommé depuis un an à peine directeur général, et peu accoutumé encore à haranguer ce genre tout particulier d'auditoire — par de telles vociférations, que tous ces beaux messieurs de dessus l'estrade furent contraints de lever prématurément la séance, et de se replier en

bon ordre dans la salle voisine. Quelques verres de lampes volèrent en éclats : on fit râfle de tous les balais, de tous les plumeaux, de toutes les sonnettes de l'administration, et deux ou trois centaines d'étudiants, emportant ces trophées, enchantés d'avoir fait pour cinquante francs de dégâts, s'organisèrent en longue théorie, sur deux rangs, comme à la procession. Partis de l'avenue Victoria, ils longèrent les murs du nouvel Hôtel-Dieu, suivirent le quai, puis le boulevard Saint-Michel, hurlant à pleines voix, sur un air de vieille mazurka, ces paroles improvisées :

Conspué Peyron !
Conspué Peyron !
Conspué...

Des agents, éperdus d'inquiétude, couraient tout au long du cortège, redoutant une émeute, s'ingéniant à discerner des cris séditieux parmi les paroles chantées qu'ils ne comprenaient pas. Chemin faisant, on décrocha quelques écriteaux d'appartements à louer, on décoiffa quelques cochers somnolents sur leur siège, puis les manifestants entassèrent toutes ces dépouilles, chapeaux de cuir bouilli, écriteaux et balais devant le Bichat de bronze qui s'obstine à croiser les bras d'un air méditatif sur son piédestal dans la cour

de l'École : on dansa tout autour une ronde effrénée, et... ce fut tout. Plus d'un reporter, hâtivement informé ou trop oublieux des coutumes spéciales au quartier latin, crut à une imposante protestation d'où il fallait indubitablement conclure que le nouveau directeur général de l'Assistance publique était tout ce qui se fait de plus impopulaire.

Si je rappelle cet incident lointain, ce n'est certes pas pour être désagréable à l'excellent Dr Peyron, mais bien plutôt pour témoigner qu'il n'y eut là qu'une énorme farce de carabins, qu'une *fumisterie*, comme ils disent, sans aucune arrière-pensée. Tandis qu'il prononçait son discours, nos bons jeunes gens, énervés par les trois mois d'épreuves interminables du concours d'internat, trouvèrent tout simplement que le nouveau directeur parlait trop bas, d'une voix trop voilée qui ne parvenait pas jusqu'au fond de la salle. Ce fut là l'unique motif : il n'en fallut pas davantage pour provoquer ce mémorable *boucan*, et tout se termina par des éclats de rire dont le Dr Peyron eut l'esprit de donner le signal.

Impopulaire, il ne l'est bien certainement pas dans le monde médical parisien. C'est même parce qu'il est très aimé de nous tous, parce qu'il

rend de très réels services à l'enseignement dans les hôpitaux, que j'ai tenu à lui rendre justice en traçant son profil parmi ceux de tant de médecins beaucoup plus médecins que lui. Les cléricaux désapprouvent de tout leur cœur ses tendances laïcisatrices à outrance, et je ne le défendrai pas sur ce point, si ce n'est en disant que je le crois très loyalement convaincu, agissant en toute sincérité, non par mesquine rouerie politique, puisqu'il n'a accepté sa place qu'à la condition de remplacer les sœurs courtoisement, mais radicalement. Je ne peux ni ne veux rien cacher du rôle très franchement déterminé qu'il a joué à ce propos. Mais il serait injuste de juger l'homme avec sévérité, car je le crois très bon, très charitable, et très intelligent.

Il appartient à une très belle et vaillante famille de marins et de soldats dont plusieurs sont morts sur le champ de bataille. Son frère, l'amiral, est un brave, incontestablement. Lui-même, né à Marines en 1836, exerça modestement la médecine dans cette petite localité, de 1860 à 1880. Très populaire, très aimé des pauvres, il occupait ses loisirs à collectionner des bibelots du XVIIIe et des eaux-fortes de Rembrandt. Il ne quitta son poste qu'au moment du siège de Paris durant,

lequel il se battit en qualité de lieutenant au 69e bataillon de la garde nationale.

Sa grande amitié pour Gambetta date de leur enfance : il lui doit beaucoup à coup sûr, et certes, le culte qu'il n'a pas cessé de garder à son illustre camarade est sa grande religion. Grâce à lui, le Dr Peyron fut, en 1882, nommé directeur de la maison des Sourds-Muets.

C'est là que, quatre ans plus tard, M. Waldeck-Rousseau, voulant faire une nomination hiérarchique, vint le prendre pour l'élever au poste important qu'il occupe aujourd'hui.

Je ne veux point juger son rôle politique sur lequel mes lecteurs ont une opinion toute faite. Mais au point de vue médical, le seul dont j'aie à m'occuper ici, je ne peux me dispenser d'avouer que le Dr Peyron a rendu de très grands services. Il a comblé nos médecins de crédits pour des laboratoires, leur permettant ainsi de se tenir très au courant des progrès actuellement si importants de l'anatomie pathologique et de la thérapeutique. Il a donné largement, sans compter, aux chirurgiens et aux accoucheurs les moyens de faire de l'antisepsie presque parfaite, autrement dit de sauver dix fois plus d'opérés. Ce sont là des titres à la reconnaissance.

Il est, enfin, très paternel pour la corporation des internes, dont il se préoccupe avec la plus intelligente sollicitude. En ce moment même, il est sur le point de leur donner une fois de plus satisfaction, sur leur demande, en rendant plus difficiles encore les conditions d'admission au concours d'internat, et en permettant aux internes de passer leur thèse sans quitter l'internat, ce qui ne peut manquer de rehausser encore le prestige de ce corps d'élite. C'est, d'ailleurs, parmi les internes qu'il a récemment choisi son gendre, le Dr Lepage, jeune accoucheur de brillant avenir et de grande valeur.

Pour ces motifs, tous mes confrères — à l'exception peut-être du terrible Dr Després — souhaitent que le Dr Peyron demeure le plus longtemps possible à la tête de l'Assistance publique, qu'il administre depuis cinq ans ; c'est là un vœu dont je me fais, avec plaisir, l'écho.



Professeur A. PITRES

PROFESSEUR A. PITRES

PITRES (Albert).
Interne des hôpitaux de Paris en 1872.
Docteur en médecine en 1877.
Agrégé en 1878.
Médecin des hôpitaux en 1878.
Professeur à la faculté de Bordeaux en 1879.
Doyen de la faculté de Bordeaux en 1887.
Correspondant de l'Académie en 1888.

Le jeune doyen de la faculté de Bordeaux est si connu du monde médical parisien, à quarante ans, à peine, il s'est acquis une si belle renommée scientifique, il a rendu de tels services à la décentralisation des études, qu'il serait tout à fait injuste de ne pas faire figurer son nom parmi tous les noms glorieux de ce livre.

Élève de Charcot — il a été deux ans interne à la Salpêtrière — et l'un de ceux sur qui le Maître fondait de hautes espérances, il a dû, pour des raisons de famille, je crois, quitter Paris, où il

promettait de se faire une place parmi les meilleurs. Il vint à Bordeaux, sa ville natale, en 1878, au moment où s'organisait par les soins d'Henri Gintrac, la faculté nouvellement créée. Le Dr Pitres venait de subir un très brillant concours d'agrégation; on se souvint qu'il avait été le préparateur et le chef de laboratoire de Ranvier : on lui confia le cours d'anatomie générale.

D'emblée, ce fut une révélation : ses premières leçons, dans ce milieu médiocrement préparé aux questions de pure science, provoquèrent l'admiration de tous. C'était, d'emblée, un maître consommé, à l'esprit lucide, lumineux, méthodique, un professeur à la parole ferme et claire, se faisant comprendre de tous, frappant l'intelligence des élèves par des exemples incessants, par des vues pratiques constantes, par des images vivantes, inoubliables.

C'était, en même temps, un homme de modestie réelle, sans aucune pose d'allures, un collègue courtois et simple de manières, un maître plein de bienveillance pour quiconque montrait envie de travailler.

A l'inverse de plusieurs autres, il avait pris de son maître Charcot l'esprit et non la lettre, la méthode et non l'attitude.

Deux ans plus tard, la chaire de clinique était vacante : on la lui confia.

C'était là sa vocation vraie. Observer des malades, ne donner à l'anatomie pathologique que la part complémentaire qui lui revient, continuer, répandre la méthode anatomo-clinique, agrandir son domaine, c'était là la bonne besogne qui lui convenait entre toutes.

Et il fut, en effet, un clinicien de premier ordre, un chercheur obstiné de vérités neuves, un incomparable montreur de malades.

Convaincu, pour de bons motifs, que les médecins sont les vrais physiologistes, qu'une bonne observation de malade en apprend plus long que cent expériences *in anima vili*, il a définitivement élucidé, par des exemples innombrables, la question des localisations cérébrales motrices, dont la découverte chez l'homme, imaginée par un coup de génie de Charcot, a été complétée, parachevée par lui : il en a fait une question vidée, fermement acquise, définitivement classée.

Il a fait, à lui tout seul presque, l'histoire des dégénérations secondaires de la moelle, l'anatomie du faisceau pyramidal. Il a contribué, pour une part énorme, à la connaissance des névrites périphériques. Nous lui devons une foule de renseigne-

ments inédits sur l'hystérie, le somnambulisme, la suggestion, mille trouvailles de premier ordre sur les zones hystérogènes, frénatrices, idéogènes. Que sais-je encore?

Non content de créer en premier un centre d'études neurologiques, non content de décentraliser l'École de la Salpêtrière, il a voulu être aussi un clinicien de maladies moins exceptionnelles, si tant est qu'on puisse encore juger exceptionnelles les maladies du système nerveux. Il a fait de la pleurésie une étude extrêmement approfondie, révélant des signes nouveaux à cette vieille maladie, expliquant le mode de production des épanchements, déterminant leur forme, précisant scientifiquement les règles de la thoracentèse.

Il a fait tout cela, et il l'a fait faire autour de lui, car il a eu ce don, rare entre tous et précieux, de former des élèves, de faire école, en province où c'est difficile, à Bordeaux, ville de paresse, de bien-être et de joies faciles. Le corps des jeunes agrégés, l'internat de Paris sont pleins de jeunes gens qu'il a instruits, qu'il a formés, à qui il a inculqué l'amour de la méthode, l'horreur des besognes hâtives, des vues de l'esprit mensongères, le culte du vrai. Tous ceux qui sont passés par ses mains ont une tournure d'esprit spéciale, un peu de sa sagesse,

et j'en sais un qui, désertant la médecine et s'adonnant à la littérature, entend tout de même demeurer son élève, parce que c'est au Dr Pitres qu'il doit l'éclosion de son intelligence.

Quand on lui en fait compliment, le Dr Pitres, qui a gardé pour son maître Charcot une vénération et une admiration profondes, essaie de lui en donner tout l'honneur. Il a certes gagné beaucoup à passer par la Salpêtrière, mais il importe d'affirmer qu'il est lui-même un esprit vraiment original, vraiment supérieur, valant par lui-même, et valant beaucoup.

Dans cette faculté de Bordeaux qui compte des hommes de valeur très indiscutable, des Jolyet, des Merget, des Demons, des Azam, des Picot, où Coyne est professeur d'anatomie pathologique, où Armand de Fleury enseigne la thérapeutique, où les jeunes se nomment Arnozan, Boursier, Denuré, Moussons; — d'avis unanime le Dr Albert Pitres est le premier, non-seulement par ses travaux qui font son nom illustre à l'étranger, respectueusement honoré même en Allemagne, mais par son bon sens admirable, par la précision, par la justesse de ses vues générales, par la sagesse de son jugement, qui lui ont valu le titre et les fonctions de doyen : il s'en acquitte si bien que la faculté de

Bordeaux lui doit d'être extraordinairement prospère, plus fournie d'élèves que celle de Lyon.

De haute et belle taille, avec une figure qui rappelle singulièrement celle du roi François Ier, le professeur Pitres est l'une des physionomies les plus sympathiques qui se puissent trouver. Il donne l'impression d'un être infiniment sain, plein de joie de vivre, parfaitement heureux de travailler, de chercher et de trouver, d'un homme qui est bien dans sa voie, qui remplit bien sa mission. Il est en même temps plein de droiture et de bonté, et jamais maître ne fut plus affectueusement dévoué à ceux qui ont été ses collaborateurs.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Recherches sur les lésions du centre ovale. Thèse inaugurale.

Localisations cérébrales motrices, en collaboration avec Charcot.

Expériences sur la zone corticale, en collaboration avec François-Franck.

Anatomie pathologique du faisceau pyramidal.

Troubles vaso-moteurs et sécrétoires, crises clitoridiennes, etc., dans l'ataxie locomotrice.

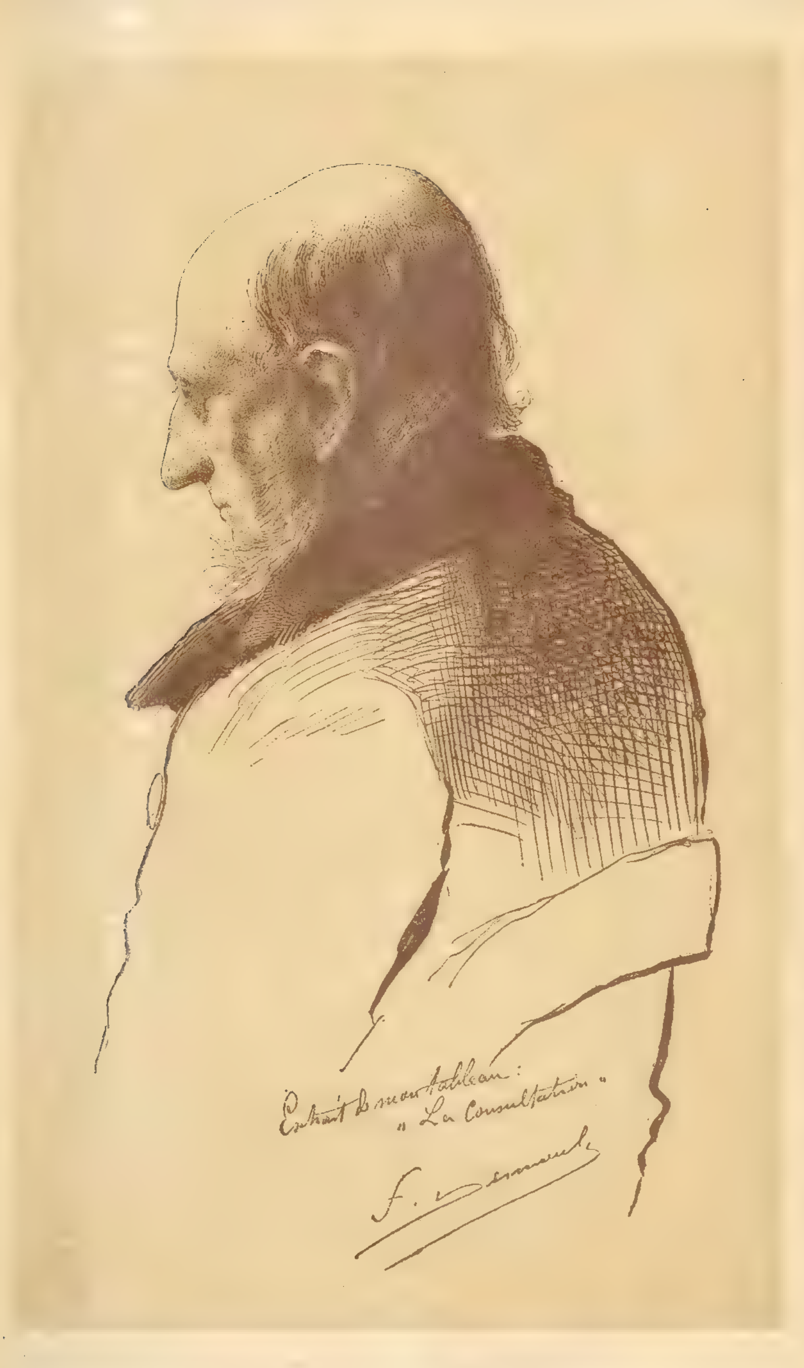
Névrites périphériques, en collaboration avec Vaillard.

Leçons cliniques sur les anesthésies hystériques.

Tensions intra-thoraciques dans la pleurésie et la thoracentèse.

Caractères graphiques de la trépidation épileptoïde, en collaboration avec Maurice de Fleury.

Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme (clinique de l'hôpital Saint-André de Bordeaux).



PROFESSEUR POTAIN

PROFESSEUR POTAIN

POTAIN (Pierre-Carl-Ernest), né le 19 juillet 1825.
Interne des hôpitaux en 1848.
Docteur en Médecine en 1853.
Médecin des hôpitaux en 1859.
Agrégé, le 20 mars 1860.
Professeur à la Faculté, le 28 mars 1876.
Membre de l'Académie en 1882.

Il est, je pense, mon cher maître, tout à fait inutile de faire ici votre portrait, pour un public qui vous connaît très bien. J'aime infiniment mieux parler à vous-même, non pas seulement en mon nom — ce serait fort insuffisant — mais au nom de tous ceux qui vous honorent, vous vénèrent et vous bénissent, au nom de tous vos confrères, de tous vos élèves, de tous vos malades, de tous ceux que vous secourez, car je suis sûr d'interpréter leurs sentiments avec justesse. Votre excessive modestie en souffrira,

certainement ; mais on n'est pas le meilleur des hommes et le plus parfait des médecins de son temps sans s'exposer à ce que, quelque jour, un indiscret s'avise de vous en prévenir. Tout le monde vous rend justice : vous êtes seul à vous connaître mal. C'est donc pour vous qu'il faut vous peindre ; c'est donc à vous qu'il importe de dire que tous, sans une exception, nous vous avons voué le plus profond respect, notre admiration sans réserves, notre filiale affection, cher maître, père Potain, comme on dit à l'École — et que vous êtes l'honneur et le modèle du corps médical de ce pays.

Sur vous-même, il faut tout vous apprendre.

Vous ne savez pas à quel point vous êtes grand savant.

Comme votre honnêteté scientifique est poussée jusqu'au scrupule exagéré, vous ne publiez vos nombreuses et magnifiques découvertes qu'à regret, semble-t-il, par crainte de n'y avoir pas apporté des conditions suffisantes de sécurité, tant la vérité vous est chère, tant la vanité vous répugne. Vous publiez si peu, à cette époque où la littérature médicale s'encombre chaque jour d'inutiles grimoires, qu'un savant étranger, de passage à Paris , put dire un jour, parlant de vous

“ Ce Potain doit être un bien beau garçon pour avoir une telle réputation en France; car je ne connais pas de gros ouvrage signé de lui, et ce doivent être les femmes qui lui ont fait sa gloire!... „ On amena cet étranger dans votre service à la Charité, mon cher maître : il ne fut pas longtemps à reconnaître son erreur, à voir que vous n'étiez pas beau du tout — si tant est qu'on puisse être laid avec des traits tout illuminés d'intelligence et de bonté ; — et, après être revenu maintes fois suivre votre visite, écouter vos leçons, il est retourné, plein d'admiration, dans sa patrie, raconter que vous étiez le meilleur clinicien du monde. C'est bien ainsi qu'il fallait vous juger : c'est bien ainsi que nous vous jugeons tous.

Vous ne savez pas à quel point vous êtes incomparable praticien.

Certainement, pas un médecin, dans Paris, n'est aussi demandé que vous : presque tous, bousculés par l'heure, examinent bien légèrement et hâtivement leurs clients. Vous, au risque de ne pas dîner — cela vous arrive souvent — vous donnez à chacun des malades qui vous réclament tout le temps que vous croyez utile pour connaître son mal parfaitement en une seule visite, pour poser un diagnostic précis et définitif, pour organiser un

traitement comme vous seul en savez ordonner. Cela vous paraît tout simple et tout naturel de toujours faire votre devoir absolument : nous autres, nous trouvons que c'est très beau, parce que vous êtes à peu près seul à être ainsi, alors qu'étant plus occupé, vous seriez plus excusable d'aller vite en besogne, d'en finir vite avec tous ces mourants qui sont votre compagnie de tout le jour. Et, mon Dieu ! vous trouvez naturel aussi qu'on oublie de payer vos visites, si bien que vos confrères sont obligés souvent de veiller à vos intérêts et aux leurs : vous finiriez par gâter le métier.

Vous ne savez pas à quel point vous êtes bon confrère et bon maître.

Vous savez seulement que toutes les mains vous sont tendues, quand vous venez à l'Académie, que toutes les têtes se découvrent quand vous passez, à l'hôpital ou à la Faculté. Vous savez bien aussi que vos anciens élèves vous gardent, comme autant de fils, une reconnaissante affection. Mais ce que vous ne pouvez pas savoir, c'est que jamais personne, nulle part, n'a entendu formuler une critique à votre endroit; c'est que vous n'avez pas un ennemi ni un détracteur qui ose dire tout haut du mal de vous, de peur de

passer pour un malhonnête homme. Même ceux dont les tendances scientifiques ou les façons d'agir sont diamétralement opposées aux vôtres, vous témoignent publiquement une grande admiration. A dire vrai, pourtant, j'ai entendu vous faire deux reproches : celui de ne pas parler assez haut à vos leçons, et celui de ne pas tenir assez âprement vos élèves dans les concours, par crainte de vous laisser influencer par votre cœur et de commettre une injustice. Jamais autre chose, jamais.

Et surtout, vous ne savez pas combien vous êtes charitable, saintement, parfaitement bon.

Vous vous cachez, comme un enfant qui vole, pour donner, chaque matin, aux nombreux pauvres qui vous attendent à la sortie de la Charité, les pièces blanches dont vous avez une poche garnie tout exprès : grâce à vous, votre digne sœur, qui dirige votre maison et demeure au foyer où vous passez si peu d'heures par jour — votre sœur entretient et fait vivre une foule de malheureux. Parmi les médecins des hôpitaux, vous êtes le seul à faire toujours par vous-même votre consultation gratuite, et vous soignez, et vous consolez le moins malade de vos pauvres, avec plus de patience et de douceur que les millionnaires

qui attendent souvent huit ou dix jours sur votre liste. Le dimanche, au lieu de prendre le repos que vous avez si bien gagné, on vous voit arriver plus tôt que de coutume à la Charité ; vous y restez jusqu'à midi, pour que vos indigents aient largement leur part de votre admirable science, pour que tous ceux qui souffrent, dans vos salles, soient examinés, traités, guéris par ce même maître que les heureux du monde ne font venir qu'à grand'peine chez eux.

Vous êtes ainsi simplement, fuyant avec une timidité d'enfant les éloges et la gratitude, dissimulant sous mille prétextes vos bienfaits, cachant vos générosités, les oubliant vous-même.

Eh bien ! puisque vous l'ignorez, au nom de tous, je le répète, au nom des riches et des pauvres, au nom de vos pairs et de vos élèves, je vous apprends que toutes les actions de votre vie sont admirables, mon cher maître, que vous êtes un grand savant, un merveilleux praticien, un maître incomparable, un bienfaiteur de tous les jours, et, ma foi, je ne trouve pas d'autre mot dans la langue moderne, un saint, comme on disait jadis. Je sais bien que vous m'en voudrez pour avoir osé parler ainsi, mais j'aurai eu tant de

vraie joie à vous dire ce que j'avais sur le cœur, qu'il me sera parfaitement égal de m'être attiré votre courroux.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Des souffles vasculaires qui suivent les hémorrhagies. Thèse inaugurale.

Des lésions des ganglions lymphatiques viscéraux. Th. agrég.

De la succession des mouvements du cœur.

Du bruit de galop, 1875.

Articles : Abdomen, Anémie, Cœur (en collaboration avec Rendu), Pathologie du système lymphatique. Ataxie musculaire, Pathologie du cerveau, in *Dictionnaire encyclopédique.*

Nombreux mémoires sur l'auscultation du cœur.



DOCTEUR SAM. POZZI

DOCTEUR SAM. POZZI

POZZI (Samuel), né le 3 octobre 1846.
Interne des hôpitaux en 1868.
Médaille d'or en 1872.
Agrégé à la Faculté en 1875.
Chirurgien des hôpitaux en 1877.
Lauréat de l'Institut en 1890.

A Paris — comme ailleurs, mon Dieu! — il est assez fréquent d'entendre juger les hommes d'un mot, d'une épithète, légèrement et délibérément. C'est ainsi, par exemple, que plusieurs ont coutume de dire une fois pour toutes " l'aimable Pozzi, le séduisant Pozzi, „ voire même " le beau Pozzi „.

Il n'en faut pas davantage pour que se forme et se répande une légende un peu fantaisiste souvent, et le chirurgien de Lourcine a la sienne : il serait, à en croire certains de ses confrères, plus

mondain que savant, plus élégant que sérieux, une sorte de brillant clubman fourvoyé dans la médecine. Un rapide aperçu de sa carrière scientifique vous permettra de décider ce qu'il en faut prendre et laisser.

Né le 5 octobre 1846, à Bergerac (Dordogne), d'une famille de protestants austères dès longtemps liée d'amitié à la famille du grand Broca, il vint de bonne heure à Paris commencer ses études, et voici ses états de service : interne provisoire à vingt ans ; interne titulaire à vingt-deux ans ; médaille d'or à vingt-cinq ans (c'est l'âge où, d'ordinaire, on se présente à l'internat pour la première fois) ; professeur agrégé à la Faculté à vingt-huit ans ; chirurgien des hôpitaux à trente ans.

Je ne crois pas que l'un quelconque de nos maîtres soit allé si vite en besogne, et, dès l'abord, nous voici bien obligés d'avouer que le jeune mondain ne négligeait évidemment pas ses études et n'avait pas peur du travail. Il y a mieux encore. En même temps que le docteur Pozzi multipliait ses victoires dans les concours, il se faisait, en France et à l'étranger, un fort joli renom scientifique, en publiant plusieurs mémoires originaux et quelques bons livres de vulgarisation. L'anatomie

comparée et l'anthropologie, dont son maître Broca lui avait donné le goût, le préoccupèrent tout d'abord : études sur les anomalies musculaires plus tard reprises et généralisées par le distingué professeur Testut, anatomie des circonvolutions cérébrales, mémoires sur le cerveau de l'homme et des primates, traduction du livre de Darwin, *De l'expression des émotions*, se succèdent à bref intervalle. L'année dernière encore, le jeune agrégé présidait notre Société d'anthropologie, et l'on peut dire que c'est à lui, à son respectueux dévouement pour la mémoire de son bien-aimé maître, que nous devons la statue de Broca récemment érigée près de la Faculté.

Mais le Dr Pozzi est plus encore un chirurgien qu'un savant : au retour d'une mission scientifique en Autriche et en Allemagne, il entrevit, voici six ou sept ans, la possibilité de donner un élan nouveau à la chirurgie française, et sa véritable vocation prit le dessus, définitivement.

Jusqu'alors, la plupart des maladies spéciales à la femme étaient soignées, en France, avec quelles interminables lenteurs ! sans opérations, par de purs médecins. A l'exemple des allemands, M. Pozzi entreprit de vulgariser des procédés de traitement plus énergiques, plus radicaux, plus

sûrs. Aux vaines temporisations d'autrefois, il a substitué l'intervention active, sans dangers, grâce aux progrès continuels de l'antisepsie, et tous les spécialistes furent d'accord à reconnaître que ses malades guérissaient en deux ou trois semaines, au lieu de souffrir des années. Il n'a point inventé la méthode, et il n'est certes pas le seul qui la pratique avec succès ; mais, il est juste de le reconnaître, c'est lui qui l'a importée en France, c'est lui qui en a généralisé l'emploi par ses communications aux Sociétés savantes, par ses nombreuses publications, par les cours excellents qu'il fait, depuis cinq ans à l'hôpital ou à la Faculté, devant un auditoire chaque jour plus nombreux.

Enfin — et ce n'est pas le moindre de ses titres — il est, avec l'éminent professeur Demons, de Bordeaux, le fondateur du *Congrès français de chirurgie*, œuvre véritablement admirable de patriotisme scientifique, qui, cette année, promet de prendre une importance de premier ordre, grâce au dévouement absolu du Dr Pozzi, qui en est l'âme.

Tout cela n'est point, j'imagine, besogne de frivole homme du monde, ou de clubman fourvoyé dans la médecine. En vérité, peu de savants ont travaillé plus et mieux que le Dr Pozzi. D'où vient donc la légende, et comment l'expliquer ?

Parmi les nombreux hommes d'esprit et de talent qu'il fréquente très volontiers, il en est un particulièrement perspicace, qui me disait tout récemment : “ Il y a deux hommes en Pozzi : un descendant de race italienne, amoureux d'art, épris de belles choses, séduisant et charmeur ; et, d'autre part, un huguenot foncièrement grave et réfléchi, âpre à la besogne, esclave du devoir. „ Voici bien, cette fois, un jugement intelligent et vrai. A première vue, le chirurgien de Lourcine, d'abord sympathique, de manières aimables, d'une élégance raffinée, n'a évidemment pas l'air d'un savant tel qu'on a coutume d'en représenter au théâtre. Sous ces dehors mondains, il n'en est pas moins un énergique et rude travailleur, menant de front de très gros labeurs, déployant une grande activité physique et intellectuelle. Seulement, il a horreur des gens qui donnent leur lassitude en spectacle, qui aiment à paraître surmenés, qui s'épongent le front perpétuellement avec des airs d'accablement sous le poids de leurs pensées. Il a ce dandysme de ne pas étaler ses fatigues ; et, d'ailleurs, il est de ceux qui ne se fatiguent guère, étant admirablement trempé pour la lutte.

Les observateurs superficiels se trompent au point de ne pas lui pardonner ses apparitions, rares

du reste, dans le monde, et ses amitiés artistiques, dont je ne peux pourtant manquer de le féliciter. Car il est lié d'affection avec des écrivains comme Leconte de Lisle, Judith Gautier, Anatole France, Phillippe Gille, Jules Lemaître, Paul Hervieu, Blavet, beaucoup d'autres; car il collectionne, avec un amour un peu trop éclectique peut-être, des Degas, des Raffaëlli, des eaux-fortes de Bracquemond et des maquettes de sculpteurs, témoin l'épreuve originale de l'*Arlequin* de Saint-Marceaux, dont se décore son salon. Sans compter qu'il est président du dîner des *Sphénopogones*, qui compte parmi ses assidus nos artistes les plus en vogue.

Cela prouve tout simplement qu'il a le don mille fois précieux de faire beaucoup de choses ensemble, et de les faire toutes bien. Je ne peux que lui en témoigner beaucoup de sympathique admiration : vous aussi, mes lecteurs, n'est-ce pas?

Je m'en voudrais de finir autrement qu'en citant le nom de son frère plus jeune, le D[r] Adrien Pozzi, lequel, après avoir été l'un des meilleurs élèves de son frère aîné, vient d'être nommé récemment professeur suppléant à l'École de Médecine de Reims.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Divers travaux sur les anomalies musculaires.

Hermaphrodisme et origine de l'hymen, 1881-1884.

Crâne et circonvolutions cérébrales, in *Dictionnaire encyclopédique*.

Des localisations cérébrales au point de vue des indications du trépan, 1877.

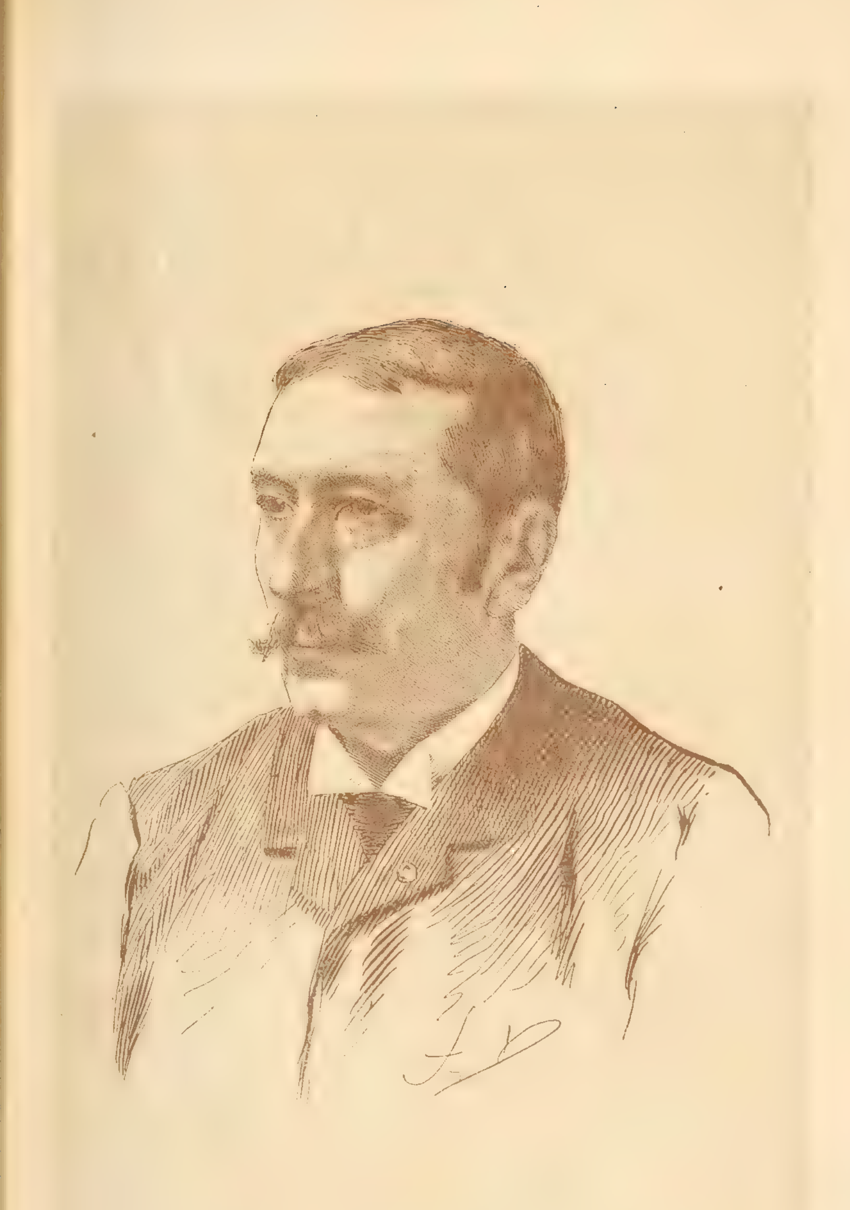
Nombreux travaux de gynécologie.

Hystérotomie vaginale, 1886-1888.

Du curettage de l'utérus, 1888.

Traité de gynécologie clinique et opératoire, un gros vol., 1890. — 2e édition, 1891.

Etc., etc.



Professeur RENAUT (de Lyon)

PROFESSEUR RENAUT

(DE LYON)

Je sais sur lui deux jugements, celui de ses amis, et celui du monde scientifique.

On sait, parmi les médecins, que le Dr Renaut est l'un des plus éminents maîtres de la faculté de Lyon.

On sait qu'il fut autrefois l'élève de Ranvier et son préparateur au Collège de France ; qu'il est professeur d'histologie, et qu'il enseigne l'anatomie générale d'une manière absolument supérieure, avec un grand succès, devant un auditoire toujours nombreux.

On sait qu'il a écrit un fort beau traité d'histologie, empli de découvertes partielles qui sont à lui, et précédé d'une magistrale préface où ses tendances philosophiques, son esprit généralisateur se donnent libre essor.

On sait qu'il est doué d'une intelligence très exceptionnelle, capable d'embrasser un vaste

horizon de pensées, et je ne sache pas qu'on lui ait jamais fait d'autre critique que celle d'être un peu aventureux peut-être dans ses rêves scientifiques, aussi amples, aussi peu terre-à-terre que possible.

Les mieux renseignés savent même qu'il prépare, en collaboration avec son grand ami le Dr Albert Robin, une sorte d'*Introduction à l'étude de la Médecine,* qui promet de faire tapage dans le haut public médical.

On sait encore... qu'il boîte légèrement, des suites d'une paralysie infantile; qu'il a une superbe tête énergique, un peu sombre, à la façon d'un vieux portrait espagnol, qu'il porte les favoris courts et la moustache à coins tombants.

On sait qu'il travaille toujours, qu'il n'aime pas le monde, et l'on dit qu'il sera, d'ici quelques années, le consultant le plus consulté de Lyon.

Mais, ce que l'on sait moins, ce que savent seuls ses amis, c'est la profondeur et la sûreté de ses affections. C'est encore toutes les innombrables choses très diverses, dont ce vrai savant est capable.

Très au courant de l'histoire des religions et des philosophies, il est en même temps dénué de foi religieuse et légitimiste !

Nul ne sait mieux que lui les choses d'alchimie : il vit en communauté de pensées avec Paracelse et Albert le Grand.

Il peint sur porcelaine et reconstitue de vieux plats.

L'art du blason est sans secrets pour lui : il sait par cœur l'armorial de France.

Il suit avec un intérêt passionné toutes les manifestations de l'art moderne. Il aime la sculpture de Rodin, la peinture de Claude Monet. Il est l'abonné fidèle de toutes les revues indépendantes, modernistes, décadentes, symbolistes.

Grand admirateur de Baudelaire, de Flaubert, de Leconte de l'Isle, il sait par cœur des pages des *Fleurs du Mal*, des *Poèmes Antiques* et de la *Tentation de saint Antoine*. Je crois même, Dieu me pardonne ! qu'il est poète quelque peu.

Si, comme j'ai lieu de le croire, les vers que j'ai lus sont de lui, il est même un vrai poète, de très réel talent, habile aux rythmes les plus savants, initié aux plus secrets arcanes de l'art contemporain.

Je ne saurais mieux faire que d'en citer quelques strophes.

SACRÆ VOLUCRES

O Strophes qui chantez en nous, Strophes ailées,
Vous êtes les oiseaux des poètes divins ;
Et les vieux maîtres morts, inconscients devins,
Avaient compris d'un coup vos larges envolées!

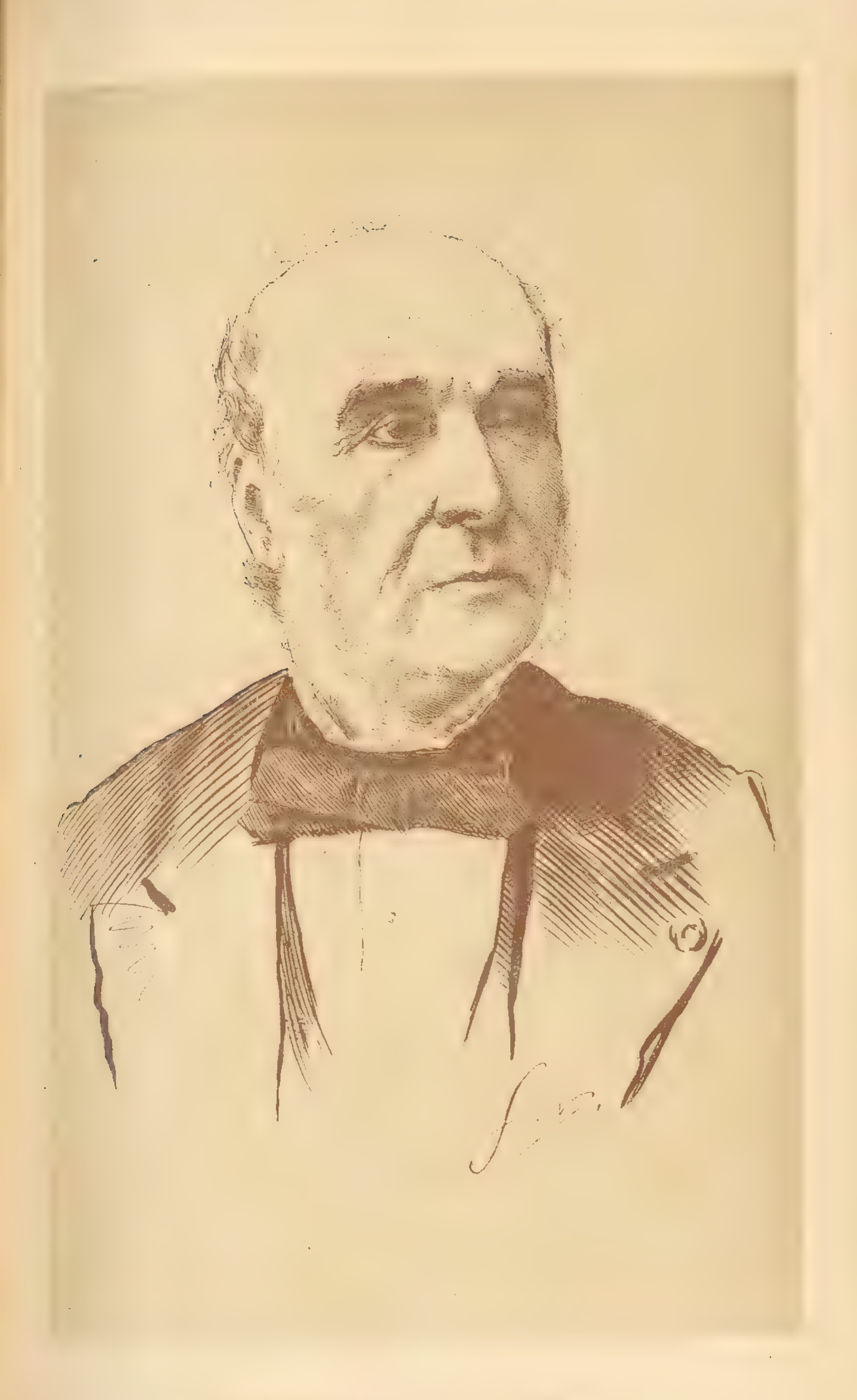
Tyrtée avait au cœur un Aigle, l'Aigle roux,
Qui monte droit vers le Soleil, buvant l'espace,
Et qui perce d'un trait le nuage, et qui passe
Fier, et pressant la foudre entre ses deux genoux.

Comme un vol d'Alcyons planait l'âme d'Orphée,
Mollement, fièrement, tristement, tendrement :
Fleur superbe, bercée au bleu du firmament,
Plainte exquise d'amour par le rythme étouffée,

Si douce que la Nuit venait, comme un Paon noir,
De ses ailes voiler le chanteur et la lyre,
Tandis qu'autour erraient les Lions, sans rien dire,
De leurs pieds de velours foulant l'ombre du soir...

. . . .

Si, comme le bruit en a couru dans les cénacles littéraires, les vers ci-dessus sont du professeur Renaut, il faut avouer que ce diable d'homme est doué d'une bien merveilleuse façon, pour être en même temps un poète de cette envergure, et le grand savant que l'on sait.



Professeur RICHET Père



Professeur Ch. RICHET

LES DEUX
PROFESSEURS RICHET

RICHET (D.-Dominique-Alfred), né le 16 mars 1816.
Interne des hôpitaux en 1839.
Docteur en Médecine en 1844.
Chirurgien des hôpitaux en 1844.
Agrégé le 7 septembre 1847.
Professeur le 17 novembre 1865.
Membre de l'Académie de Médecine en 1866.
Professeur honoraire le 31 octobre 1889.
Membre de l'Institut.

RICHET (Charles).
Interne des hôpitaux en 1872.
Agrégé le 31 août 1873.
Professeur à la Faculté, le 3 août 1887.

C'EST une fort belle et, ma foi, fort touchante chose, ce père et ce fils qui se sont illustrés dans la même carrière, et qui tous deux en même temps siègent, à titre égal, parmi les professeurs de notre école; si bien que l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, de la longévité superbe du vieux maître, ou de la

remarquable précocité de son filial et infiniment cher collègue. Ils ont, du reste, l'un et l'autre leur personnalité scientifique assez distincte pour qu'il faille parler d'eux isolément, sans les confondre autrement que par l'admiration.

Didier-Dominique-Alfred Richet, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, professeur de clinique à la Faculté, membre de l'Académie de Médecine pour la section de médecine opératoire, membre de l'Institut pour la section de chirurgie, commandeur de la Légion d'Honneur et de bon nombre d'autres ordres, est né le 16 mars 1816. Il était à vingt-huit ans chirurgien des hôpitaux, agrégé à trente-et-un ans; mais les illustres d'alors, peu soucieux de partager avec les nouveaux venus leur grande renommée et leur grosse clientèle, ne s'empressèrent point, dit-on, de lui faire la vie facile. Apre au travail, courageux, obstiné, plein de foi, le futur grand homme donna longtemps, pour vivre, des leçons d'anatomie et de médecine opératoire. Puis, lentement, sa renommée grandit, la fortune fut plus clémente, la mort fit des places vides, l'agrégé fut nommé professeur, et, dès lors, jusqu'à ces dernières années, il n'a pas cessé d'occuper l'une des premières places parmi nos grands chirurgiens.

Ceux des générations actuelles ne l'ont connu qu'avec ses cheveux blancs. Déjà, de mon temps, on allait, par curiosité, voir le père Richet dans son service, à l'Hôtel-Dieu : sa haute taille, sa tête léonine et superbe, ses gestes solennels, si nobles qu'ils en étaient presque comiques, sa voix autoritaire comme celle d'un vieux colonel, sa grande silhouette si magistrale, si doctorale, faisaient nos délices alors que nous débutions sur les bancs de l'école, irrévérencieux gamins, plus prompts à voir le côté caricatural de nos maîtres, qu'à faire fruit de leur enseignement.

Et quand il faisait ses leçons, quelle joie! On eût dit que toutes ses phrases, qu'il débitait avec une solennelle et imperturbable sérénité, avaient été rédigées tout exprès par un ironiste à froid de l'école Swift, tant les poncifs, tant les ponts-neufs, les mots ampoulés, les expressions prudhommesques, les pompeuses naïvetés se succédaient à son insu dans son discours. La salle-de-garde de l'ancien Hôtel-Dieu était couverte d'inscriptions relatant les plus célèbres de ces phrases qui n'auraient pas déparé la collection du bon Flaubert. Certains de ces mots — soyez sûrs qu'il en est beaucoup d'apocryphes — sont si charmants, que je ne résiste pas au mauvais plaisir

d'en citer quelques-uns qui me reviennent en mémoire :

" Il y a, dans la paume de la main, une ligne qui la partage en trois moitiés inégales. „

" ... La pauvre femme avait toujours sa tumeur du sein dans la tête ! „

" Il n'est aucun de vous, messieurs, qui n'ait vu un cheval aller à la garde-robe. „

" ... Quand la malheureuse comtesse se réveilla, elle était morte ! „

Et ce conseil aux jeunes gens que des enthousiasmes littéraires pourraient détourner de la voie scientifique :

" Ne lisez jamais de romans ! Voyez, moi, où je suis parvenu ; eh bien ! sachez que M. Richet (il prononçait Môssieu Richâ, avec quelle dignité, Seigneur !) n'a jamais lu qu'un roman dans sa vie : je me souviens, c'était en deux volumes !... " *Les naufragés au Spitzberg*, ou *les heureux effets de la confiance en Dieu !* „ Et il concluait par ce mot qui lui était cher et qui termine aussi l'une de ses préfaces : " A bon entendeur, salut !... „

C'est là le ridicule de cet homme : cela ne l'a point empêché d'être un très grand chirurgien d'une incomparable habileté manuelle, opérateur

si sûr et si classiquement correct qu'il faut souhaiter son coup de bistouri à beaucoup de nos jeunes maîtres. Cela n'empêche pas non plus son *Traité pratique d'anatomie médico-chirurgicale* — le Livre, comme il disait en prononçant la majuscule — d'être l'une des œuvres les plus complètes, les plus consciencieuses, les plus utiles qu'ait jamais écrit un savant : cet ouvrage a rendu service à tous les médecins depuis trente ans, et cela vaut bien qu'on oublie de quel étrange style l'auteur a cru devoir vêtir les excellentes et belles choses qu'il y enseigne.

Je m'aperçois que, par mégarde, il vient de m'arriver à plusieurs reprises de parler au passé de lui, ce qui n'est pas précisément pour plaire à ce " jeune vieillard „ encore plein d'ardeur, et qui, tout honteux de s'être fait suppléer à sa clinique, l'an dernier, va reprendre, dès la rentrée, ses cours à l'Hôtel-Dieu! Je serais désolé de lui être désagréable et de manquer au respect que je lui dois, mais, d'accord avec ceux d'entre ses élèves qui le vénèrent, qui l'admirent le plus, je ne puis m'empêcher de penser qu'il a bien gagné le repos. A présent que rien ne manque à sa gloire, pas même l'Institut, à présent qu'il a eu la joie de voir son fils, devenu son égal, consacré maître comme

lui, peut-être vaudrait-il mieux, à soixante-treize ans, faire place aux plus jeunes. Il a gardé quelque rancune à la mémoire des illustres qui si longtemps lui barrèrent la route : cela lui impose d'être lui-même, en pareil cas, plus grand, plus généreux et plus sage que ne furent ses prédécesseurs (1).

Son fils Charles Richet n'est-il pas là, d'ailleurs pour le continuer ?

Tout à fait différent de son père, aussi moderne qu'il fut antique, le " fils Charles „, professeur de physiologie à la Faculté, directeur de la *Revue scientifique*, est un savant de cabinet et de laboratoire. Autant philosophe que physiologiste, il a publié de bons et beaux livres : *Les muscles et les nerfs; L'homme et l'intelligence*; un *Essai de psychologie générale,* œuvres de très haut intérêt que tout homme soucieux de se tenir au courant des choses de son temps doit avoir dans sa bibliothèque. Quelques sages reprochent au jeune maître d'avoir l'imagination un peu vive, de se passionner trop éperdument pour les questions d'hypnotisme et de suggestion. Tous s'accordent à lui reconnaître une haute intelligence, un grand amour de la science, beaucoup d'acuité, d'ingéniosité

(1) Ecrit un mois avant la retraite du vénérable Professeur.

d'esprit, et le don du bon style que la nature avait un peu trop parcimonieusement mesuré à son illustre père. Sans tarder bien longtemps, il siégera près de lui à l'Institut : après cela, je ne vois guère à lui souhaiter qu'un fils qui lui donne, de son vivant, les mêmes joies qu'il a données à son père, afin que se perpétue, de plus en plus resplendissante, la superbe dynastie savante des Richet.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Professeur Richet père

De l'emploi du froid et de la chaleur dans le traitement des affections chirurgicales. Th agrég., 1847.

Des opérations applicables aux ankyloses. Thèse pour la chaire de médecine opératoire, 1850.

Des luxations traumatiques du rachis. Thèse pour la chaire de clinique, 1861.

Traité pratique d'anatomie médico-chirurgicale.

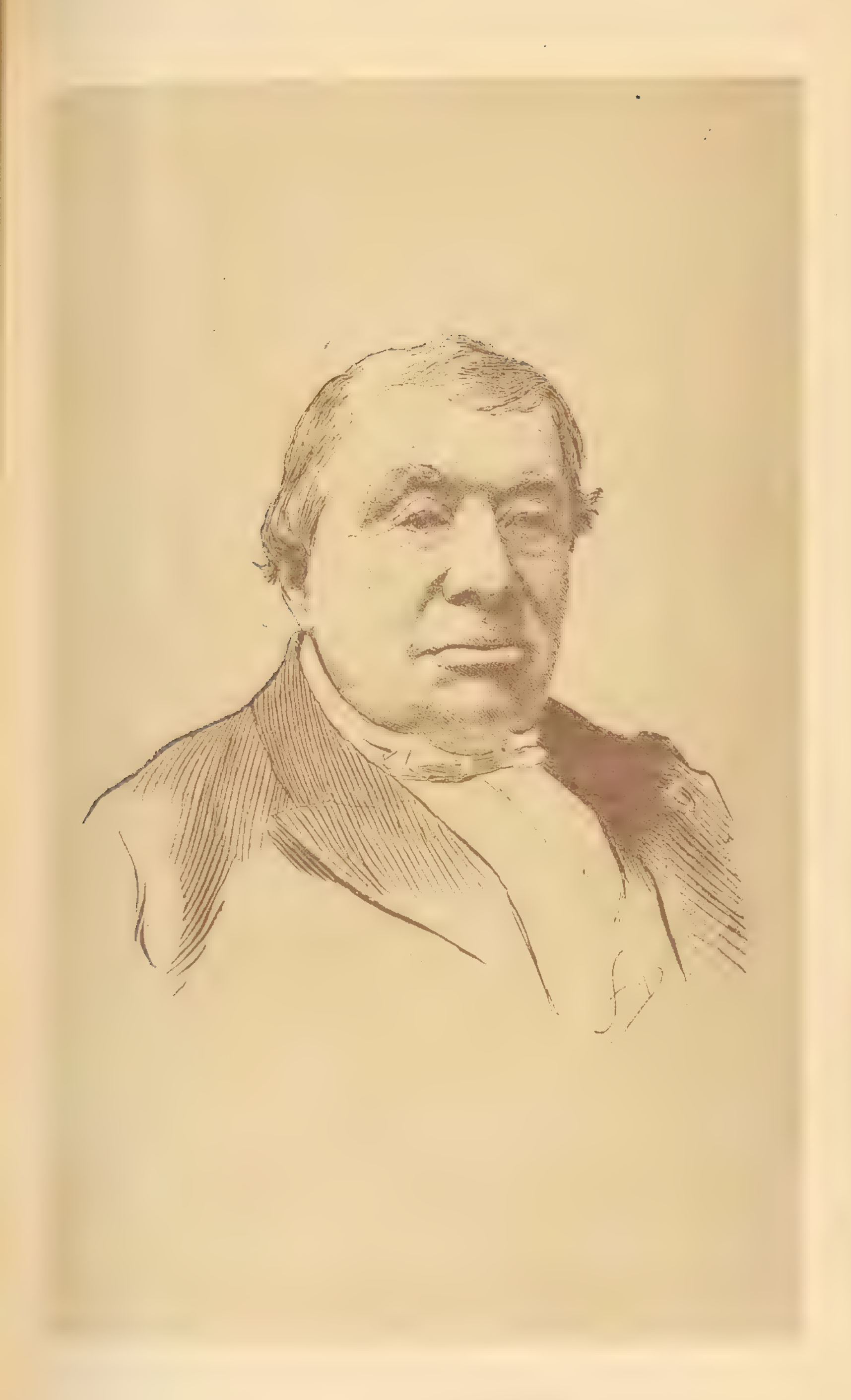
Leçons cliniques sur les fractures de jambe, 1876.

Leçons faites à l'Hôtel-Dieu, 1874-1875.

Éloge de Jobert, 1863.

PROFESSEUR CHARLES RICHET

La Revue Rose (Revue scientifique).
Les muscles et les nerfs.
L'homme et l'intelligence.
Essai de psychologie générale.
Nombreux travaux de physiologie.



Docteur Ph. RICORD

DOCTEUR PH. RICORD

RICORD (Philippe), né le 10 décembre 1800.
Interne des hôpitaux en 1822.
Docteur en Médecine en 1826.
Chirurgien des hôpitaux en 1828.
Membre de l'Académie.
Grand-Officier de la Légion d'Honneur.
Décédé en 1890.

NON certes, il n'a pas cessé d'exercer ! (1) Pour quiconque le connaît un peu, il est tout à fait inadmissible qu'un pareil homme, en dépit de ses quatre-vingt-neuf ans, puisse jamais se résigner au repos, et renoncer, alors qu'il est encore plein d'énergie vitale, à cet extraordinaire déploiement d'activité qui est la caractéristique de son illustre personnalité.

(1) Bien que Ricord soit mort depuis un an, nous croyons intéressant de reproduire cet article, en raison des documents curieux qu'il contient.

Non-seulement il donne chez lui chaque jour de nombreuses consultations, mais il va voir des malades chez eux (avec une légitime préférence pour les maisons à ascenseurs) et retrouve, pour opérer, la plus invraisemblable sûreté de main. La semaine dernière, il allait en soirée. “ Seulement „, a-t-il coutume de dire, “ je ne peux plus faire de longues marches : aussi, me suis-je décidé à ne plus suivre d'enterrement... pas même le mien, puisque je tiendrai la tête du cortège. „

Qui ne connaît l'hôtel de la rue de Tournon : la vieille et solennelle cour pavée ; l'escalier monumental et sa rampe forgée ; l'antichambre où, depuis trente ans, le même valet de chambre a introduit tant de milliers de patients ; le grand salon si superbement suranné, si différent des bibelots et des peluches en honneur chez nos médecins d'à présent, haut de plafond comme un musée, tout vêtu de tableaux noircis, peuplé de marbres nus, ayant, à droite de la cheminée, le buste d'Esculape, à gauche, le buste de Ricord — le dieu d'Epidaure faisant le pendant au demi-dieu de la rue de Tournon ; — et le cabinet du docteur, avec la vieille ampleur de ses fenêtres donnant sur un charmant jardin provincial, sa vaste bibliothèque aux jaunes reliures d'autrefois, couronnée de

bustes en bronze, et les murs tapissés des innombrables portraits du Maître ?...

C'est dans cette pièce qu'il reçoit. Frileusement assis près de la cheminée, dans un fauteuil empire à cuivres qui tient du trône et de la chaise curule, une main s'appuyant à la table, l'autre main frictionnant un genou, Ricord accueille le visiteur avec le plus charmant sourire, en s'excusant de ne point se lever.

Puis il écoute, les paupières mi-closes, les lèvres entr'ouvertes, les cheveux frisés et grisonnants sous la calotte de soie noire ; sa pâle et grasse figure glabre s'immobilise inclinée en avant ; son triple menton rabelaisien s'écrase un peu sur sa cravate jusqu'à venir toucher la rouge rosette de sa boutonnière ; et il a l'air, ainsi, d'un vieux Silène aimable qui va dormir.

Mais, ne vous y trompez pas : il n'a pas perdu la moindre de vos paroles, vous interroge avec la plus parfaite lucidité, et relève de temps à autre les paupières pour vous scruter très finement ; puis il parle, évitant les gestes à ses membres rhumatisants, émaillant son discours de ses plus goguenardes plaisanteries sur la trop charmante déesse dont il a tant de fois conjuré les traîtrises ;

après quoi il vous congédie du même sourire inoubliable.

Il faudrait un bon gros volume pour raconter avec détails une existence aussi bien remplie. Je n'en veux retracer ici que les grandes lignes.

Né le 10 décembre 1800, à Philadelphie, de parents français — français lui-même, tout ce qu'il y a de plus français — Ricord commença ses études médicales en Amérique, derrière le comptoir d'un chimiste-herboriste de là-bas. Mais au bout d'un an, il jugea prudent pour ses jeunes ambitions d'aller s'instruire à meilleure école, et, au commencement de l'année 1820, il se faisait inscrire à la Faculté de Paris, concourait huit mois plus tard pour l'externat, un an après pour l'internat où il était admis le treizième de sa promotion: il était de ceux à qui tout porte bonheur, même ce nombre-là.

Sa présence d'esprit dans les concours, l'acuité de son intelligence, la promptitude de son coup d'œil, la finesse de ses réparties, dont quelques-unes sont restées légendaires et se répètent de générations en générations, le firent remarquer de prime abord. Son internat fut très brillant; aussitôt sa thèse passée, il concourut pour une

place de chirurgien des hôpitaux, et fut nommé d'emblée.

Mais une irrégularité commise à propos d'un autre candidat fit casser le concours, et Ricord se trouva sur le pavé de Paris, ayant pour toute fortune, neuf francs en poche. Il comprit qu'il fallait partir, quitte à revenir triomphalement un jour ou l'autre, et il alla pratiquer la médecine à Croüy-sur-Ourq, dans un village où il n'avait pour rivaux que de piètres officiers de santé échoués là après la dislocation des armées impériales.

Ricord fit, d'abord, beaucoup de visites à dix sous, courut sous la pluie les chemins creux, montant un vieux cheval cosaque qu'il avait payé soixante francs ; peu à peu, il en vint à hausser le prix de ses honoraires, renonçant à la clientèle proprement dite, voyant surtout les malades des autres en consultations.

Si bien que, vingt mois après son départ de Paris, il y rentrait avec douze mille francs d'économies. Même dans ses plus durs moments, il n'avait pas oublié cette place de chirurgien des hôpitaux qu'il avait une fois gagnée et qu'il voulait reconquérir ; et dans ses tournées de médecin de village, il emportait ses notes et ses cahiers d'étude dans les fontes à pistolets de sa selle. Il

concourut pour la seconde fois, et fut nommé en tête de la liste.

Le hasard le désigna pour l'hôpital du Midi. Il y est resté jusqu'à sa retraite. C'est là qu'il fit les découvertes qui ont illustré son nom ; là que dans l'inextricable confusion qui régnait avant lui, il sut faire la lumière, classer les faits, grouper les symptômes, enseigner aux médecins du monde entier les lois du diagnostic et la manière de traiter des maux vraiment terribles dans la première moitié de ce siècle, et plus violents alors qu'aujourd'hui.

Il importe de bien le dire, les inventions de Ricord en syphiliographie sont capitales et lui valent un nom, plus que fameux : historique. Il est juste aussi de répéter ce que récemment je disais ici même : depuis que le vieux Maître, plein de gloire et d'années, délaisse un peu les luttes intellectuelles, et les recherches théoriques, la science n'a pas cessé d'évoluer, et de très grands progrès nouveaux, dans la voie inaugurée par lui, ont été réalisés par ses élèves, notamment par M. Fournier, qui est le plus illustre d'entre eux.

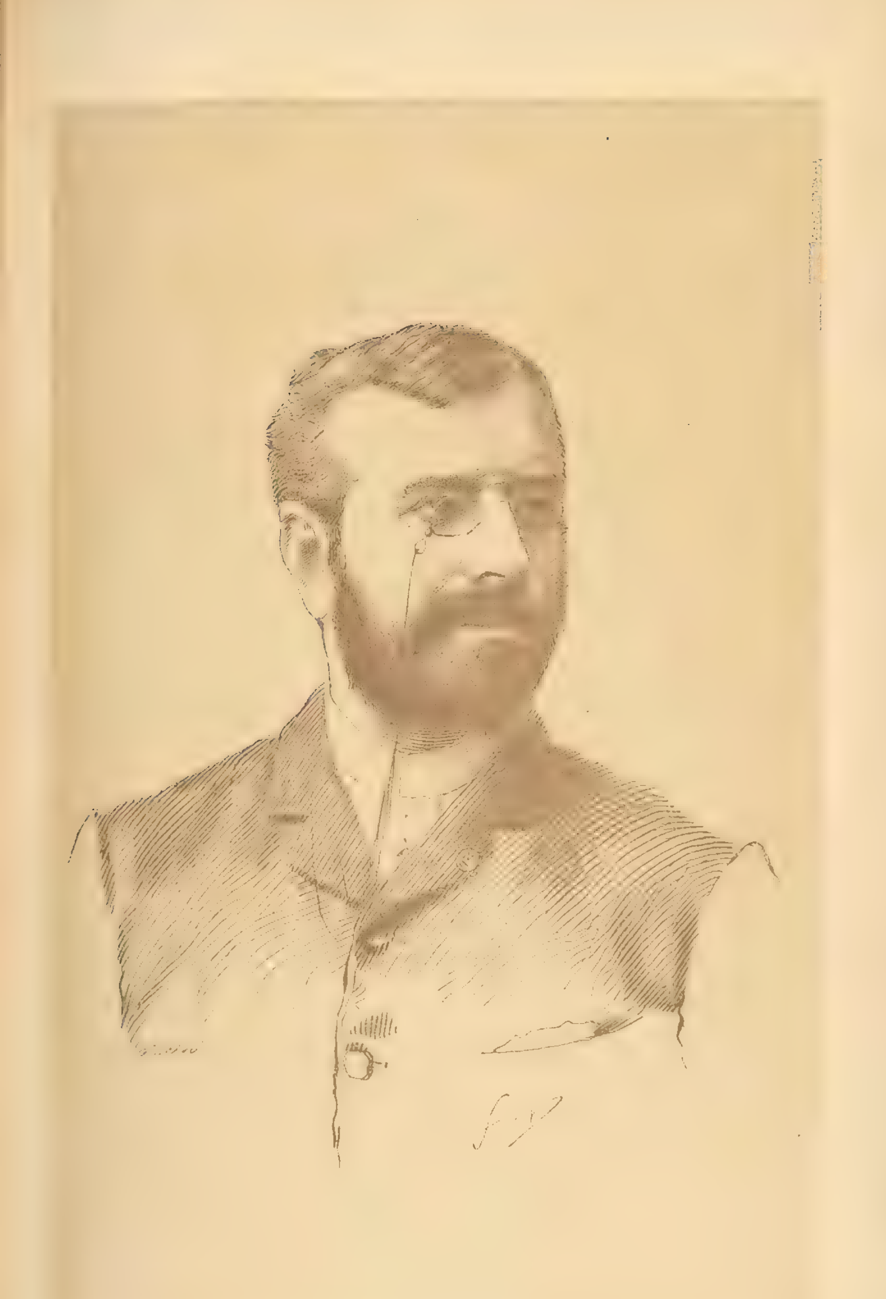
La renommée de Ricord fut, on le sait, promptement européenne. Très conscient de sa valeur — avec cet amour de la conquête et ce

besoin d'emplir le monde qu'ont les hommes à qui tout réussit, et qui est bien plutôt une forme de l'optimisme qu'une manifestation d'orgueil vulgaire — il a toujours soigné sa gloire très tendrement ; et même aujourd'hui, si quelqu'un pouvait être tenté de la lui contester, le vieux futé, qui l'a si fièrement gagnée, saurait encore la défendre le plus galamment du monde, je vous prie de le croire ! Il est membre d'honneur de plusieurs centaines de sociétés savantes, de toutes les sociétés savantes du globe, je crois bien, et décoré d'un si grand nombre d'ordres, que M. Thiers lui-même ou M. de Bismarck n'ont jamais pu en aligner davantage.

C'est sur le champ de bataille du Bourget qu'il a gagné sa croix de grand-officier de la Légion d'Honneur. Tout jeune, puisqu'il n'avait alors que soixante-dix ans, chef des ambulances du siège, il pansait fort tranquillement les blessés sous une grêle de balles, assisté seulement de son valet de chambre. Vint à passer un officier d'ordonnance, lequel cria au domestique : " Dites au docteur de s'en aller de là, s'il ne veut pas recevoir un mauvais coup !... „ Ricord avait entendu : paisible et gouailleur comme Gavroche à la barricade, il répliqua, dans le tapage des

mitrailleuses : “ Répondez que je ne reçois pas ; je ne suis pas ici chez moi !... „ puis se remit à la besogne. A lui seul, le mot vaut la décoration.

S'il garde bien sa gloire, s'il soigne avec amour sa popularité, il n'est point jaloux de celle des autres, une seule, pourtant, l'obsède et, pour un peu plus, l'empêcherait de dormir : la longévité de Chevreul... que je lui souhaite, que tout le monde lui souhaite. Ainsi soit-il.



Docteur A. ROBIN

DOCTEUR A. ROBIN

ROBIN (Albert-Édouard-Charles), né le 19 septembre 1847.
Interne des hôpitaux en 1872.
Docteur en Médecine en 1877.
Médecin des hôpitaux en 1881.
Professeur agrégé à la Faculté, le 20 mars 1883.
Membre de l'Académie en 1887.

Ah, celui-là n'est pas banal !... S'il m'est arrivé quelquefois de me répéter un peu trop au cours de cette longue série, ce n'est certes pas au présent chapitre de mon *De medicis illustribus* que je redoute d'être accusé de monotonie. La personnalité du docteur Albert Robin est, en effet, si peu commune, si exceptionnellement intéressante, que son original profil vient tout naturellement en lumière sur le fond plus uniforme et grisâtre des autres.

Il a pour caractéristique d'être un maître de la médecine contemporaine, et de ne pas être que cela : il y a en lui un savant de premier ordre, mais il y a, en outre, un vaillant soldat, un parfait homme du monde, un diplomate heureux, et surtout l'un des dilettantes les plus fins, l'un des connaisseurs d'art les plus curieux que je sache. Depuis sa sortie du collège jusqu'à l'heure actuelle, voici quelques étapes de sa vie qui suffiront bien à montrer qu'il ne va point par les sentiers battus.

A dix-sept ans, il était préparateur de chimie à la faculté de Dijon, sa ville natale ; puis il vint à Paris travailler avec ardeur dans le laboratoire de Paul Thénard, en même temps qu'il commençait, assez distraitement, ses études médicales, qu'il abandonna volontiers et brusquement au moment de la guerre. Et le voici, dès les premiers mois de l'année 1871, lieutenant de dragons, chargeant, sabrant, électrisant ses hommes avec sa belle et juvénile fougue à la Murat : il fut fait prisonnier, s'évada, fut repris, s'évada de nouveau, fut mis deux fois à l'ordre du jour de l'armée, puis décoré sur le champ de bataille pour action d'éclat, un jour qu'il avait, en compagnie de quelques braves, encloué beaucoup de canons pour sa part.

Mais sitôt la paix conclue, converti, dit-on, par la lecture de *Sœur Philomène*, il revint à la médecine, et cette fois avec amour : au concours de 1872, on le nommait premier interne. Or, un vieux règlement, en usage aujourd'hui encore, oblige le premier de chaque promotion à prendre service pour un an à la clinique chirurgicale de la Charité : c'est ainsi que M. Robin fut l'interne de Gosselin. Il semblait que ce jeune chimiste et cet opérateur endurci ne fussent pas faits pour s'entendre : ils s'entendirent à merveille, au contraire ; et ce fut l'élève qui déteignit sur le maître et qui le convertit à ses idées au point de lui faire signer en collaboration deux mémoires très importants, très remarqués, où il n'est question que de chimie biologique.

Il avait, en effet, trouvé sa voie dès cette époque. Pour mieux en connaître les lésions, chacun s'évertuait à scruter les tissus au microscope : M. Robin s'ennuya vite de faire comme tout le monde et chercha d'un autre côté. Il tenta d'appliquer à l'étude des maladies de l'homme les modernes conquêtes de la chimie organique, et ses premiers essais donnèrent d'emblée des résultats.

Il débuta par découvrir, à la fièvre typhoïde, un symptôme nouveau particulièrement précieux pour le diagnostic, et ce furent ensuite bon nombre

d'inventions partielles d'intérêt un peu trop technique pour qu'il en soit ici question plus amplement. Sa vraie gloire, d'ailleurs, sera d'avoir, sinon inventé, inauguré du moins une méthode générale permettant de pénétrer très avant dans l'intimité d'un organisme malade, capable de renseigner très sûrement sur la nature d'une affection pathologique ; ce nouveau moyen d'investigation donnant ses résultats en formules chimiques, a pour lui d'être précis, presque mathématique, de faire de la médecine de moins en moins un art, de plus en plus une science exacte, et je crois que dès maintenant il est permis de présager qu'une thérapeutique nouvelle, moins empirique, plus logique, plus scientifique, en découlera, selon le vœu formulé par Claude Bernard. Dieu sait que le besoin s'en fait vivement sentir !

Il est, en général, assez peu prudent de se singulariser si jeune, de n'appartenir à aucune chapelle, d'inaugurer tout seul : les gens arrivés, installés dans leur gloire et puissants dans leurs places, n'aiment pas beaucoup ça. Pour ce motif le docteur Albert Robin eut quelque peine à forcer les portes : on lui a fait attendre jusqu'à trente-quatre ans le titre de médecin des hôpitaux, jusqu'à trente-six ans le titre d'agrégé ; mais ses

belles leçons de clinique et de thérapeutique médicales publiées en 1887, qui lui méritèrent un prix de dix mille francs à l'Institut, lui valurent en même temps beaucoup d'admirateurs, beaucoup d'amis, de très chauds partisans. A quarante ans à peine, il était académicien, et, ma foi, l'un des plus écoutés de l'auguste compagnie : la récente et célèbre discussion sur le diabète sucré a mis pleinement en lumière son fin talent d'orateur et de polémiste, et c'est lui qui est resté maître du terrain, alors qu'il avait pour adversaires des hommes de la taille de Germain Sée et de Charles Bouchard.

Alors que presque tous ses confrères se reposent de travaux savants dans la délassante activité de la pratique médicale, le Dr Albert Robin, très demandé, très " à la mode ", fuit de tout son pouvoir la clientèle et ne consent à soigner régulièrement que quelques rares privilégiés. Il évite de voir beaucoup de clients, tout bonnement, parce qu'il n'entend pas se priver des hautes joies chères à son exceptionnelle intelligence : il aime le monde, parce qu'il en est, parce qu'il y est charmant, parce qu'il est de ceux qui causent avec beaucoup d'esprit de sujets très divers. N'ai-je pas dit encore qu'il a fait acte de bon diplomate?...

il faut bien croire que c'est vrai, puisque le ministère des affaires étrangères l'a fait officier de la Légion d'Honneur, pour services rendus à la cause française.

Mais ce ne sont là pour lui que distractions rares, en somme, et passagères. Ce qui est surprenant en ce savant, c'est son amour de la littérature : le Dr Robin a véritablement l'esprit assez alerte, assez actif, assez *bilatéral*, comme dit notre ami Rosny, pour être à la fois le plus sérieux des chimistes et le plus avisé des dilettantes littéraires : je sais des gens qui l'ont entendu citer par cœur des pages de nos maîtres modernes et se passionner à défendre une phrase musicale de Flaubert, une épithète rare de Goncourt, un mot flamboyant de d'Aurévilly, un mystérieux sonnet de Mallarmé. On dirait vraiment, à l'entendre, qu'il est du métier et que, de toute sa vie, il n'a fait autre chose que relire nos grands écrivains.

C'est parce qu'il a pénétré dans l'intimité de leur pensée, c'est parce qu'il les comprend, parce qu'il les aime, qu'il est pour eux le meilleur des amis et le meilleur des médecins. C'est chose rare plus qu'on ne croit, qu'un médecin s'intéresse sincèrement au mouvement artistique de son temps : les plus intelligents, mis en contact avec des

artistes, ne leur témoignent guère qu'une curiosité quelque peu dédaigneuse, ainsi qu'il convient d'esprit bien portant à esprit détraqué : ils ont toujours un peu l'air de les prendre avec des pincettes pour les regarder à la loupe. Le Dr Robin est devenu l'ami très intime, le confident littéraire, le camarade très aimé de tous ceux qu'il a connus et soignés : Villiers de l'Isle-Adam, Coppée, Huysmans, Guiches, Mallarmé, P. Gille, Paul Bourget, et, parmi les musiciens, Delibes, Massenet. Il a soigné Barbey d'Aurévilly avec un dévouement intelligent, discret, et une affection de fils.

Ces choses-là ne s'oublient pas. En faisant le plus cordialement que je puis l'éloge de l'éminent et sympathique Dr Robin, je ne fais que lui payer bien insuffisamment la grosse dette de reconnaissance que lui doivent tous ses élèves en tant que savant, tous ses amis en tant que lettré.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Essai d'urologie clinique : la fièvre typhoïde, 1877.

L'urée et le cancer, 1884.

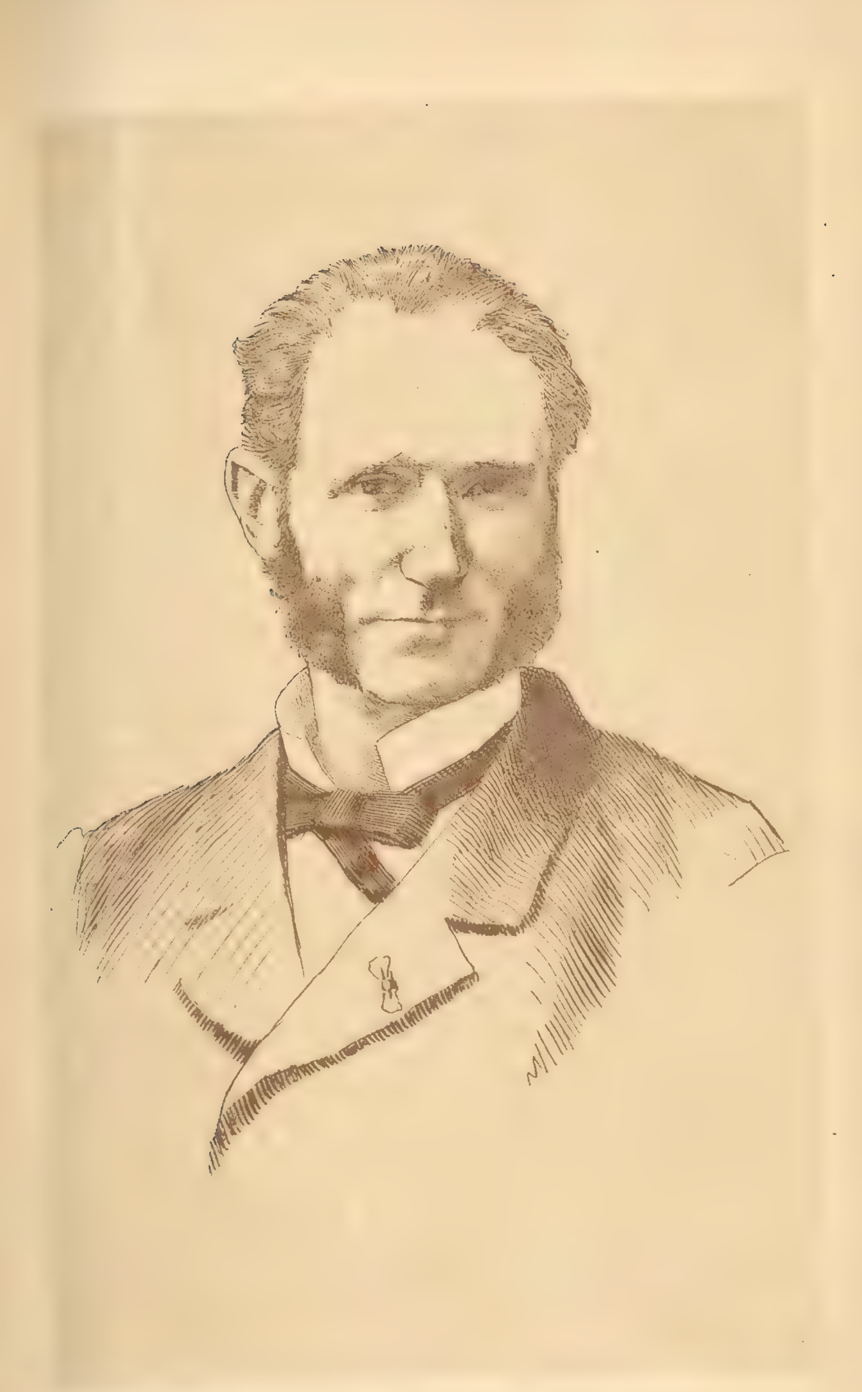
Notes sur la spectroscopie des tissus vivants, en collaboration avec Straus, 1884.

Nombreux essais de chimie appliquée à la thérapeutique.

Boissons abondantes et traitement de l'obésité, 1886.

De l'hémoglobinurie, 1888.

Leçons de clinique et de thérapeutique médicales, 1887, prix Lacaze à l'Institut.



Professeur Germain SÉE

PROFESSEUR GERMAIN SÉE

SÉE (Germain), né le 6 février 1818.
Interne des hôpitaux en 1842.
Docteur en Médecine en 1846.
Médecin des hôpitaux en 1852.
Professeur à la Faculté en 1866.
Membre de l'Académie de Médecine en 1869.

Jusqu'à présent, je me suis très soigneusement abstenu, en faisant le portrait des plus illustres de mes confrères, d'initier mes lecteurs aux détails plus ou moins piquants de leur vie privée : j'ai pensé que leur côté public et purement professionnel était le seul qui m'appartînt et qui fût digne d'intérêt. Je ne vois pas pourquoi je ferais autrement à propos du Dr Germain Sée, et ceux qui lui reprochent de s'être trop activement occupé des choses extra-médicales voudront bien ne pas s'étonner s'il n'est ici question

que du respectable doyen des médecins des hôpitaux, et du savant plein d'énergie, encore sur brèche à soixante-treize ans.

Il a maintenant d'assez nombreux admirateurs pour que l'on puisse dire qu'il a eu beaucoup d'adversaires. Ces inimitiés sont venues de ce qu'il avait beaucoup de talent, de ce qu'il gagnait beaucoup d'argent, et aussi d'une légende, qui a cours dans le monde médical, et qu'il faut réduire à néant puisqu'elle est mensongère.

Il est exact que les professeurs se recrutent, dans l'immense majorité des cas, parmi les agrégés; il est exact encore que l'éminent Dr Germain Sée n'a jamais été agrégé. Mais il n'est pas vrai, comme on l'a prétendu, que sa nomination ait été imposée par voie d'autorité impériale : vérification faite, en 1866 comme aujourd'hui, la loi disait formellement que la Faculté est en droit de choisir par élection tout docteur en Médecine qu'elle juge digne d'occuper une chaire, qu'il soit agrégé ou non.

Le Dr Sée, dont les remarquables cours libres faits pendant cinq ans à l'hôpital Beaujon avaient fait la notoriété, posa sa candidature sur les instances de Trousseau : par 13 voix sur 23, il fut nommé à la chaire de thérapeutique, en tête d'une

liste où figuraient Lassègue, Axenfeld, Hardy, Broca, Vulpian, élus professeurs dans la même fournée. Les étudiants, induits en erreur, lui firent, à son premier cours, ce qu'on est convenu de nommer un *boucan* formidable : pour leur faire entendre raison, Pajot et Gavarret durent intervenir, après quoi le bruyant auditoire fit amende honorable, de très grand cœur.

Autre chose, encore. Le professeur Germain Sée tient à ne pas passer pour bonapartiste, étant très fidèle républicain : rien n'est plus facile que d'en informer mes lecteurs. En 1866, il ne connaissait personne à la cour de l'Empereur : il n'a vu Napoléon III qu'une fois, à la date précise du 20 juin 1870, à Saint-Cloud, où il avait été mandé en consultation, sur les instances de la duchesse de Mouchy.

L'histoire de cette consultation n'a jamais, à ma connaissance, été contée au grand public par aucun journal politique : elle est, pourtant, d'intérêt historique, et vaudrait d'être mieux connue. J'ai retrouvé, dans l'*Union médicale* du 9 janvier 1873, des documents tout à fait curieux, qui font très grand honneur au D[r] Germain Sée : et tous nos lecteurs nous sauront gré de les reproduire, aujourd'hui que l'occasion s'en présente.

En 1873, quand Napoléon III mourut des suites du calcul vésical dont il souffrait depuis longtemps, les chirurgiens anglais donnèrent à entendre que les médecins des Tuileries n'avaient pas su diagnostiquer son mal. Il faut bien reconnaître que les apparences leur donnaient raison. Voici comment.

Depuis longtemps, dès l'année 1864, on l'a su depuis, l'Empereur, qui méritait d'être appelé Napoléon-le-Taciturne, souffrait en silence, évitant d'attirer sur son mal l'attention de ses médecins ordinaires; aucun d'eux, par conséquent, n'avait pu l'examiner à ce point de vue spécial, jusqu'au jour où M. Germain Sée vint le voir à Saint-Cloud : ce jour-là, le malade, plus confiant, avoua franchement ses souffrances, se laissa mieux examiner, et voulant en finir, résolu à savoir s'il courait un danger réel, il pria son nouveau docteur de convoquer en consultation les médecins de sa maison. Le 1er juillet au matin, Nélaton, Ricord, Fauvel, G. Sée, Corvisart se réunirent chez le docteur Conneau, qui habitait un appartement attenant aux Tuileries. Au grand étonnement de ses confrères, G. Sée formula d'emblée ce diagnostic : “ Messieurs, l'Empereur a la pierre „, puis il donna ses preuves. Ricord, rallié tout de suite, s'efforça

de convaincre les autres qui s'obstinaient à n'en rien croire. Nélaton, cependant, semblait inquiet, irrésolu, si bien qu'on décida d'examiner l'Empereur à la sonde, pour acquérir une certitude. Ricord et Germain Sée voulaient ne pas temporiser : ils proposèrent une consultation pour le surlendemain; mais Nélaton, Fauvel et Corvisart, exposant que l'Empereur allait mieux depuis quelques jours, exigèrent — ils étaient en majorité — que l'examen fût remis jusqu'au mois de septembre.

Germain Sée, cependant, rédigea la consultation, et, le 3 juillet, la porta chez le Dr Conneau, le priant de la faire signer aux autres médecins consultants, et de la soumettre à l'Impératrice. Le Dr Conneau n'en fit rien. On a dit que Nélaton, navré de l'insuccès de la lithotritie que l'année précédente il avait faite au maréchal Niel, aurait refusé sa signature, par crainte d'être obligé d'opérer l'Empereur. Toujours est-il que l'Impératrice ne fut pas avertie, que les ministres ne surent rien, et que, dix jours plus tard, l'Empereur déclarait la guerre au roi de Prusse. La révélation du vrai diagnostic aurait peut-être évité nos désastres.

La consultation rédigée par le professeur Sée, et signée de son seul nom, fut retrouvée dans les

papiers des Tuileries et publiée par les soins de Jules Favre. Datée du 3 juillet 1870, elle a une véritable importance historique : en raison de ses dimensions et des innombrables termes techniques dont elle est pleine, nous ne saurions la reproduire ici : ceux de nos lecteurs qui voudront en prendre connaissance la trouveront au tome III des *Papiers trouvés aux Tuileries,* ou bien encore dans le livre de M. Alfred Darimon : *Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870.*

Il nous suffira de dire qu'elle fait le plus grand honneur au Dr Germain Sée, et qu'elle suffirait à sa gloire, alors même qu'il n'aurait pas une foule d'autres titres à notre respectueuse admiration.

Très érudit, très au courant de la littérature médicale allemande, rompu aux études microscopiques, à une époque où peu de savants français pouvaient en dire autant, dès ses débuts, il fit salle comble à chacune de ses leçons à l'hôpital Beaujon, et son public le goûtait d'autant plus qu'il parlait bien, sobrement, logiquement, accumulant les faits précis au secours de ses théories.

Puis, il avait l'amour de la physiologie que Claude Bernard illustrait de tout son génie, si bien qu'à cette époque il semblait que toute science dût découler de l'expérimentation *in anima vili.*

M. Germain Sée eut l'ingénieuse idée d'appliquer les méthodes physiologiques à l'étude de la pathologie et de la thérapeutique : il fut le premier à installer un laboratoire à l'hôpital, à vouloir que tout clinicien fût en même temps un savant, et les résultats qu'il obtint avec cette méthode nouvelle ont été souvent remarquables. C'est ainsi qu'il a pu préconiser avec sécurité une foule de médicaments peu employés en France avant lui, en régler l'usage, en déterminer les indications. Quelques-uns de ces médicaments sont aujourd'hui d'usage universel : l'ergotine, le bromure de potassium, le salicylate de soude, l'antipyrine ont rendu d'immense services, soulagé des milliers de malades. M. Germain Sée n'a point inventé ces remèdes, mais il a eu l'incontestable mérite de nous les faire connaître, d'en vérifier les propriétés, d'en fixer l'emploi, de les lancer, de même qu'il a établi le premier un traitement logique des maladies du cœur et des asthmes.

Sa méthode avait donc beaucoup de bon. Elle lui a permis encore d'écrire quelques beaux livres de science auxquels on ne peut vraiment rien reprocher, sinon d'être un peu hors de portée de la moyenne de nos praticiens : son livre sur *la chorée*, son intelligente classification théra-

peutique, son beau volume intitulé *Du sang et des anémies*, ses travaux sur *le suc gastrique*, sont des œuvres de haute valeur et qui montrent quel chercheur obstiné, quel travailleur infatigable a été, tout au long de sa vie, le vieux professeur de clinique à l'Hôtel-Dieu.

Mais ce qu'il a fait autrefois n'est rien auprès de ce qu'il fait en ce moment. Il n'entend point qu'on le supplée à son service d'hôpital, pas plus qu'à son laboratoire où il continue de plus belle la série de ses expériences : l'autre année, il communiquait à l'Académie de très curieuses recherches sur l'emploi thérapeutique de la *lactose*. Et voici que nous lui devons le traitement nouveau de la tuberculose pulmonaire, celui qui doit nous consoler des déceptions de Koch et des inoculeurs de sang de chèvre. Comme il est l'un des quatre ou cinq consultants les plus recherchés de Paris, il grimpe un bon nombre d'étages dans son après-midi; et croyez-vous qu'il repose, le soir venu ?... Certes pas : c'est bon pour les jeunes gens, le repos. Il a entrepris, voici quatre ans, en collaboration avec le docteur Labadie-Lagrave, un énorme *Traité de Médecine clinique* qui n'aura pas moins de vingt tomes de chacun six cents pages; sept volumes ont déjà paru, tous très dignes

d'être lus : les plus remarquables, à mon sens, sont le premier — qui traite de la phtisie bacillaire, et qui témoigne du plus merveilleux talent d'assimilation — et le dernier, tout récemment paru — où l'histoire des maladies du cœur est refaite à un point de vue tout nouveau, beaucoup plus scientifique, beaucoup plus moderne que tout ce que nos possédions jusqu'ici sur le même sujet. C'est à la rédaction de cet ouvrage que le vaillant septuagénaire occupe ses veillées, assez assidûment pour donner un volume en moyenne tous les six mois.

Après cela, qui donc serait tenté de marchander son respect et son admiration à cet homme qui a tant aimé la science, qui lui a consacré presque toute sa vie, et qui travaille encore avec tant de courage et de foi ?...

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Classification thérapeutique, 1865.

De la chorée, 1850.

Leçons cliniques sur l'urémie, les pneumonies expérimentales, 1861 ; la pathologie expérimentale du sang et des anémies, les palpitations et la syncope, les maladies du foie (rédigées par Ollivier et Bergeron).

Traitement du rhumatisme par le salicylate de soude, 1877.

Traitement de l'asthme par l'iodure de potassium, 1878.

Diagnostic des phtisies douteuses, 1884.

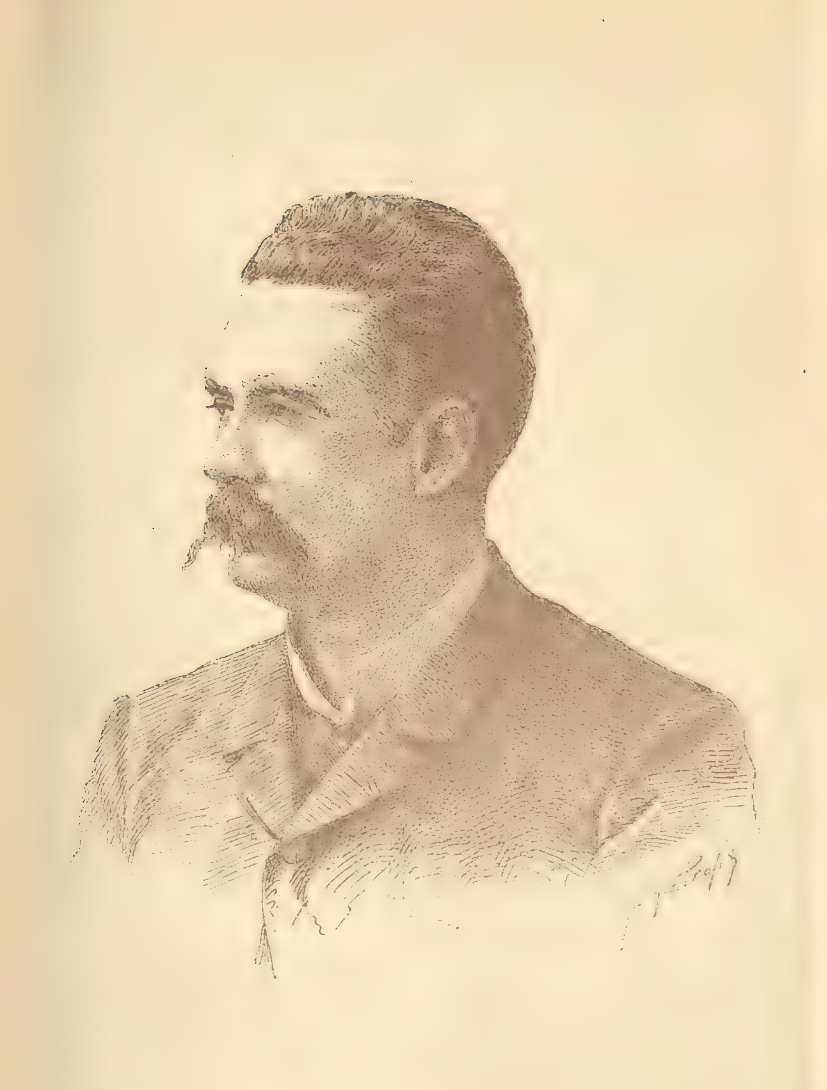
Traitement de l'obésité, 1885.

Traitement de la migraine par l'antipyrine, 1887.

Traité de Médecine clinique en 20 volumes, en collaboration avec Labadie-Lagrave.

Thérapeutique expérimentale et clinique (en préparation).

Etc., etc.



Docteur Paul SEGOND

DOCTEUR PAUL SEGOND

SEGOND (Paul-Ferdinand), né le 8 mai 1851.
Interne des hôpitaux en 1875.
Docteur en Médecine en 1880.
Chirurgien des hôpitaux en 1883.
Agrégé à la Faculte, le 24 jnillet 1883.

Parmi nos agrégés, à l'École de Médecine, il y a tout un groupe de jeunes qui, par leur exceptionnelle intelligence et leur rare bon sens, leur légitime hardiesse, leur parfaite science de l'antisepsie moderne, leur minutieux souci des pansements bien faits, promettent de donner à la chirurgie française un magnifique éclat. Ceux que, dès maintenant, l'on désigne comme devant mener ce mouvement rénovateur, se nomment Terrier, Bouilly, Reclus, Charles Nélaton, et celui dont je donne aujourd'hui le portrait, le Dr Paul Segond, professeur agrégé, chirurgien des hôpitaux, chevalier de la Légion

28.

d'Honneur, gendre de Madame Adam, que sais-je encore ?... et le plus charmant homme que vous puissiez imaginer.

Sa physionomie, très peu banale, très caractérisée, est tout à fait à l'unisson de son tempérament scientifique : il est de ceux qu'il faut décrire, même physiquement.

Il est de belle taille et de magistrale prestance, pas assez, cependant, pour que son estomac l'empêche de se mirer dans le vernis imperturbable de ses bottes ; sa large face peu colorée, cheffée d'une masse épaisse de cheveux noirs, barrée de sourcils drus, se pare d'une bonne grosse moustache, une de ces terribles moustaches où nichent seulement la douceur et la bonhomie ; il a de grands yeux noirs et clairs, pleins d'intelligence et de sourire, de vaillance et de vie ; et la carrure loyale de sa poitrine, la sympathique sonorité de sa voix, la belle et courtoise simplicité de ses manières donnent l'idée d'un être noble et sain, vigoureux et franc, d'un être d'ordre supérieur, admirablement fort et calme.

Cette supériorité, tout l'affirme.

Il a l'hérédité mouvementée, peu bourgeoise, des grands hommes ; même, sa jeunesse fut orageuse et si mal disciplinée, que tous ses maîtres,

au collège, furent d'accord à lui pronostiquer le plus déplorable avenir.

Mais, à vingt-deux ans, brusquement, il devint tout autre, pour avoir rencontré la femme qu'il lui fallait, une admirable femme infiniment intelligente et bonne, qui le comprit, devint le compagnon de toutes ses heures, et lui fit aimer le travail.

Dès lors, il s'enferma, refusant de paraître même aux réceptions de sa belle-mère, voué sans réserve à l'amour de son métier, visant le but avec une ténacité tranquille, y tendant d'un effort continu, progressif, sans secousses. A tous ses concours il arriva premier, sauf à celui d'agrégation, où, sans doute, ses juges ne résistèrent pas au plaisir de faire un jeu de mots, en le nommant second. Et le voici, à trente-huit ans, occupé par l'une des grosses clientèles chirurgicales de Paris, déjà considéré comme l'un des meilleurs dans son art.

Il avait bien choisi ses maîtres, qu'il faut citer pour bien montrer sa filiation scientifique. L'éminent professeur Farabeuf a fait de lui un opérateur impeccable, d'une sûreté de main surprenante, et méthodique... jusqu'à la manie; le regretté Dr Gallard lui a donné le goût des mala-

dies spéciales à la femme et des opérations abdominales où son élève est passé maître ; Trélat et Guyon, qui sont de parfaits cliniciens, l'ont façonné à leur image (il a même pris à Trélat sa passion de la cigarette, et déjà les premiers symptômes de sa bronchite de fumeur !) et son grincheux mais admirable ami Terrier lui a donné l'exemple de la plus intransigeante antisepsie. Tout ce qu'une pareille éducation lui a donné, M. Segond l'a fait sien, et sa vive originalité a si bien perfectionné tout cela, qu'il est peut-être le jeune chirurgien le plus complet de l'heure actuelle.

Il a deux qualités auxquelles on reconnaît un maître : il opère magistralement — il faut le voir, dans les cas difficiles, manier les instruments à manches épais dont il a le secret — et il parle magistralement. Je ne sais vraiment personne, à la Faculté, qui sache faire un cours mieux que lui : c'est un régal qu'entendre sa façon simple de discourir, sans une phrase cherchée, sans une intonation déclamatoire, sur le ton familier de la conversation; et sa manière de fixer l'attention sur les choses les plus ardues, les descriptions vivantes qu'il sait faire pour graver définitivement un symptôme dans la mémoire de ses élèves et qui frappent à la façon d'une belle illustration dans un

livre, l'aisance qu'ont à lui venir les plus ingénieuses trouvailles, montrent qu'il a vraiment la vocation d'enseigner, de former des élèves.

Puis, il est plein d'idées neuves, de conceptions originales : à chaque séance de la Société de chirurgie, il a quelque chose d'inédit à conter, une observation nouvelle, un perfectionnement opératoire à conseiller. Et partout il apporte cette robuste santé de corps, cette rectitude d'esprit, cette belle et quelque peu rabelaisienne joie de vivre qui va si bien avec la force, et qui promet à coup sûr le succès.

Il a pour lui encore d'être extrêmement bon, modeste, dévoué à ses camarades, qui tous l'aiment beaucoup. L'un d'eux me disait récemment : “ Nous ne serons jamais jaloux de Segond, parce que rien ne peut être au-dessus de son mérite; certains croient ou feignent de croire qu'il doit beaucoup aux influences de sa toute puissante belle-mère : il ne lui doit guère que son ruban rouge; encore ne l'a-t-il accueilli qu'avec une joie très mélangée de chagrin, parce que certains de ses anciens n'étaient pas décorés avant lui... „ Et son ami concluait textuellement en ces termes : “ Segond, c'est tout ce qui se fait de plus intelligent, et tout ce qui se fait de meilleur. „

A supposer que qualités et travers caractéristiques d'un homme aillent en augmentant avec l'âge, vous le figurez-vous, dans une douzaine d'années, quand il sera académicien, professeur de clinique, commandeur de la Légion d'Honneur et tout à fait grand chirurgien?... Je l'imagine, chef vénéré de l'École chirurgicale française, faisant, devant un vaste amphithéâtre gorgé de monde, de magnifiques leçons qu'il faudra phonographier, et pieusement conserver aux archives pour servir de modèles aux futurs agrégés. Je le vois, répétant, pour les vulgariser, des opérations nouvelles aussi brillantes pour le chirurgien que bienfaisantes pour le malade. Sans doute, à cette époque, les manches de ses instruments dépasseront en énormité la poignée de ces espadons qu'au moyen-âge on brandissait à deux mains... Lui-même — s'il n'a pris soin de se mettre au régime sec — ne pourra plus se mirer aisément dans le vernis inaltéré de ses bottines... et sa charmante belle-mère, qu'il aimera de plus en plus, point vieille encore, à peine un peu moins jeune qu'aujourd'hui, sera toujours et triomphalement, j'espère bien, la plus patriote des directrices de revues, et la plus aimable des femmes.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Étude sur l'anatomie pathologique des rétrécissements de l'urèthre, en collaboration av. Brissaud, 1881.

Des abcès chauds de la prostate et de la région périprostatique, 1886. Th. doctorat, couronnée par l'Institut.

Cure radicale des hernies. Th. agrégat., 1883.

Varicocèle, in *Dictionnaire* de Jaccoud.

Gastrotomie pour rétrécissements infranchissables de l'œsophage, 1886.

Deux néphrectomies. Guérison, 1887.

Tumeurs de l'ovaire, chirurgie du foie, in *Encyclopédie de chirurgie*, 1888.

Traitement des fibrômes utérins par la castration ovarienne, 1888.

Valeur de la cure radicale des hernies, 1888.

Résection du nerf maxillaire supérieur et du ganglion phéro-palatin par la voie temporale, 1890.

Traitement chirurgical de l'enstrophie de la vessie, 1890.

Etc., etc.



Professeur STRAUS

PROFESSEUR STRAUS

STRAUS (Isidore), né le 24 novembre 1845.
Docteur en Médecine en 1868.
Agrégé à la faculté de Strasbourg en 1869.
Médecin des hôpitaux de Paris en 1876.
Agrégé à la Faculté de Paris, le 15 mai 1878.
Professeur à Paris, le 1er mars 1888.

En dehors de toute considération de mérite personnel, on peut distinguer deux espèces de grands médecins : ceux qui tiennent à conquérir en même temps la fortune et la renommée ; ceux que la science préoccupe au point de leur faire oublier l'argent.

Le Dr Isidore Straus — il est juif, fait intéressant à noter par ce temps d'antisémitisme — le Dr Straus appartient à la seconde catégorie.

L'histoire de sa carrière médicale est éloquente par elle-même et se passe de commentaires.

Alsacien d'origine, il a commencé ses études à la faculté de Strasbourg, du temps qu'elle était encore française. Docteur à vingt-trois ans, il était agrégé à vingt-quatre ans, et chose curieuse, agrégé d'accouchements avec une thèse sur la rupture du périnée chez la femme. A vingt-cinq ans, il publiait, en collaboration avec M. Mathias Duval, un beau mémoire sur l'inflammation.

Puis la guerre éclata, le chassant de Strasbourg, et, quand elle fut terminée, le Dr Straus se trouva à Paris, sans fortune, sans appui, ayant perdu ses hauts grades universitaires. Avec un grand courage, il se remit à la besogne, dut reconcourir par deux fois à l'agrégation, ce qui lui fournit l'occasion d'écrire deux remarquables thèses, dont l'une, sur les contractures, est classique.

Il publia en collaboration avec M. Fernet la seconde édition du *Traité du diagnostic*, de nombreux articles au *Dictionnaire* de Jaccoud, plusieurs études de thérapeutique et de médecine expérimentale, dont l'une, sur les gaz du sang, fixa l'attention sur lui.

Peu à peu, les préoccupations scientifiques du Dr Straus se précisent, sa vocation s'affermit : l'expérimentateur dominera le clinicien.

Le laboratoire de Pasteur l'attire irrésistiblement ; il y fait en commun avec le Dr Chamberland des recherches de premier ordre sur la transmission des virus de la mère à l'enfant.

Puis il part pour l'expédition d'Egypte avec le malheureux Thuillier, un peu plus tard pour Toulon, essayant d'arracher son secret à l'affreux choléra.

Le courage qu'il déploya en cette circonstance, sa parfaite tranquillité à poursuivre ses expériences parmi tant de morts chaque jour, et surtout la haute valeur scientifique dont il avait donné cent fois la preuve, lui acquirent une fois pour toutes la vive sympathie et la grande admiration des maîtres.

A la mort de Vulpian, il fut choisi à l'unanimité pour lui succéder. Il avait quarante-deux ans.

Beaucoup, dès qu'ils sont professeurs, ne songent plus qu'à prendre un repos bien gagné, à délaisser les travaux scientifiques, et à faire fortune aussi promptement que possible. Le professeur Straus, pour mieux se consacrer à ses chères études, abandonna tout simplement la fort jolie clientèle qu'il avait déjà, et se consacra tout entier à ses malades de Saint-Antoine, à son laboratoire et à son enseignement.

Jamais il n'avait tant travaillé. Sa vie heureuse date de là, du jour où il a pu se mettre à la besogne, sans préoccupations matérielles, sans souci d'avenir. Je trouve tout cela très-beau, et je crois fermement qu'il y a chances pour que le Dr Straus, qui est dès maintenant un vrai savant, devienne un jour un vrai grand homme, l'une des gloires de son métier, et l'une des plus pures.

Braver deux fois le choléra, dédaigner la fortune par pur amour de la science, voilà qui ne ressemble guère aux portraits que tracent des juifs leurs adversaires. N'aurait-on pas raison de dire que les peuples ont les israélites qu'ils méritent? Tant mieux pour nous si nous en méritons beaucoup de la valeur du Dr Straus.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Essai sur la dégénérescence graisseuse des muscles, 1868.

Recherches expérimentales sur l'inflammation, 1870.

Nombreux articles in *Dictionnaire* de Jaccoud.

Des contractures, 1875.

Des ictères chroniques, 1878.

Traité du diagnostic médical, en collab. av. Fernet.

Action de la pilocarpine, 1879.

Recherches expérimentales sur la transmission des maladies virulentes aiguës de la mère au fœtus, 1882.

Exposé des recherches sur le choléra en Egypte, 1883; en collab. av. Roux, Nocard et Thuillier.

Exposé des recherches sur le choléra à Toulon, 1884.

Leçons sur le choléra, 1884-1885.

Spectroscopie des tissus vivants, en collaboration avec A. Robin, 1884.

Rôle des micro-organismes dans la suppuration, 1883.

Anatomie pathologique du bubon, 1885; de la pustule maligne, 1887.

La médecine expérimentale et la bactériologie. Leçon d'ouverture du cours de pathologie expérimentale, 1888.

Analyse bactériologique de l'air, 1888, en collab. av. R. Wutz.

Recherches microbiologiques sur l'utérus après la parturition physiologique, 1888, en collab. av. Sanchez Toledo.

Le charbon des animaux et de l'homme, 1887; etc., etc.



23

Professeur TARNIER

PROFESSEUR TARNIER

TARNIER (Etienne-Stéphane), né le 29 avril 1828.
Interne des hôpitaux en 1852.
Docteur en Médecine en 1857.
Agrégé à la Faculté en 1860.
Chirurgien des hôpitaux en 1865.
Membre de l'Académie en 1872.
Professeur le 5 février 1884.
Commandeur de la Légion d'Honneur.

Le glorieux et vénérable chef de l'école obstétricale française a soixante-trois ans. Il est de haute et large taille, et vilain comme un grand savant qu'il est, avec sa grosse tête aux traits trop rudes et heurtés, sa barbe trop rare, son nez trop gros où chevauche toujours un lorgnon mal équilibré par dessus lequel il regarde ; il a des mains vilaines et trop grosses qui n'ont que faire d'être belles, étant les

plus habiles mains du monde, de même que sa figure n'a que faire d'être jolie, étant superbement intelligente et magistrale.

Il est certainement l'un des hommes à qui la science et l'humanité doivent le plus de reconnaissance.

Au moment où il fut nommé agrégé, l'art des accouchements ne brillait pas de son plus vif éclat.

Depaul, qui était bien le meilleur des hommes, n'était pas, à beaucoup près, un maître incomparable, et Pajot, merveilleux rhéteur, n'aimait passionnément de son art que ce qui prête aux éloquentes controverses, aux discussions théoriques où il triomphait aisément.

Tarnier, profondément épris de son métier, très au courant des plus récents progrès réalisés à l'étranger, résolut de mettre au premier rang l'école obstétricale française. A la fois très énergique et très patient, il sut attendre le succès. Modestement, d'abord, il se contenta de diriger l'instruction scientifique des élèves sages-femmes, se bornant à faire le plus parfaitement possible son devoir, organisant à la Maternité un service modèle. Et peu à peu, les internes distingués le recherchèrent comme maître : la droiture de son

esprit, l'étendue de ses connaissances, son incomparable habileté manuelle, les soins méticuleux dont il entourait ses malades, l'admirable lucidité de son enseignement émerveillaient les jeunes gens qui ne tardèrent pas à se grouper autour de lui.

C'est ainsi que, sans situation officielle à la Faculté, sans chaire magistrale, avec le modeste titre de professeur à l'école départementale d'accouchements, sans occasions de parler à la masse des étudiants à qui la Maternité n'était pas ouverte, il devint chef d'école et fit si bien que, sauf une ou deux exceptions, tous les accoucheurs de talent de Paris et de France furent dressés à son école. A Paris seulement, Budin, le professeur Pinard, Ribemont, qui sont devenus des maîtres à leur tour, Maygrier, Bar, Auvard, Charpentier de Ribes, brillants accoucheurs des hôpitaux, qui seront des maîtres demain, ont été ses internes et se vantent de lui devoir tout ce qu'ils valent. Je ne vois guère à la Faculté que Bouchard, Cornil *et Verneuil* ou Charcot, pour être aussi pleinement admirés de leurs élèves.

Tarnier a fait beaucoup, en effet, pour les siens : il leur a donné le plus constant exemple de l'amour du travail, de la besogne aussi parfaite qu'il est humainement possible, et il s'est dévoué tout

entier à leur cause quand il s'est agi de les faire arriver. Toujours sur la brèche, d'ailleurs, il leur dictait les lois de l'antisepsie obstétricale, inventait des instruments superbement ingénieux et pratiques, et parvenait à conquérir l'admiration difficile des savants étrangers.

Maintenant, il est largement payé de sa peine : le voici professeur de clinique. L'année dernière, il a quitté la Maternité, certain de n'y avoir pas fait une mauvaise élève, fier de s'être fait comprendre de toutes, satisfait à cette pensée que, grâce à lui, dans le plus petit des villages de France, un grand nombre de mères seront habilement soignées, un grand nombre d'enfants pourront vivre. C'est aux étudiants de la Faculté qu'il va parler maintenant, devant un auditoire plus nombreux, plus savant, plus digne de son talent : il fera merveille à la clinique comme il a fait à la Maternité.

Ses succès comme praticien — on peut bien le dire, à présent qu'il envoie presque toutes ses clientes à ses élèves — furent magnifiques, et jamais homme ne fut béni par un plus grand nombre de mères; à l'heure actuelle, il y a dans Paris des générations entières mises au monde par ses soins. Mais il prétend, dit-on, que c'est

bien assez maintenant, qu'il passe de trop mauvaises nuits depuis trente ans, qu'il veut se consacrer tout entier à son cours et à l'achèvement du beau livre commencé avec Chantreuil, continué en collaboration avec l'éminent Dr Budin.

Il a fait assez belle besogne dans sa vie pour mériter, en effet, quelque repos. Il peut être tranquille, il est de ceux que l'on n'oubliera pas. Ses bienfaits dureront dans la mémoire de ses clientes, et son renom scientifique demeurera impérissable, comme demeure celui de tous ceux qui renouvellent leur art et le portent au plus haut degré de perfection.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Le régime lacté dans l'albuminurie de la grossesse et l'éclampsie, 1875.

Des cas où l'extraction du fœtus est nécessaire. Th. agrég., 1860.

Hygiène des femmes en couches, 1864.

Atlas d'accouchements, en collaboration avec Lenoir et M. Sée, 1864.

L'hygiène des maternités, 1866.

7e édition de Cazeaux, 1866.

Le forceps de Tarnier, 1877.

Très nombreux travaux divers d'obstétrique.

Traité d'accouchements, en collab. avec Chantreuil et Budin, 1878-1886.

Docteur Félix TERRIER

DOCTEUR FÉLIX TERRIER

TERRIER (Louis-Félix), né le 31 août 1837.
Interne des hôpitaux en 1862.
Docteur en Médecine en 1870.
Agrégé le 20 août 1872.
Chirurgien des hôpitaux en 1873.

Cet éminent chirurgien, qui porte un nom de boule-dogue, est l'un des hommes les plus intéressants du monde médical parisien.

Il est difficile d'imaginer un homme plus bougon, plus rageur, d'humeur plus massacrante à l'état chronique. Il fait trembler dès qu'il arrive les infirmiers de son service, et le directeur de l'hôpital Bichat ne s'amuse pas follement quand il le voit entrer dans son cabinet.

Il bouscule son entourage, trouve toujours que tout va mal, crie qu'on ne l'aide pas, qu'il est mal

secondé, qu'on se f...iche de lui. Il a, de plus, la critique facile, avouant sans détours qu'il méprise tel ou tel de ses confrères, que celui-ci est un ignare, et celui-là un charlatan.

Il est, en un mot, parfaitement désagréable, peu sociable, très mal apprivoisé. Et cependant, aucun chirurgien n'a plus d'admirateurs, ni même plus d'amis.

Cela tient simplement à ce que le Dr Terrier est l'un des plus incontestables maîtres de la chirurgie contemporaine.

Dans les discussions des congrès et de la Société de chirurgie, aucune voix n'a plus de poids, plus d'autorité que la sienne. Bougon, rageur, orgueilleux, tout ce qu'on voudra, mais chirurgien de premier ordre, voilà ce qu'en disent ses confrères. Et brave homme, pourrait-on ajouter, car, sous ces rudes apparences, on le sait loyal comme un preux, fidèle à ses amis, foncièrement bon, vraiment dévoué.

Voici dix-sept ans qu'il est chirurgien du Bureau central, treize ans qu'il est chef de service à titre régulier, treize ans qu'il est sur la brèche, luttant au premier rang pour les progrès de la chirurgie, prenant part à tous ces progrès, menant les jeunes à l'assaut des routines et des préjugés.

Ses boutades, ses injustices proviennent simplement de ce qu'il aime passionnément, uniquement son métier de chirurgien. Sa foi ardente, la conscience de sa propre valeur, l'excusent quelque peu de ses sévérités.

Il a le diagnostic impeccable des maîtres, il opère avec une dextérité de plus en plus rare à présent; il est enfin l'homme de toutes les précautions, de toutes les antisepsies, de tout ce qui peut préserver le malade d'un accident.

Il est très hardi, très sûr de lui, parce qu'il est en même temps très scrupuleux, parce qu'il ne laisse rien au hasard, parce qu'il aime ses malades et veut les guérir à tout prix.

M. Terrier a été l'un des premiers à oser l'ovariotomie, l'hystérectomie, l'ablation des ovaires : il pratique journellement ces opérations réputées difficiles, et ses statistiques fidèles, très précises, sont magnifiques tant les insuccès y sont rares.

Son service, tel qu'il l'a organisé à l'hôpital Bichat, est vraiment un service modèle, qui peut servir de type, comme le maître lui-même qui a fait de si bons élèves. Car on peut considérer comme appartenant à son école — dérivée de celle de Trélat — les Segond, les Reclus, les Bouilly, les Charles Nélaton, les meilleurs de demain.

Ajoutez à tous ces mérites la longue liste de ses œuvres, son *Traité de petite chirurgie*, son *Manuel de pathologie* en collaboration avec Jamain, ses *Éléments de pathologie chirurgicale générale*, tous ses articles de journaux, à la *Revue de chirurgie* dont il est le directeur, toutes ses communications aux Sociétés savantes, où il a consigné toutes ses découvertes, tous ses progrès, tous ses succès; accumulez tous ces titres de gloire, et vous comprendrez pourquoi presque tous ses confrères aiment cet homme, le respectent et lui pardonnent ses boutades et son très légitime orgueil.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Manuel de petite chirurgie, en collaboration avec Jamain, 1873.

Manuel de pathologie chirurgicale, en collaboration avec Jamain, 1877.

Éléments de pathologie chirurgicale générale, 1885, 1887, 1890.

Remarques cliniques sur 8 séries de 25 ovariotomies.

Statistiques des opérations pratiquées à Bichat.

Nombreux travaux de chirurgie abdominale.

Direction de la *Revue de Chirurgie.*



Docteur TERRILLON

DOCTEUR TERRILLON

TERRILLON (Octave-Roch-Simon), né le 17 mai 1844.
Interne des hôpitaux en 1868.
Docteur en Médecine en 1873.
Chirurgien des hôpitaux en 1876.
Agrégé à la Faculté en 1878.

Décidément, la lettre T est fertile en chirurgiens de talent: en voici quatre sur ma liste, où l'éminent chirurgien de la Salpêtrière mérite incontestablement de figurer avec honneur.

Le docteur Terrillon (Octave, Roch, Simon), chevalier de la Légion d'Honneur, est bourguignon par l'origine, par la légère coloration du visage, et quelquefois aussi, en dépit de l'affinement parisien, par la bonhomie parfois rude.

Il est des jeunes, puisqu'il est né en 1844, je crois bien, et puisqu'il n'est encore qu'agrégé. Mais

30.

il peut se considérer dès maintenant comme un homme arrivé, car il est l'un des chirurgiens très en vogue à l'heure actuelle, déjà chevalier de la Légion d'Honneur, et il est admis à l'École qu'il sera professeur un jour.

Il a de très puissants amis, car il fit partie de ce groupe excellent dont Debove, Abadie, Grancher, Clémenceau, Pinard, étaient aussi : députés influents, professeurs titulaires dont l'intimité n'est point à dédaigner.

Nommé chirurgien des hôpitaux au mois de juin 1876, chef de service en pied quatre ans après seulement, il eut le flair de se localiser et de se spécialiser tout de suite.

Dans cet hôpital dédaigné qu'on nomme la Salpêtrière, M. Charcot avait accompli de grandes choses. Il rêva de faire pendant dans le domaine opératoire. Donc, dès qu'il fut vacant, il choisit le modeste service chirurgical à l'hospice de la vieillesse, bien résolu à lui donner une activité très nouvelle.

De même que la pathologie interne a vu brusquement élargir son domaine par l'étude plus approfondie des maladies du système nerveux, de même la pathologie externe s'est récemment amplifiée de toute la gynécologie opératoire.

Le D[r] Terrillon s'est donc intelligemment décidé à pratiquer surtout la chirurgie des femmes, avec l'espoir secret, et légitime, que l'on finirait bien par créer quelque jour une chaire magistrale de chirurgie abdominale à laquelle il aurait des droits, de même qu'on avait créé pour son puissant voisin, une clinique spéciale des maladies du système nerveux.

Donc, il se mit à l'œuvre, organisant son service à merveille, donna la chasse aux vieux microbes dont ces antiques murs étaient tout saturés, dressa son entourage aux règles de l'antisepsie, et se mit à l'œuvre ardemment.

Son but était de faire concurrence, en hardiesse et en sécurité, aux chirurgiens étrangers qui mènent grand tapage avec leurs tentatives osées et leurs superbes statistiques. Il y a brillamment réussi.

L'incision exploratrice, l'ablation de l'utérus en partie ou en totalité, les raclages, les curettages, n'ont plus aucun secret pour lui. A peine apprenait-il qu'un chirurgien viennois débarrassait une malade de ses ovaires importuns, vite, il les extirpait tous les deux à son tour, désolé, pour surenchérir, qu'il n'y en eût pas un troisième à enlever avec les autres.

Et je dois dire, pour être juste, qu'il n'a jamais poussé le patriotisme plus loin qu'il ne fallait, que son ardeur n'a pas été jusqu'à mettre en péril la vie de ses malades, et que ses succès sont superbes. Consultez, comme je l'ai fait, la statistique de ses ovariotomies, publiée en 1884 et en 1889 dans le *Bulletin général de thérapeutique,* et vous en serez convaincus.

Du reste, sa spécialisation n'a rien d'absolu. Pour opérer beaucoup de femmes, il ne dédaigne pas non plus la chirurgie des organes virils, puisqu'il a publié, en collaboration avec son éminent ami Charles Monod, un très remarquable traité des maladies du testicule et de ses annexes.

Comme agrégé, à la Pitié, comme chirurgien des hôpitaux, et pour son compte, à la Salpêtrière, il a fait des leçons de clinique externe, réunies depuis, en trois volumes. Il s'y est révélé professeur de talent ; il y a donné maintes preuves de la lucidité méthodique de son esprit, de la sûreté de son jugement, de son aptitude réelle à enseigner.

Il s'en faut de beaucoup qu'il soit le seul parmi nos agrégés parisiens qui pratique avec hardiesse et avec succès la chirurgie abdominale ; d'autres sont comme lui de bons opérateurs et des profes-

seurs éloquents ; mais vraiment M. Terrillon mérite d'être sur les rangs pour l'une des prochaines chaires vacantes, en attendant que la pléthore du budget permette de créer une chaire nouvelle.

Le D[r] Terrillon a formé des élèves dont quelques-uns lui font très grand honneur. On dit qu'il n'a pas toujours été pour eux aussi tendre, aussi... généreux qu'on eût pu l'espérer. Mais on dit aussi qu'à présent, il entend les combler de bienveillance et de bons procédés : — il est donc parfait désormais.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Cliniques externes à la Pitié, 1881.

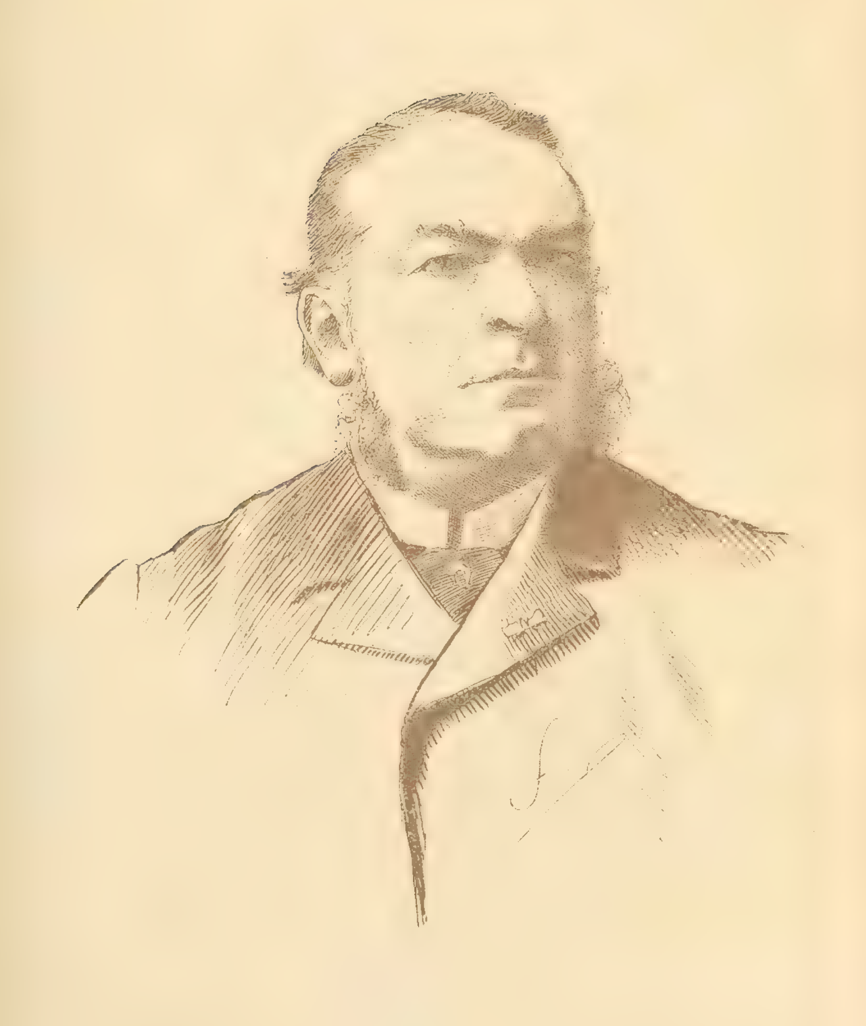
Leçons de clinique chirurgicale recueillies par Routier, 1887.

Leçons de clinique chirurgicale à la Salpêtrière, 1889.

Traité de maladies du testicule et de ses annexes, 1889; en collaboration avec Monod.

Nombreux mémoires de chirurgie générale et de gynécologie.

Statistiques d'opérations abdominales.



Professeur Paul TILLAUX

PROFESSEUR PAUL TILLAUX

TILLAUX (Paul-Jules), né le 8 décembre 1834.
Interne des hôpitaux en 1857.
Docteur en Médecine en 1862.
Chirurgien des hôpitaux en 1863.
Agrégé à la Faculté en 1866.
Professeur, le 12 août 1890.
Membre de l'Académie de Médecine en 1890.

TILLAUX est un gros homme — on pourrait presque s'en tenir là, tant le mot " gros " définit bien son corps et son esprit, jusqu'à son intelligence et sa manière d'être un savant.

Il a de grosses mains, de gros pieds, un gros ventre, une grosse face, un gros nez, de gros traits; et tout est gros en lui.

Sympathique, d'ailleurs, avec sa large face bienveillante, ses cheveux longs qui bouclent sur

la nuque, ses favoris roux qui grisonnent : il marche un peu courbé, les jambes écartées et les pieds en dehors, la jaquette et le pardessus déboutonnés le plus souvent.

Pour faire son service, il endosse un très long surtout de toile grise, et se coiffe d'un bonnet grec avec un gland très long qui lui pend sur la nuque.

Sur sa valeur chirurgicale, sur ses qualités professionnelles, deux jugements très différents ont cours.

Les jeunes maîtres de l'école moderne, très savants, très intellectuels, le jugent un peu simple, terre-à-terre, et superficiel scientifiquement parlant.

Les débutants l'admirent sans réserves.

Et les uns et les autres ont grandement raison.

Prenez ses ouvrages, son *Traité d'anatomie topographique* notamment : vous le trouverez sur la table de tous les étudiants en médecine de France : c'est un ouvrage populaire, parce qu'il est d'une clarté parfaite, parce qu'il simplifie et rend élémentaires les plus difficiles questions, parce qu'il *schématise* et réduit à rien les choses les plus complexes.

Venant après le Livre de Richet, touffu, lourd, compacte et complet, la prose de Tillaux, clair-

semée, limpide comme de l'eau claire, et diaphane au point qu'on voit trop le jour au travers, devait séduire les jeunes, ceux qui débutent et que rebutent les œuvres trop substantielles, indigestes.

Si l'auteur s'était proposé d'écrire une œuvre magistrale, définitive, une Bible chirurgicale, donnant la solution de tous les problèmes, on pourrait dire qu'il n'a pas atteint son but. Mais s'il a voulu simplement, initier les néophytes, leur apprendre les rudiments, leur mettre en tête des idées justes, habituer leur esprit à la méthode, à la netteté, à la clarté, nul mieux que lui n'a réussi.

Insuffisant, superficiel, incomplet pour les maîtres, son livre est merveilleux pour les jeunes de la carrière : il s'est donné beaucoup de mal pour leur mâcher, comme on dit, la besogne; c'est un plaisir de lire ce volume où tout est réduit à sa plus simple, à sa plus limpide expression. Peu de livres ont rendu mieux service à la jeunesse, peu de livres se sont moins élevés vers les hautes conceptions et les difficiles problèmes.

Son *Traité du diagnostic chirurgical*, plus récent, est dans le même ordre d'idées.

Aucun service d'hôpital n'est plus suivi que celui de M. Tillaux, à l'Hôtel-Dieu. Les élèves y

viennent en foule, parce qu'ils savent y trouver un excellent enseignement, clair et pratique. Avant d'apprendre à faire une hystérectomie, il est bon de savoir diagnostiquer une fracture du péroné, un hygrôma ou une hydrocèle. M. Tillaux leur enseigne cela de la plus admirable sorte. C'est par lui qu'il faut commencer, si l'on veut acquérir une solide assiette, ces sérieuses notions élémentaires sans quoi on ne fait rien de bon.

En tant que professeur il rendra d'éminents services, sans ajouter beaucoup au prestige de la Faculté. Son enseignement n'est pas destiné à bouleverser le monde scientifique, mais simplement à bien initier, à bien vulgariser : rôle modeste et très utile qui lui suffira, parce qu'il est un sage.

Pendant de longues années, le Dr Paul Tillaux a été directeur de l'amphithéâtre d'anatomie des hôpitaux, de la grande et prospère école de Clamart.

Là, des étrangers viennent par centaines apprendre l'anatomie et la médecine opératoire. Là se sont succédé, sous sa libérale direction, des prosecteurs qui sont et seront d'admirables chirurgiens, qui valent à coup sûr ceux de la Faculté. Tous ceux qui ont passé par cette excellente école rendent justice à la valeur, à la bonté, à la loyauté

du nouveau professeur; tous se vantent d'avoir gagné à son contact; tous sont heureux de voir qu'on a rendu justice à leur brave père Tillaux en lui confiant une chaire.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

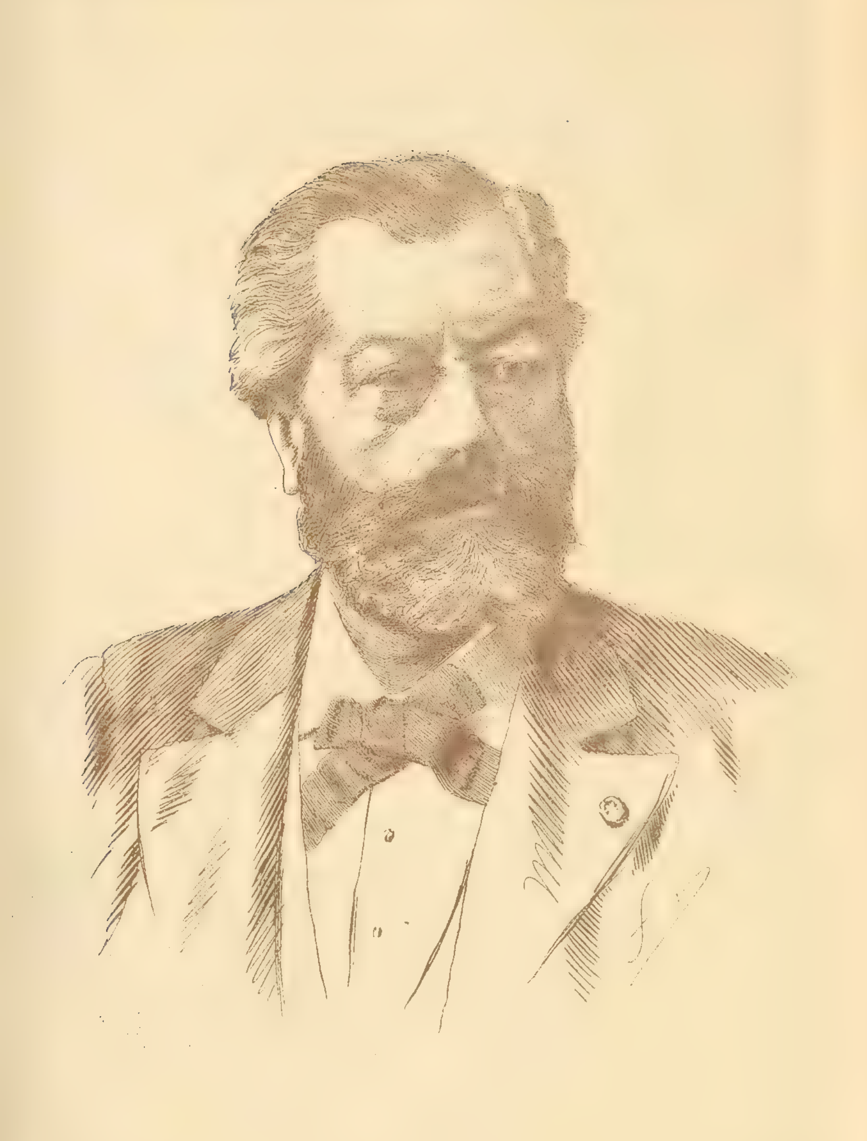
Affections chirurgicales des nerfs. Th. agrég., 1866.

Nombreux mémoires et articles de dictionnaires, passim.

Traité d'anatomie topographique.

Traité du diagnostic chirurgical.

Traité de chirurgie clinique en 3 vol.



Professeur TRÉLAT

PROFESSEUR TRÉLAT

TRÉLAT (Ulysse), né le 13 août 1828.
Interne des hôpitaux en 1848.
Docteur en Médecine, le 8 mai 1854.
Agrégé à la Faculté, le 8 mai 1857.
Chirurgien des hôpitaux en 1860.
Professeur, le 24 juin 1872.
Membre de l'Académie en 1874.
Décédé le 28 mars 1890.

DEPUIS Balzac — Horace Bianchon ne saurait l'oublier — jusqu'aux plus modernes d'à présent, tous nos romanciers ont raffolé de mettre en scène des médecins. Et presque toujours, c'est le même type qui a servi, ce type du bourru bienfaisant qui, sous le nom de Bouchereau, reparaît à plusieurs reprises dans l'œuvre d'Alphonse Daudet. Eh bien ! le professeur Ulysse Trélat, qui vient de mourir, était,

avec son éminent collègue Terrier, le dernier des chirurgiens bourrus.

Incontestablement, le type est en train de disparaître : au bon temps, tout opérateur en renom se croyait obligé d'avoir très mauvais caractère, d'assaillir ses aides de véhémentes bourrades, voire même de les prendre au collet, et de jeter en l'air les bistouris mal aguisés, au risque de les voir retomber, la pointe en bas, sur les crânes des assistants. A présent, ceux de l'école moderne opèrent tous le sourire aux lèvres, avec une bonne grâce parfaite, et, pour leurs internes, une courtoisie qui ne se dément pas aux moments les plus émouvants. La vérité m'oblige à dire qu'ils n'ont pour cela, ni plus d'habileté, ni plus de réel sang-froid ; mais il faut les féliciter tout de même d'avoir renoncé à ces bruyantes et très inutiles démonstrations.

M. Trélat, si moderne à tant de points de vue, avait gardé l'habitude de bousculer quelque peu ses internes inattentifs ou maladroits, sans aucune méchanceté, certes, mais avec une très archaïque vivacité. Cela ne l'empêcha pas, du reste, d'être, dans toute l'acception du terme, un grand chirurgien. Il fut bien véritablement le légitime fils des Dupuytren, des Velpeau, des Chassaignac,

ayant, comme eux, assez de talent pour être un jour très glorieux, assez d'originalité pour avoir un jour sa légende.

Dans les salles-de-garde du xxe siècle — s'il y en a encore — on se racontera cet homme, son catarrhe bronchique soigneusement entretenu par l'abus de la cigarette, ses retards perpétuels, ses bontés et ses brusqueries, sa belle intelligence. On dira comment, chaque jour, il arrivait à la Charité un peu après midi, alors que depuis très longtemps tous ses collègues avaient achevé leur service, alors que ses internes, las d'attendre, venaient de se mettre à table, pauvres internes condamnés à ne manger que gigots froids et sauces figées, heureux internes dont il faisait des chirurgiens excellents. On se racontera sa façon merveilleuse d'examiner un malade nouveau, de lui arracher son secret, de poser infailliblement son diagnostic. On se racontera les prouesses de sa dextérité, la perfection de sa pratique opératoire, l'art prodigieux qu'il sut mettre en toutes choses, et ses cours de clinique, les plus intéressants, les plus admirables du monde, et les plus séduisants aussi, les plus irrésistiblement éloquents, interrompus pourtant à tous moments par des quintes à déchirer les bronches — nul ne

fut plus agréable à entendre que cet homme qui toussait et crachait... à la façon du père Bonnemort dans *Germinal*. On relira ses beaux travaux, ses excellents articles au *Dictionnaire encyclopédique*, ses leçons réunies en volume et ses discours académiques, son admirable éloge de Velpeau.

Et la postérité, forcée de convenir que nul chirurgien de ce temps ne fut, plus que Trélat, intelligent, adroit, éloquent, savant, ingénieux, artiste et original, sera tout étonnée d'apprendre qu'un pareil maître n'a jamais su devenir ce que l'on nomme un chirurgien à la mode dans Paris.

M. Trélat était unanimement admiré dans le monde médical, et ses boutades les plus vives étaient si franches qu'on ne savait pas lui en garder rancune : il fut, à la Charité, chef de ce service d'honneur où va de droit le premier interne de chaque promotion, et je vous prie de croire qu'on l'écoutait quand il parlait, à l'Académie. Le public, aussi, connaissait sa grande renommée; mais lui n'était pas de ceux que préoccupe le désir d'accumuler des richesses : tempérament d'artiste et de savant, rêveur et distrait, il oublia de devenir aussi millionnaire que ses confrères, comme il oublia l'heure de ses rendez-vous, chaque jour. Il est heureux pour ses collègues que Trélat n'ait

pas eu l'esprit plus pratique, plus terre-à-terre : avec un peu plus d'équilibre, il les aurait éclipsés tous.

Et maintenant, il m'est tout à fait impossible de ne pas dire un mot de Madame Trélat : d'abord, parce qu'elle fut, au plus haut degré de perfection, la femme intelligente et bonne qu'il faut à un savant, ensuite parce qu'elle est l'une des plus admirables musiciennes de ce temps, peut-être même celle de toutes les femmes qui chante le plus parfaitement. Et c'était vraiment très beau, l'union dissoute par la mort de ces deux êtres d'exception, l'un et l'autre sans rivaux dans leur art... si beau que c'est là mon excuse aux compliments peut-être un peu brutaux dont je vous accable en public, Madame, et que vous me pardonnerez en faveur de ceux que je viens de faire à feu votre grand homme de mari.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

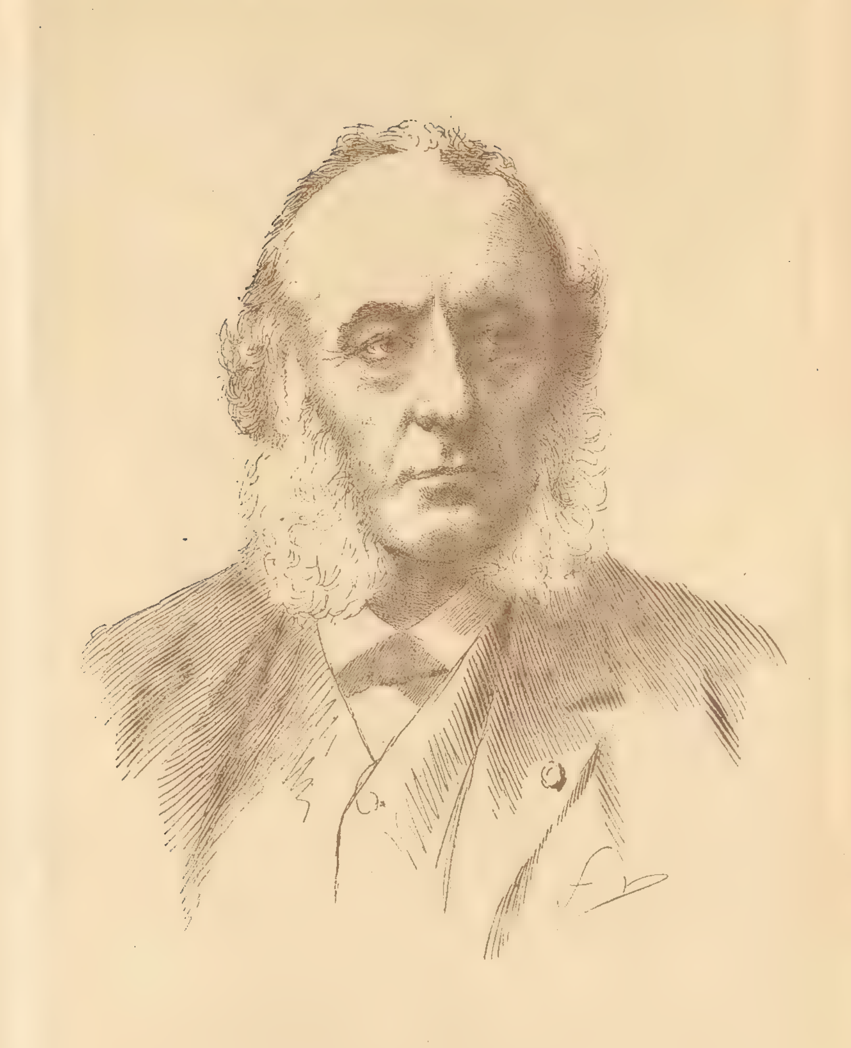
Fractures de l'extrémité inférieure du fémur. Thèse inaugurale.

Nécrose phosphorée. Th. agrég.

Leçons cliniques à la Charité.

Nombreux articles in *Dictionnaire encyclopédique*.

Nombreux mémoires de chirurgie, passim.



Professeur VERNEUIL

PROFESSEUR VERNEUIL

VERNEUIL (Aristide-Auguste), né le 28 novembre 1823.
Interne des hôpitaux en 1843.
Docteur en Médecine en 1850.
Agrégé à la Faculté, le 31 août 1853.
Chirurgien des hôpitaux en 1856.
Professeur, le 12 décembre 1867.
Membre de l'Académie de Médecine, en 1869.
Membre de l'Institut.

Il a bientôt soixante-huit ans, il est parvenu à la plus haute situation scientifique qu'un médecin puisse ambitionner, et tout en lui, sa personnalité physique et son caractère, les tendances de son esprit et les élans de son grand cœur, jusqu'au moindre de ses gestes, jusqu'à la manière de camper son chapeau en arrière du crâne, tout est d'un enfant de Paris, jeune et vivace, bon et endiablé, intelligent et malicieux, facilement enthousiaste, et dévoué de tout son cœur, épris des mots Patrie et Liberté au point

de mériter d'être appelé “ *gobeur* „ par d'autres parisiens non moins gobeurs que lui, aimant son art comme Gavroche aime la barricade, avec une humeur batailleuse, une invincible ardeur à combattre le bon combat.

Il a un crâne quelque peu dénudé du sommet, circonscrit par une couronne de cheveux grisonnants, mais bouclés comme ceux d'un enfant; une figure rose et jeune, avec des favoris frisés d'un blanc de blond; ses yeux, grands et limpides, sont rieurs d'ordinaire et pétillants d'intelligence, mais toujours prêts à s'attendrir. Récemment, à l'inauguration de la nouvelle Sorbonne, empli d'enthousiasme par cette solennité patriotique où se consacrait le relèvement intellectuel de son pays bien-aimé, où triomphait, devant les savants et les étudiants étrangers, le génie scientifique de la France, Verneuil ne put contenir son émotion : de grosses larmes roulaient sur son visage; or, il faisait très chaud, ce jour-là : les professeurs avaient ôté leur redingote au vestiaire, et, faute de mouchoir, le grand chirurgien étanchait ses pleurs avec le satin cerise de sa robe, d'un geste machinal, distrait et continu, touchant dans sa sincérité... Il a des lèvres minces, courtes et très mobiles, qu'il retrousse d'un mouvement rapide

et répété, ce qui permet de voir ses jolies dents saines et fortes, et ce qui donne à l'ensemble de sa figure une vivacité mobile amusante au possible.

Il manque absolument de solennité dans la tenue, et la correction diplomatique n'est pas son fait ; il a des gestes peu compassés, et certaine manière de remonter son pantalon qu'un chambellan désapprouverait, j'imagine.

Mais il est, en revanche, d'une intelligence vraiment extraordinaire, d'une activité d'esprit que rien ne lasse, et, pour les choses de son métier, nul ne peut se vanter d'avoir eu plus d'idées que lui.

A ce point de vue-là, encore, il est bien un parisien. Il a l'intelligence nette, aiguë, ingénieuse, perpétuellement en éveil : il a aussi les défauts de ses qualités, une tendance à *s'emballer*, comme on dit, pour tout ce qu'il croit être la vérité, et une manière à lui de simplifier peut-être un peu trop les choses, d'avoir foi en des règles fixes, de ne pas tenir assez compte des exceptions si nombreuses dans les sciences naturelles où rien n'est absolu.

Il est, tout de même, un vrai et grand savant, car beaucoup de ses idées ont été non pas seulement ingénieuses, mais largement fécondes et durables.

Sa conception, véritablement grandiose et profondément juste de l'influence des constitutions en chirurgie, ses travaux sur le réveil des diathèses par le traumatisme, la guerre à outrance par lui déclarée à la tuberculose, l'accueil avisé qu'il a su faire aux doctrines antiseptiques, son sincère amour du progrès, son enthousiasme — rare à son âge — pour toutes les vérités neuves, sa constance à aller de l'avant, à rivaliser d'ardeur avec les plus jeunes, son absolue bonne foi scientifique sont dignes de la plus unanime admiration.

Ce chercheur a eu, dans sa vie, quelques trouvailles inoubliables. Au banquet que lui ont offert ses amis, lors de sa nomination à l'Académie des Sciences, le professeur Charles Bouchard, qui n'est pas précisément un flatteur, lui a justement promis qu'il ne périrait pas tout entier : " Dans le progrès si éblouissant de la chirurgie contemporaine, vous aurez votre part que la postérité ne vous contestera pas. „ C'est beaucoup grâce à lui que les chirurgiens d'à présent ne se contentent pas d'être des hommes adroits et soigneux, et veulent être des savants intelligents et réfléchis, ayant des idées générales.

C'est très beau d'avoir fait cela, d'autant que ses conceptions théoriques ne l'ont point empêché

d'être un opérateur de grand talent, préférant les procédés très simples — trop simples, au dire de plusieurs — les pansements peu compliqués — trop peu compliqués, peut-être, et trop accessibles aux microbes. Qu'importe! il a le rare mérite d'avoir inventé les méthodes qu'il emploie, d'être logique avec lui-même, de pratiquer sa foi.

Il est encore le plus honnête et le plus désintéressé des hommes. A la séance d'ouverture du congrès de l'*Association française pour l'avancement des sciences*, à Grenoble, au mois d'août 1885, il prononça certain discours sur les *tendances de la chirurgie contemporaine* qui fit très grand tapage, et causa vif émoi, même dans le grand public. Irrité, dans sa loyauté, des modernes progrès de l' " industrialisme chirurgical ", Verneuil, qui est un juste — et qui ne se nomme pas pour rien Aristide, comme disait Dechambre — fulmina très éloquemment contre ceux qui ont pris pour devise " operation is money ". Il eut, certes, grandement raison; mais emballé, comme toujours, au service de la bonne cause, il alla trop loin, mettant en garde le public contre les inventions hardies et nouvelles — lui ce hardi, ce novateur — au risque de dépasser le but, et de donner à entendre que presque tous les chirurgiens français opéraient

hors de propos. Il serait oiseux, tout à fait, de reprendre la discussion : il suffit de compter, après quatre années, les résultats acquis : les vrais coupables que flétrissait si justement Verneuil ont, naturellement, évité de se convertir ; les autres, que ne pouvaient atteindre ses accusations, sont demeurés comme devant; et nous n'avons, pour bénéfice net, qu'un beau discours de plus, inutile comme les belles choses, plein d'idées généreuses qui font honneur à la droiture d'âme et à la rude franchise de Verneuil. N'est-ce pas encore d'un bon parisien, ces beaux élans enthousiastes... jusqu'à l'excès, pour la justice et pour le vrai?

L'illustre chirurgien de la Pitié est encore un anatomiste remarquable, un érudit de premier ordre, un remarquable historien de son art; mais je n'en finirais pas d'énumérer les faces diverses de son talent. Je voudrais rappeler seulement qu'il a été journaliste, lui aussi, et polémiste vigoureux, d'une franchise magnifique dont jamais aucune considération d'intérêt personnel ne put avoir raison. Il a, dans le temps, malmené les plus illustres et les plus puissants, si rudement qu'on a pu craindre de le voir longtemps éloigné des honneurs qui lui imposaient si peu de respect. Le voici tout de même au sommet et chose digne de

remarque, il ne s'est trouvé personne pour le critiquer à son tour, pour lui rendre ses ironies d'antan. Cela tient, j'imagine, à la sincérité profonde de ses indignations, à l'indiscutable bonté de son cœur, à l'inattaquable dignité de sa vie. Il n'est pas seulement un grand homme, il est bien réellement un brave homme et un bon homme ; c'est pour cela qu'il n'est pas admiré seulement, mais profondément respecté et cordialement aimé de nous tous.

PRINCIPALES PUBLICATIONS

Nombreux travaux d'anatomie, de physiologie, d'embryogénie, de pathologie chirurgicale et générale.

Rapports entre les états constitutionnels et les lésions traumatiques (rhumatisme, diabète, alcoolisme, phosphaturie, albuminurie, fièvre intermittente, éruptions, cancer, tuberculose, syphilis, saturnisme).

Complications des plaies : le tétanos en particulier (origine équine).

De la forcipressure, 1875.

Pansement antiseptique ouvert, 1874.

Pustule maligne, 1873.
Nombreuses études historiques.
Conférences historiques à la Faculté, 1866.
Les petits prophètes de la chirurgie, 1886.
Éloges de Robert, 1864 ; de Malgaigne, 1865 ; de Follin, 1867.
Discours de Grenoble, 1885.
Etc., etc.

LES IGNORÉS

Ce livre, consacré aux grandes gloires médicales de notre temps, je voudrais l'achever en disant quelques mots des humbles, de ceux qui, pour être sans gloire, ne sont pas toujours sans mérite et sans dévouement.

Tous les métiers ont leurs héros obscurs, surtout celui de médecin.

A côté du savant glorieux ou du praticien célèbre bien emmitouflé de fourrures sur les coussins de son coupé, il y a tous les humbles de la corporation. Pour eux, point de dates notables, et point de bibliographie : il ne faut pourtant pas les oublier.

Le médecin de quartiers pauvres, celui qui grimpe six étages huit ou dix fois dans sa journée, le petit vieux propre et pas riche, qu'on voit, vêtu de noir et cravaté de blanc, marcher vite le long des trottoirs des faubourgs.

Il n'est point au courant des découvertes très modernes; il sait très vaguement la doctrine

microbienne, et il s'en tient aux vieux médicaments du temps où il était externe. Abonné au meilleur marché de nos journaux de médecine, il ne parvient pas à le lire, et s'endort dessus en dînant, tant ses pauvres jambes sont lasses; son client bourgeois qui parcourt tous les mercredis dans le “ *Temps* „ les comptes-rendus de l'Académie, le “ colle „ quelquefois et l'humilie un peu en lui parlant des doctrines nouvelles.

Mais bah! aussi bien qu'un autre il sait soigner la pneumonie ou la rougeole, être crâne quand vient l'épidémie de croup, et se dévouer nuit et jour, même quand il est sûr de n'être pas payé. Le mot sacerdoce est bien gros, bien solennel pour lui; mais il sait simplement que la santé n'est pas marchandise vulgaire, et ce petit bourgeois est un aristocrate à sa manière, puisqu'il conserve, au milieu des fatigues, la noble tradition de désintéressement et de bonté.

Et le médecin de campagne!

Dans son cabriolet mal clos, tout le long du jour il s'en va par les chemins creux et les routes, visitant pour vingt sous la ladre clientèle, rageant après le paysan qui l'appelle toujours trop tard, quand la vieille est déjà mourante, quand l'enfant est déjà venu.

Comme l'hiver lui est cruel !

Les roues de sa carriole s'attardent aux ornières. Son vieux cheval est plus lambin sous la neige aveuglante ou sous la pluie continuelle. Ses mains se gèlent sur les guides, et la tournée n'en finit pas.

Va, brave homme ! va-t'en faire du bien dans les fermes et les villages. Comme le pauvre Bovary, tu te lèveras dans la nuit pour raccommoder une jambe, ou pour secourir une pauvresse en mal d'enfant. Tu auras froid pendant la route en te remémorant ce que tu sais de chirurgie ; tu ne trouveras chez les gens qu'un peu de cidre auprès d'un grand feu de sarments ; on ne t'appelle qu'en désespoir de cause, après avoir consulté le berger, la sorcière ou le rebouteur. Tu gagneras trois mille francs par an ; tu seras mal payé si le blé n'est pas bien venu. Et tu n'as pas toujours, comme ton voisin le curé, l'espoir d'un meilleur monde, lorsque ton tour sera venu de t'en aller au cimetière !...

Je sais bien qu'il y a des compensations : la beauté des chemins en mai, la rouille des bois à l'automne, le Cercle, où chaque soir on cause politique en faisant la partie du percepteur, un riche mariage avec la fille d'un propriétaire ; ou,

quand on est jeune et garçon, la fille des champs rencontrée et vite aimée pendant que le cheval broute les jeunes pousses de la haie!...

C'est égal, le métier est rude, et c'est bien de demeurer bon quand on l'a pratiqué longtemps.

Des ignorés, j'en connais d'autres encore. Dans des chambrettes pauvres, ils pâlissent sur les bouquins; la nuit, ils travaillent pour eux; le jour, ils peinent pour les autres, pions de lycées, répétiteurs pour rastaquouères. Mais ceux-là sont jeunes, pleins d'espoir et vaillants. Ils souffrent en attendant mieux. Un jour viendra où ils seront aussi célèbres et riches à leur tour, et dans dix ans, quelqu'un qui aura pris ma place pourra les mettre dans un livre du même genre que celui-ci.

TABLE DES MATIÈRES

ÉTABLISSEMENT THERMAL

DE

VICHY

PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT

Saison du 15 Mai au 30 Septembre

L'Établissement Thermal de Vichy est aménagé avec les perfectionnements les plus nouveaux. Il est pourvu de tous les appareils hydrothérapiques que la thérapeutique thermale peut avoir à employer.

Le Casino est considéré comme l'un des plus élégants et des plus confortables qui existent. Il renferme des salles de jeux, de lecture, des salons de conversation, un grand salon des fêtes et un vaste Théâtre où la comédie, l'opéra-comique et le Grand Opéra sont interprétés par des artistes réputés. L'orchestre est de premier ordre.

Les Environs de Vichy offrent l'attrait de nombreuses excursions.

Les Hôtels sont nombreux, confortables et exceptionnellement bon marché.

Tous les ans des milliers de baigneurs vont, sur les conseils de leurs médecins, puiser la santé aux sources de Vichy si célèbres : Célestins, Grande-Grille, Hôpital.

Vichy n'est qu'à 6 heures de Paris (Ligne du Bourbonnais).


FRICTIONS MERCURIELLES
AMPOULES CHAUMEL
Lanoline hydrargyrique
Chaque ampoule contient exactement 2 grammes de Lanoline hydrargyrique.
Couper le haut de la capsule et en faire sortir le contenu par simple pression.
Phie CHAUMEL, rue Lafayette, 87, Paris.
Échantillon fco sr demande


PASTILLES
COCAÏNE CHAUMEL
Cocaïne et extrait de Coca
Anesthésique local dans les affections douloureuses du Larynx, du Pharynx et de l'Estomac.
ÉCHANTILLON FRANCO SUR DEMANDE
Pharmacie CHAUMEL, rue Lafayette, 87, Paris.
COCAÏNE CHAUMEL
PANSEMENTS VAGINAUX
OVULES CHAUMEL
GLYCERINE SOLIDIFIEE
A TOUS MEDICAMENTS
ÉCHANTILLONS
envoyés franco
sur demande.
PARIS
87, rue Lafayette
PHARMACIE
CHAUMEL du PLANCHAT

PARIS. — IMP. E. PIGELET, BOULEVARD VOLTAIRE, 189-191.

